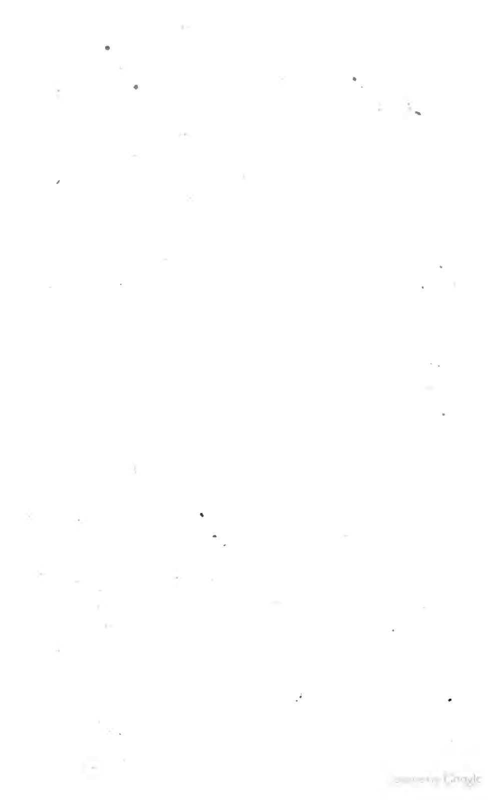




ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE FLORIAN.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques.

Et chez LEBOUR, Libraire, Palais du Tribunat, aux Galeries vitrées.

son

ux



Dieu de Mahomet tu le vois:

Monnet inv. *Dambrun sculp.*

ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

NOUVELLE EDITION,

ORNÉE de *figures* et augmentée de la Vie de l'Auteur, de GUILLAUME TELL, et autres ouvrages inédits.

TOME CINQUIÈME.

GONZALVE DE CORDOUE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART, LIBRAIRE.

M. DCCCV.

PRÉCIS
HISTORIQUE
SUR LES MAURES
D'ESPAGNE.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE
DES SOUVERAINS
ARABES OU MAURES
Qui régnèrent en Espagne.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CALIFES D'ORIENT.

Années de J. C.

705. Valid Ier, onzième calife ommiade.
716. Suleiman.
718. Omar II.
721. Yézid II.
723. Haccham.
742. Valid II.
743. Yézid III.
744. Ibrachim.

GOUVERNEURS OU VICE-ROIS D'ESPAGNE.

Années de J. C.

714. Moussa, conquérant de l'Espagne.
717. Abdélazis, fils de Moussa.
718. Alahor.
721. Elzémagh.
723. Ambezé-ben-Séhim.
725. Asré-ben-Abdoullah.
727. Jahiah-ben-Sélémé.
728. Osman-Abinésa.
728. Hazifa-ben-Elahous.
729. Hicchem-ben-Hadi.
731. Méhémet-ben-Abdoullah.
731. Abdalrahman-ben-Abdoullah, tué à la bataille de Tours.
734. Abdoulmeleck-ben-Koutn.
735. Akbé ben-el-Hadjadi.
742. Aboulatar-Hassam.

CALIFES D'ORIENT.

Années de J. C.

744. Mervan II, dernier calife ommiade.
752. Aboul-Abbas-Saffah, premier calife abbasside.
754. Aboul-Giaffar-Almanzor, second calife abbasside.

GOUVERNEURS OU VICE-ROIS D'ESPAGNE.

Années de J. C.

745. Tévabé.
746. Joseph el Fahri, dernier vice-roi.

SECONDE ÉPOQUE.

CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE.

Années de J. C.

755. Abdérame Ier., prince ommiade.
788. Haccham Ier.
796. Abdélazis el Hakkam Ier.
822. Abdérame II et Mouzaffer.
852. Mohammed Ier. l'Émir.
886. Almouzir.
889. Abdoullah.
912. Abdérame III.
961. Abdoul-Abbas el Hakkam II.
976. Haccham II.
1005. Mohammed el Mahadi, usurpateur.
1007. Suleiman.
1011. Haccham II, remis sur le trône.
1014. Suleiman, remis sur le trône.
1016. Ali-ben-Hamoud.
1017. Abdérame IV.
1018. Casim.
1021. Jahiah.
1022. Haccham III.
1024. Mohammed el Mustek fi Billah.
1025. Abdérame V.
1025. Jaiah-ben-Ali.
1026. Haccham IV.
1027. Jalmar-ben-Mohammed, dern. cal. de Cordoue.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Principaux Royaumes élevés sur les ruines du Califat d'occident.

TOLÈDE.

Années de J. C.

1027. Adafer Almamon Ier.
1053. Almamon II, le bienfaiteur d'Alphonse VI.
1078. Haccham, fils aîné d'Almamon II.
1079. Jahiah, frère d'Haccham, dernier roi.
1085. Prise de Tolède, par Alphonse VI, roi de Castille. Jahiah va régner à Valence.

Fin du royaume de Tolède.

SARAGOSSE.

Années de J. C.

1014. Almundir, gouverneur devenu roi.
1023. Almudafar Benhoud Ier.
1025. Suleiman Benhoud II.
1073. Almutadar Billah.
1096. Almutacem, dern. roi.
1118. Prise de Saragosse par Alphonse Ier., surnommé le *Batailleur*, roi d'Aragon.

Fin du royaume de Saragosse.

VALENCE.

1026. Muceit.
Plusieurs usurpateurs.
1085. Jahiah, dernier roi de Tolède.
1093. Aben-Jaf.
1094. Le Cid prend Valence et y commande en souverain jusqu'à sa mort.
1102. Les Almoravides, rois de Maroc, reprennent Valence après la mort du Cid.
Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.
1224. Aben-Zeith.
1230. Zéan, dernier roi.
1238. Prise de Valence par Jacques Ier., roi d'Aragon.

Fin du royaume de Valence.

SÉVILLE.

1027. Idris.
1028. Aboulcazem Benabad Ier.
1041. Abi Omar Benabad II.
1068. Mohammed Benabad III, dernier roi.
1097. Benabad III se rend prisonnier de Joseph Almoravide.
Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.
1236. Séville devient république.
1248. Prise de Séville par saint Ferdinand, roi de Castille.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

ROIS DE GRENADE.

Années de J. C.

1236. Mahomet Ier, Abousaïd *Alhamar*, fondateur du royaume de Grenade, et chef de la branche des *Alhamars*.
1273. Mahomet II al Fakih, *Émir al mumenim.*
1302. Mahomet III el Hama, ou l'Aveugle.
1310. Mahomet IV Abenazar.
1313. Ismaël Ier., *Farady*, chef de la branche royale des *Faradys*, qui descendoit du premier *Alhamar* par ses femmes.
1322. Mahomet V.
1343. Joseph Ier.
1354. Mahomet VI le Vieux.
1360. Mahomet VII le rouge, *Alhamar.*
1362. Mahomet VI le Vieux, remis sur le trône.
1379. Mahomet VIII Abouhadjad, ou Guadix.
1392. Joseph II.
1396. Mahomet IX Balba.
1408. Joseph III.
1423. Mahomet X Abenazar, ou le Gaucher.
1427. Mahomet XI el Zugaïr, ou le Petit.
1429. Mahomet X le Gaucher, remis sur le trône.

ROIS DE CASTILLE. CONTEMPORAINS.

Années de J. C.

1230. Saint Ferdinand, IIIe. du nom.
1252. Alphonse X, le Sage.
1284. Sanche IV, le Brave.
1295. Ferdinand IV, l'Ajourné.
1311. Alphonse XI, le Vengeur.
1350. Pierre le Cruel.
1369. Henri II de Transtamare.
1379. Jean Ier.
1390. Henri III.
1406. Jean II.

ROIS DE GRENADE.	ROIS DE CASTILLE. CONTEMPORAINS.
Années de J. C.	Années de J. C.
1432. Joseph IV *Alhamar.*	
1432. Mahomet X le Gaucher, remis une troisième fois sur le trône.	
1445. Mahomet XII Osmin.	
1453. Ismaël II.	
1465. Mulei-Hassem.	1454. Henri IV, l'impuissant.
1485. Abouabdoullah ou Boabdil, dernier roi.	1474. Isabelle et Ferdinand V, conquérans de Grenade.
1492. Prise de Grenade par Ferdinand et Izabelle, rois de Castille et d'Aragon.	
Fin du royaume de Grenade.	

PRÉCIS

HISTORIQUE

SUR LES MAURES

D'ESPAGNE.

Les Maures d'Espagne sont célèbres, et leur histoire est peu connue. Leur nom rappelle la galanterie, la politesse, les beaux arts; et les fragmens de leurs annales, épars dans les écrivains arabes ou espagnols, n'offrent que des rois égorgés, des divisions, des guerres civiles, des combats éternels avec leurs voisins. Au milieu de ces tristes récits, on trouve quelquefois des traits de bonté, de justice, de grandeur d'ame. Ces traits nous frappent beaucoup plus que ceux que nous lisons dans nos

histoires ; soit qu'ils conservent une impression d'originalité que leur donne le génie oriental, soit qu'à travers les nombreux exemples de barbarie, une belle action, un discours noble, un mot touchant, acquièrent un nouvel éclat des crimes dont ils sont entourés.

Je n'ai pas le projet d'écrire ici l'histoire des Maures ; je veux seulement rappeler leurs principales révolutions, tracer une esquisse fidelle du caractère, des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage, et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui leur servent de base. Tel est, ce me semble, le plus sûr, et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole.

Les historiens espagnols (1), que j'ai consultés avec un grand soin, m'ont été d'un médiocre secours. Attentifs à faire marcher de front l'histoire très-

compliquée des différens rois des Asturies, de Navarre, d'Aragon, de Castille, ils ne reviennent aux Maures que lorsque leurs guerres avec les chrétiens mêlent ensemble les intérêts des deux peuples; mais ils ne parlent presque jamais du gouvernement, des lois, des usages des ennemis de leur foi. Les écrivains arabes (2) qu'on a traduits, ne donnent guère plus de lumières : emportés par le fanatisme, aveuglés par un ridicule orgueil, ils s'étendent avec complaisance sur les victoires de leur nation, ne disent rien de ses défaites, et passent sous silence des dynasties entières. Quelques-uns de nos savans (*a*) ont rassemblé dans des ouvrages très-estimables ce qu'ont

(*a*) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*; Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*; M. Chénier, *Recherches historiques sur les Maures.*

dit ces historiens, ce qu'ils ont eux-mêmes observé. J'ai puisé dans toutes ces sources; j'ai cherché les mœurs des Arabes Maures d'Andalousie dans les romans espagnols (3), dans les anciennes romances castillanes, dans des manuscrits, des mémoires qui me sont venus de Madrid. C'est d'après cette étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre, qui eut ses vices, ses vertus, sa physionomie particulière, et qui sut allier long-tems la valeur, la générosité, la courtoisie des chevaliers de l'Europe avec les emportemens, les fureurs, les passions brûlantes des Orientaux.

Pour mettre plus d'ordre dans les tems, et plus de clarté dans les faits, je diviserai ce précis historique en quatre principales époques. La première s'étendra depuis les conquêtes

des Arabes jusqu'à l'établissement des princes Ommiades à Cordoue; la seconde renfermera les règnes de ces califes d'Occident; dans la troisième, je rapporterai le peu qu'on sait des différens petits royaumes élevés sur les ruines du califat de Cordoue; et la quatrième comprendra l'histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Conquêtes des Arabes ou Maures,

Depuis la fin du sixième siècle (4) jusqu'au milieu du huitième.

Origine des Maures.

Les Maures sont les habitans de cette vaste contrée d'Afrique bornée à l'orient par l'Égypte, au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le grand Océan, au midi par les déserts de Barbarie. Leur origine, comme celle de presque toutes les nations, est obscure et mêlée de fables. Il paroît certain seulement que des émigrations de l'Asie ont reflué, dès les premiers tems, en Afrique. Le nom de *Maures* (*a*) semble l'indiquer. D'ailleurs, tous les histo-

(*a*) *Maures*, selon Bochart, vient du mot hébreu *mahurim*, qui signifie *occidentaux*.

riens (*a*) parlent d'un Melek-Yafrik, roi de l'Arabie heureuse, qui, suivi d'un peuple de Sabéens, vint s'emparer de la Libye, et lui donna le nom d'Afrique. Les principales tribus des Maures prétendent descendre de ces Sabéens. Sans discuter des faits si anciens, il suffit d'être à-peu-près sûr que les premiers Maures furent des Arabes. Dès-lors on n'est plus surpris de les voir dans tous les tems séparés par tribus, habitant sous des tentes, vagabonds dans les déserts, et chérissant, comme leurs pères, cette vie libre et pastorale.

Ils sont connus dans l'histoire ancienne sous le nom de Numides, de Gétules, de Massiliens. Tour-à-tour sujets, ennemis, alliés de la fameuse Carthage, ils tombèrent avec elle sous

(*a*) Ibnialrabic, Procope, Léon l'Africain, Marmol, etc.

la domination des Romains. Après plusieurs inutiles révoltes, causées par l'esprit inquiet, fougueux, inconstant
J. C. 427. de ces peuples, ils furent subjugués par les Vandales. Bélisaire les reconquit un siècle après. Mais les Arabes, vainqueurs des Grecs, soumirent les Mauritanies. Comme, depuis ce moment, les Maures devenus Musulmans ont été pour ainsi dire confondus avec les Arabes, il est nécessaire de dire un mot de cette nation extraordinaire, inconnue pendant tant de siècles, et maîtresse tout-à-coup de la plus grande partie de la terre.

Les Arabes. Les Arabes sont, sans contredit, un des plus anciens peuples de l'univers. Peut-être est-ce celui de tous qui a le mieux conservé son caractère, ses mœurs, son indépendance. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes ou réunies dans des villes, soumis à des

chefs guerriers et magistrats à la fois, jamais ils n'ont été sujets d'une domination étrangère. Les Perses, les Macédoniens, les Romains, tentèrent vainement de les soumettre : leur sceptre vint se briser contre les roches des Nabathéens (*a*). Orgueilleux de son origine, qui remonte jusqu'aux patriarches, fier d'avoir su défendre sa liberté, l'Arabe, au fond de ses déserts, regarde les autres nations comme des troupeaux d'esclaves rassemblés au hasard pour changer de maîtres. Brave, sobre, infatigable, endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux, ne craignant ni la soif, ni la faim, ni la mort, ce peuple n'avoit besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Naissance de Mahomet. J. C. 569.

Mahomet parut ; et tous les talens lui furent accordés par la nature. Va-

(*a*) Ancien nom des Arabes.

leur, sagesse, éloquence, grace, Mahomet posséda tous les dons qui en imposent et qui entraînent. Chez les nations les plus éclairées, Mahomet eût été un grand homme ; chez un peuple ignorant et fanatique, il devoit être, il fut un prophète.

Jusqu'à lui les tribus arabes, environnées de juifs, de chrétiens, d'idolâtres, avoient fait un mélange superstitieux de ces différentes religions avec celles des anciens Sabéens. Ils croyoient aux génies, aux démons, aux sortilèges; ils adoroient les étoiles et sacrifioient aux idoles. Mahomet, après avoir médité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, dans la retraite et le silence, les nouveaux dogmes qu'il vouloit établir, après avoir séduit ou persuadé les principaux (a) de sa famille, qui étoit la

(a) Les Coheshirites, gardiens du temple de la Caaba.

première parmi les Arabes, prêcha tout-à-coup une religion nouvelle, ennemie de toutes celles qu'on connoissoit, et faite pour enflammer le génie ardent de ces peuples.

Religion de Mahomet.

Enfans d'Ismaël, leur dit-il, je vous apporte le culte que professoient votre père Abraham, Noé, tous les patriarches. Il n'est qu'un seul Dieu, souverain des mondes : il s'appelle LE MISERICORDIEUX. N'adorez que lui : soyez bienfaisans envers les orphelins, les pauvres, les esclaves, les captifs; soyez justes envers tous les hommes : la justice est la sœur de la piété. Priez et faites l'aumône. Votre récompense sera d'habiter dans le ciel des jardins délicieux où coulent des fleuves limpides, où vous trouverez des épouses toujours belles, toujours jeunes, toujours plus éprises de vous. Combattez avec valeur les incrédules et les impies : combattez-les jusqu'à la victoire, jusqu'à ce qu'ils

embrassent l'islamisme (5), ou qu'ils vous paient un tribut. Tout soldat mort dans les batailles, ira jouir des trésors de Dieu. Les lâches ne pourront prolonger leur vie; l'instant où l'ange de la mort doit les frapper, est marqué dans le livre de l'Éternel.

Ces préceptes, annoncés dans une langue riche, figurée, majestueuse, embellis du charme des vers, présentés de la part d'un ange par un prophète guerrier, poète, législateur, au peuple de l'univers le plus ardent, le plus passionné pour le merveilleux, pour la volupté, pour la valeur, pour la poésie, devoient trouver bientôt des disciples. Mahomet en eut un grand nombre; la persécution vint l'augmenter. Ses ennemis forcèrent l'apôtre à fuir de la Mecque sa patrie, à se réfugier à Médine. Cette fuite devint l'époque de sa gloire et l'hégire des Musulmans.

J. C. 622. Hég. 1.

Progrès de l'islamisme.

Dès ce moment, l'islamisme se ré-

pandit comme un torrent dans les Arabies, dans l'Éthiopie. En vain quelques tribus idolâtres ou juives voulurent défendre leur ancien culte; en vain la Mecque arma ses soldats contre le destructeur de ses dieux : Mahomet, le glaive à la main, dispersa leurs armées, s'empara de leurs villes, pardonna souvent aux vaincus, et s'attacha, par sa clémence, par son génie, par ses talens, les peuples qu'il avoit soumis. Législateur, pontife, chef de toutes les tribus arabes, maître d'une armée invincible, respecté des souverains d'Asie, adoré d'une nation puissante, secondé par des capitaines devenus sous lui des héros, il alloit marcher contre Héraclius, lorsqu'il mourut à Médine des suites du poison que lui avoit donné une Juive du Khaïbar (6). J. C. 632. Hég. 11.

Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. Aboubekre, beau-père du prophète, Victoires des Musulmans.

fut nommé pour lui succéder, et prit le titre de *calife*, qui veut dire seulement *vicaire*. Sous son règne, les Musulmans pénètrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, siége célèbre à jamais par les exploits plus qu'humains du fameux Kaled, surnommé *l'épée de Dieu* (7). Au milieu de tant de victoires, Aboubekre, à qui l'on envoyoit l'immense butin conquis sur l'ennemi, n'en prend jamais pour sa dépense particulière, qu'une somme équivalente à quarante de nos sous par jour. Omar, successeur d'Aboubekre, fait marcher Kaled à Jérusalem. Jérusalem est prise par les Arabes; la Syrie, la Palestine, sont soumises; les Turcs, les Perses demandent la paix; Héraclius fuit d'Antioche; l'Asie tremble devant Omar; et les terribles Musulmans, modestes dans la victoire, rapportant leurs succès à Dieu seul, con-

servent, au milieu des pays les plus beaux, les plus riches, les plus délicieux de la terre, au sein des peuples les plus corrompus, leurs mœurs austères, frugales, leur discipline sévère, leur respect pour leur pauvreté. On voit les derniers des soldats s'arrêter tout-à-coup dans le sac d'une ville au premier ordre de leur chef, lui rapporter fidèlement l'or, l'argent qu'ils ont enlevé, pour le déposer dans le trésor public. On voit ces capitaines si braves, si superbes avec les rois, quitter, reprendre le commandement d'après un billet du calife; devenir tour-à-tour généraux, simples soldats, ambassadeurs, à la moindre de ses volontés. On voit enfin Omar lui-même, Omar le plus puissant souverain, le plus riche, le plus grand des rois de l'Asie, se rendre à Jérusalem, monté sur un chameau roux chargé d'un sac d'orge et de riz, d'une outre pleine d'eau, d'un vase de

bois. Il marche dans cet équipage à travers les peuples vaincus, qui se pressent sur son passage, qui lui demandent de les bénir et de juger leurs différends. Il arrive à son armée, lui prêche la simplicité, la valeur, la modestie; il entre dans Jérusalem, pardonne aux Chrétiens, conserve les églises; et remonté sur son chameau, le calife retourne à Médine faire la prière à son peuple.

Nouvelles conquêtes.

Les Musulmans marchent vers l'Égypte : l'Égypte est bientôt subjuguée. Alexandrie est prise par Amrou, l'un des plus grands généraux d'Omar. C'est alors que périt cette fameuse bibliothèque, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Amrou fit brûler la bibliothèque des Ptolémées: et ce même Amrou cependant étoit renommé par ses vers; il aimoit, il respectoit le célèbre

J. C. 640. Hég. 19.

Jean

Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre du calife, il vouloit donner cette bibliothèque. Cet Amrou fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome : c'étoit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable où les eaux du Nil seroient détournées. Ce canal, si utile à l'Égypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire.

Amrou s'avança dans l'Afrique, tandis que d'autres capitaines arabes passoient l'Euphrate et soumettoient la Perse. Mais Omar n'étoit déjà plus; Othman occupoit sa place.

Ce fut sous le règne de ce calife que les Arabes conquirent les Mauritanies, en chassèrent pour jamais les foibles Grecs, et ne trouvèrent de résistance que dans les tribus belliqueuses des Bérébères (8). Ces peuples libres et pasteurs, anciens habitans de la Nu- J. C. 647. Hég. 27.

midie, et qui, même de nos jours, retranchés dans les montagnes de l'Atlas, y conservent une espèce d'indépendance, se défendirent long-tems contre les vainqueurs des Maures. Un général musulman, nommé Akbé, les soumit enfin, leur donna sa loi, sa croyance; et, s'avançant jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale, il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan. Là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la religion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : Dieu de Mahomet, tu le vois; sans cet élément qui m'arrête, j'irois chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom!

Jusqu'à cette époque, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Grecs, n'avoient pris qu'une foible part aux intérêts de ces différens maîtres. Errans dans les déserts, ils s'occupoient du soin des

troupeaux, payoient des impots arbitraires, souffroient les vexations de leurs gouverneurs, essayoient de tems en tems de briser leurs fers, et se réfugioient, après leurs défaites, dans les montagnes de l'Atlas ou dans l'intérieur du pays. Leur religion étoit un mélange de christianisme et d'idolâtrie; leurs mœurs, celles de nomades assservis : grossiers, ignorans, malheureux, abrutis par le despotisme, ils étoient à-peu-près ce qu'ils sont aujourd'hui sous les tyrans de Maroc.

Les Maures deviennent musulmans.

L'arrivée des Arabes produisit chez eux un grand changement. Une origine commune avec les conquérans nouveaux, la même langue, les mêmes passions, tout contribuoit à lier les vaincus aux vainqueurs. L'annonce de cette religion prêchée par un descendant d'Ismaël, que les Maures regardent comme leur père; les victoires rapides des Musulmans qui, déjà maîtres de la moitié

de l'Asie et de l'Afrique, menaçoient d'envahir le monde, frappèrent vivement les Maures, et rendirent à leur caractère toute son ardente énergie. Ils embrassèrent avec transport les dogmes de Mahomet; ils s'unirent avec les Arabes, voulurent combattre avec eux, devinrent épris à la fois de l'islamisme et de la gloire.

Cette réunion, qui doubla les forces des deux nations confondues, fut troublée quelques instans par la révolte des Bérébères, toujours passionnés pour leur
J. C. 708. Hég. 89. liberté. Le calif Valid Ier., qui régnoit alors, fit partir d'Égypte Moussa-ben-Nazir, général habile et vaillant, à la tête de cent mille hommes. Moussa défit les Bérébères, pacifia les Mauritanies, alla s'emparer de Tanger, qui appartenoit aux Goths espagnols; et, maître d'un pays immense, d'une redoutable armée, d'un peuple pour qui la guerre étoit devenue un besoin, Moussa médita

dès ce moment de porter ses armes en Espagne.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Suèves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces; mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquième siècle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendans. Etat de l'Espagne sous les Goths.

La douceur du climat, la prospérité, les richesses, amollirent ces conquérans, leur donnèrent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares, et leur ôtèrent la valeur guerrière qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric, tantôt ariens, tantôt catholiques, abandonnèrent leur puissance aux évêques, et régnèrent au milieu des troubles. Rodrigue, le dernier d'entre eux, souilla

le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire, apocryphe ou véritable, de la fille du comte Julien, à qui Rodrigue, dit-on, fit violence. Ce fait est contesté; mais ce qui ne peut l'être, c'est que les débauches des tyrans ont presque toujours été la cause ou le prétexte de leur ruine.

Conquête de l'Espagne par les Maures.

Il est certain que le comte Julien, et son frère Oppas, archevêque de Tolède, tous deux puissans chez les Goths, favorisèrent l'irruption des Maures. Tarik (9), l'un des plus grands capitaines de son tems, fut envoyé par Moussa, d'abord avec peu de troupes, et n'en défit pas moins une grande armée que Rodrigue lui opposa; depuis, ayant reçu des renforts d'Afrique, il vainquit Rodrigue lui-même à la bataille de Xérès, où le roi goth périt en fuyant. Tarik profita de sa victoire, pénétra dans l'Estramadure, dans l'Andalousie, dans les Castilles, prit Tolède;

J. C. 714. Hég. 96.

et bientôt, rejoint par Moussa jaloux de la gloire de son lieutenant, ces deux hommes extraordinaires, divisant leurs troupes en plusieurs corps, achevèrent en peu de mois la conquête entière de l'Espagne.

Il faut observer que ces Maures, que plusieurs historiens nous présentent comme des barbares altérés de sang, laissèrent aux peuples vaincus leur culte, leurs églises, leurs juges. Ils n'exigeoient que le tribut que les Espagnols payoient à leurs rois. On ne redoutoit point leur férocité, puisque la plupart des villes se rendirent par composition, puisque les chrétiens s'unirent si bien avec eux, que ceux de Tolède en prirent le nom de *Musarabes*, et que la reine Eglione, veuve du dernier roi Rodrigue, épousa publiquement, de l'aveu des deux nations, Abdélazis, fils de Moussa.

Ce Moussa, que les succès de Tarik avoient aigri, voulut éloigner un lieu-

tenant qui l'éclipsoit. Il l'accusa près du calife. Valid les rappela tous deux, ne jugea point leurs différends, et les laissa mourir à sa cour, du chagrin de se voir oubliés.

Vice-rois d'Espagne. Commencemens de Pélage. J.C. 718. Hég. 100.

Abdélazis, l'époux d'Egilone, resta gouverneur de l'Espagne, et ne le fut que quelques instans. Alahor, qui lui succéda, porta ses armes dans la Gaule, subjugua la Narbonnoise, et se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il apprit que Pélage, prince du sang royal des Goths, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de vaillans soldats, osoit braver les vainqueurs de l'Espagne et former le noble dessein de se dérober à leur joug. Alahor envoya des troupes contre lui. Pélage, retranché dans des gorges, battit deux fois les musulmans, fortifia sa petite armée, s'empara de quelques châteaux; et, ranimant le courage des chrétiens abattus par tant

de revers, il apprit aux Espagnols étonnés, que les Maures n'étoient pas invincibles.

L'insurrection de Pélage fit rappeler Alahor par le calife Omar II. Elzémagh, son successeur, pensa que le plus sûr moyen de réprimer les révoltés étoit de rendre les peuples heureux. Il s'occupa de policer l'Espagne, de régler les impôts jusqu'alors arbitraires, de contenir les soldats en leur donnant une paye fixe. Ami des beaux arts, que les Arabes cultivoient dès-lors, Elzémagh embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savans à sa cour, et composa lui-même un livre qui renfermoit la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports de l'Espagne; des métaux, des marbres, des mines qu'on y trouvoit; de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences et l'administration. Peu inquiet des mouvemens de Pélage,

dont toute la puissance se bornoit à la possession de quelques forteresses dans des montagnes inaccessibles, Elzémagh n'entreprit point de l'y forcer; mais, guidé par le desir funeste dont brûlèrent toujours les gouverneurs de l'Espagne, d'étendre leurs conquêtes en
J. C. 722. Hég. 104. France, il passa les Pyrénées, et fut tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra.

Après la mort d'Elzémagh, arrivée sous le califat d'Yézid II (10), plusieurs gouverneurs (*a*), dans l'espace de peu d'années, se succédèrent rapidement en Espagne. Aucune de leurs actions ne mérite d'être rapportée : mais, pendant ce tems, le brave Pélage agrandit son petit état, s'avança dans les montagnes de Léon, se rendit maître de quelques places; et ce héros,

(*a*) Ambézé, Azré, Iahiah, Osman, Hazifa, Hicchem, Méhémet.

dont le courage appeloit à la liberté les Asturiens et les Cantabres, jeta les premiers fondemens de cette puissante monarchie dont les guerriers devoient à leur tour poursuivre les Africains jusques dans les rochers de l'Atlas.

Les Maures, qui ne songeoient qu'à subjuguer de nouveaux pays, ne firent pas de grands efforts contre Pélage : ils étoient sûrs de le réduire aisément quand ils auroient soumis la France; et ce seul desir remplissoit l'ame ardente du nouveau gouverneur Abdalrahman, que nous appelons Abdérame. Sa gloire, sa valeur, ses talens, son ambition demesurée, lui faisoient regarder cette conquête comme facile : mais il devoit y trouver son vainqueur.

Abdérame veut conquérir la France. J. C. 731. Hég. 113.

Le fils de Pépin d'Héristal, l'aïeul de Charlemagne, Charles Martel, dont les exploits effacèrent ceux de son père et ne furent point effacés par ceux de son petit-fils, étoit alors maire du

palais, sous les derniers princes de la première race; ou plutôt Charles étoit le véritable roi des Français et des Germains. Le duc d'Aquitaine Eudes, maître de la Guienne et de la Gascogne, avoit eu de longues querelles avec le héros français. Trop foible pour lui résister, il rechercha l'alliance d'un Maure nommé Munuze, gouverneur de la Catalogne et l'ennemi secret d'Abdérame. Ces deux vassaux, tous deux mécontens de leur souverain qu'ils craignoient, s'unirent par d'étroits liens : malgré la différence des cultes, le duc chrétien n'hésita point à donner sa fille en mariage à son allié musulman; et la princesse Numérance épousa le Maure Munuze, comme la reine Egilone avoit épousé le Maure Abdélazis.

Abdérame, instruit de cette alliance, en pénétra les motifs. Il rassemble aussitôt son armée, vole en Catalogne, assiége

Munuze, qui tente vainement de fuir : poursuivi, atteint dans sa course, il se donne lui-même la mort. Sa femme captive est conduite au vainqueur. Abdérame, frappé de sa beauté, l'envoie en présent au calife Haccham, dont elle s'attira l'amour ; destinée singulière qui place une princesse gasconne dans le sérail du souverain de Damas !

Non content d'avoir puni Munuze, Abdérame passe les monts, traverse la Navarre, entre dans la Guienne, assiége et prend la ville de Bordeaux. Eudes, à la tête d'une armée, s'efforce de l'arrêter : Eudes est vaincu dans un grand combat; tout plie sous les armes des Musulmans; Abdérame poursuit sa route, ravage le Périgord, la Saintonge, le Poitou, parvient triomphant en Touraine, et ne s'arrête qu'à la vue des drapeaux de Charles Martel.

Il pénètre jusqu'à la Loire.

Charles venoit à sa rencontre, suivi des forces de la France, de l'Austra-

sie, de la Bourgogne, suivi sur-tout de ses vieilles bandes accoutumées à vaincre sous lui. Le duc d'Aquitaine étoit dans son camp : Charles oublioit ses injures pour ne songer qu'au péril commun. Ce péril devenoit pressant : le sort de la France, de la Germanie, de tous les peuples chrétiens, alloit dépendre d'une bataille. Abdérame étoit un rival digne du fils de Pépin, fier, comme lui, de plusieurs victoires, suivi d'une armée innombrable, entouré de vieux capitaines qui l'avoient vu souvent triompher, et pressé dès long-tems du desir de soumettre enfin aux Arabes les seuls pays qui leur manquoient encore de l'ancien empire romain.

Bataille de Tours. J. C. 733. Hég. 114.

L'action fut longue et sanglante. Abdérame y trouva la mort. Cette grande perte décida sans doute la défaite de son armée. Les historiens assurent qu'il y périt plus de trois cent

mille hommes. Ce nombre est sûrement exagéré; mais il est vraisemblable que des ennemis parvenus jusqu'au milieu de la France, et poursuivis après leur défaite, ont dû échapper difficilement au fer des vainqueurs ou à la vengeance des peuples.

Cette mémorable bataille, sur laquelle nous n'avons aucun détail, nous sauva du joug des Arabes, et fut le terme de leur grandeur. Depuis ce revers, ils tentèrent encore de pénétrer dans la France; ils s'emparèrent même d'Avignon; mais Charles Martel les défit de nouveau, reprit cette ville, leur enleva Narbonne, et leur ôta pour jamais l'espérance dont ils s'étoient flattés si long-tems.

Guerres civiles en Espagne.

Après la mort d'Abdérame, l'Espagne fut déchirée par les divisions de deux gouverneurs nommés successivement par les califes (*a*). Un troisième

(*a*) Abdoulmélek, Akbé.

prétendant arriva d'Afrique; un quatrième (*a*) se mit sur les rangs. Les factions se multiplièrent, les différens partis en vinrent souvent aux mains : des chefs furent massacrés, des villes prises, des provinces ravagées. Les détails de ces événemens, différemment rapportés par les historiens, ne peuvent être d'aucun intérêt. La seule vétité qu'on y découvre, c'est qu'à mesure que la douceur du climat, le mélange des Espagnols et des Maures, polissoient les mœurs de ces derniers, une nouvelle émigration d'Africains venoit détruire l'ouvrage du tems, et rendre à leurs anciens frères cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Ces guerres civiles durèrent près de vingt ans. Les chrétiens retirés dans les Asturies, en profitèrent. Alphonse Ier,

(*a*) Aboulattar, Tévabé.

gendre

gendre et successeur de Pélage, marcha sur les traces de ce héros. Il s'empara d'une partie de la Galice et de Léon, battit les troupes qu'on lui opposa, se rendit maître de quelques places, et commença dès-lors à former une petite puissance.

Les Maures, occupés de leurs querelles, n'arrêtèrent point les progrès d'Alphonse. Après plusieurs crimes et plusieurs combats, un certain Joseph l'avoit emporté sur ses différens rivaux, et régnoit enfin à Cordoue, lorsqu'un événement mémorable arrivé dans l'orient, eut une grande influence sur l'Espagne. C'est là que commence la seconde époque de l'empire des Maures, pour laquelle il est nécessaire de revenir quelques instans à l'histoire des califes. J. C. 749. Hég. 134.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

Les califes d'occident rois de Cordoue,

Depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au onzième.

Nous avons vu rapidement, sous les trois premiers califes Aboubekre, Omar, Othman, les Arabes, conquérans de la Syrie, de la Perse, de l'Afrique, conserver leurs antiques mœurs, leur simplicité, leur obéissance au successeur du prophète, leur mépris pour le luxe et pour les trésors. Mais quel peuple pouvoit résister à tant de prospérités ? Les vainqueurs tournèrent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes ; ils oublièrent les vertus qui les avoient rendus invincibles, et déchirèrent de leurs mains l'empire qu'ils avoient fondé.

Les musul- Ces malheurs commencèrent à l'as-

sassinat d'Othman. On nomma, pour lui succéder, Ali, l'ami, le compagnon, le fils adoptif du prophète; Ali, si cher aux musulmans par ses exploits, par sa douceur, par son épouse Fatime, fille unique de Mahomet. Moavias, gouverneur de Syrie, refusa de reconnoître Ali. Guidé par les conseils de l'habile Amrou, conquérant de l'Egypte, Moavias se fit proclamer calife à Damas. Les Arabes se divisèrent: ceux de Médine soutinrent Ali; ceux de Syrie, Moavias. Les premiers prirent le nom d'*Alides;* les autres s'appelèrent *Ommiades,* du nom d'un aïeul de Moavias, qui se nommoit Ommiah. Telle fut l'origine du schisme fameux qui sépare encore les Turcs et les Perses.

mans se divisent.
J. C. 655.
Hég. 35.

Ali vainquit Moavias, et ne sut point profiter de sa victoire. Bientôt après il fut asssssiné (1). Son parti s'affoiblit. Ses enfans firent de vains efforts pour le ranimer. Les Ommiades, au milieu

des orages, des révoltes, des guerres civiles, restèrent à Damas possesseurs du califat. C'est sous le règne d'un de ces princes, de Valid Ier, que nous avons vu les Arabes étendre leurs conquêtes en orient jusqu'au Gange, en occident jusqu'à l'Océan altantique. Les Ommiades cependant furent pour la plupart des princes foibles; mais leurs généraux étoient habiles, et les soldats musulmans n'avoient point encore dégénéré de leur antique valeur.

Les Ommiades perdent le califat. J. C. 752. Hég. 134.

Après avoir occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans, Mervan II (2), le dernier calife Ommiade, fut vaincu par Abdalla, de la race des Abbassides, proches parens de Mahomet ainsi que les Ommiades. Mervan perdit l'empire et la vie. Aboul-Abbas, neveu d'Abdalla, fut élu calife, et commença cette dynastie des Abbassides, si célèbres dans l'orient par leur amour pour les sciences, par les noms

d'Haroun al Raschild, d'Almamon et des Barmécides (3). Les Abbassides gardèrent le califat pendant cinq siècles. Ils en furent dépouillés par les Tartares, fils de Gengis-Kan, après avoir vu s'établir en Égypte d'autres califes nommés *Fatimites*, parce qu'ils prétendoient descendre de Fatime, fille de Mahomet. L'empire des Arabes fut détruit; et ces peuples, rentrés dans les Arabies, y sont à peu près aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Mahomet. J'anticipe ainsi sur les événemens, parce que désormais l'Espagne n'aura plus rien à démêler avec l'orient.

Lorsque le cruel Abdalla eut placé son neveu Aboul-Abbas sur le trône des califes, il forma l'horrible dessein d'exterminer tous les Ommiades. Ces princes étoient fort nombreux. Chez les Arabes, où la polygamie est permise, où le grand nombre des enfans est regardé comme une faveur du ciel, il n'est

Cruautés exercées contre les Ommiades.

pas rare de compter plusieurs milliers d'individus appartenant à la même famille. Abdalla, désespérant d'éteindre la race de ses ennemis, que la terreur avoit dispersés, promit une amnistie générale pour tous les Ommiades qui se rendroient près de lui. Ces infortunés crurent à ses sermens; ils vinrent chercher leur pardon aux pieds d'Abdalla. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats qui les massacrèrent à ses yeux. Après cet affreux carnage, Abdalla donna ordre qu'on rangeât leurs corps sanglans l'un près de l'autre, qu'on les couvrît de planches et de tapis de Perse, et sur cette horrible table il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On frissonne en lisant ces détails (a), mais ils peignent le caractère et les mœurs de ces conquérans.

(a) Marigny, *Histoire des Arabes*, tome 3.

Un seul Ommiade échappa; ce prince s'appeloit Abdérame. Errant, fugitif, il gagna l'Egypte et fut se cacher dans les déserts.

Les Maures d'Espagne, fidèles aux Ommiades, quoique leur gouverneur Joseph eût reconnu les Abbassides, n'eurent pas plutôt appris qu'il existoit en Afrique un rejeton de cette illustre race, qu'ils lui envoyèrent secrètement des députés pour lui offrir leur couronne. Abdérame prévit les combats qu'il auroit sans doute à livrer; mais, né avec une grande ame qui s'était encore élevée à l'école de l'adversité, Abdérame n'hésita point. Il passe la mer, arrive en Espagne, gagne les cœurs de ses nouveaux sujets, rassemble une armée, entre dans Séville, et marche bientôt vers Cordoue, capitale des états musulmans.

Un prince ommiade vient en Espagne.

J. C. 755. Hég. 138.

Joseph, au nom des Abbassides, tenta vainement de lui résister; Joseph est

vaincu, Cordoue est conquise; plusieurs autres villes ont le même sort. Abdérame est reconnu non-seulement roi des Espagnes, mais il est proclamé calife d'occident; et dès ce moment l'Espagne, démembrée du grand empire des Arabes, forma seule un état puissant.

Abdérame, premier calife d'occident.

J. C. 759. Hég. 142.

Règne d'Abdérame Ier.

Abdérame Ier. établit à Cordoue le siége de sa nouvelle grandeur. Il n'y fut pas long-tems en paix. Des révoltes suscitées par les Abbassides, des guerres avec les rois de Léon, des irruptions des Français dans la Catalogne (4), occupérent sans cesse Abdérame. Sa valeur, son activité, triomphèrent de tant d'ennemis. Il se soutint sur le trône avec gloire; il mérita le beau surnom de *juste*, et chérit, cultiva les arts au milieu des troubles et des périls. Ce fut lui qui le premier établit des écoles à Cordoue, où l'on venoit étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire; lui-même faisoit des vers

et passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Il embellit, fortifia sa capitale, y construisit un palais superbe avec des jardins délicieux, et commença la grande mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce monument de magnificence ne fut achevé que sous le calife Haccham, fils et successeur d'Abdérame. L'on dit que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié : cependant il a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, le soutiennent. On y entroit autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or; et quatre mille sept cents lampes éclairoient toutes les nuits ce magnifique édifice (a).

(a) Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Es-*

Religion et fêtes des Maures.

C'est là que les califes de Cordoue venoient faire la prière au peuple le vendredi, jour consacré à la religion par les préceptes de Mahomet. C'est là que tous les musulmans d'Espagne se rendoient en pélerinage comme ceux de l'orient se rendent au temple de la Mecque. On y célébroit avec de grandes solemnités la fête du grand et du petit *Beiram*, qui répond à la Pâque des juifs; celle du renouvellement de l'année; celle du *Miloud* ou de l'anniversaire de la naissance de Mahomet. Chacune de ces fêtes duroit huit jours. Pendant ce tems, tout travail cessoit, on s'envoyoit des présens, on alloit se visiter, on immoloit des victimes; et les familles réunies, oubliant leurs différends, se juroient une concorde éter-

---

pagne; Colmenar, *Délices d'Espagne;* Duperron, *Voyage d'Espagne*; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, etc.

nelle, se livroient à tous les plaisirs permis par la loi. La nuit, la ville étoit illuminée, les rues jonchées de fleurs; les promenades, les places publiques retentissoient du son des cistres, des théorbes, des hautbois. Enfin, pour mieux célébrer la fête, les riches prodiguoient des aumônes, et les bénédictions des pauvres se mêloient aux cantiques de joie.

Abdérame, élevé dans l'orient, porta le premier en Espagne le goût de ces fêtes superbes. Réunissant, en sa qualité de calife, l'empire et le sacerdoce, il en régla les cérémonies, et les fit célébrer avec toute la pompe, toute la magnificence des souverains de Damas. Ennemi du christianisme, et comptant beaucoup de chrétiens parmi ses sujets, il ne les persécuta point : mais il priva les villes de leurs évêques, les églises de leurs pasteurs; il encouragea les mariages entre les Maures et les Espagnols,

et fit plus de mal à la religion par sa prudente tolérance, qu'il n'en eût fait par une cruelle rigueur. Sous son règne, les successeurs de Pélage (*a*), toujours retirés dans les Asturies, et déjà divisés entre eux, furent forcés de se soumettre au tribut honteux de cent jeunes filles. Abdérame ne leur donna la paix qu'à ce prix. Maître de l'Espagne entière depuis la Catalogne jusqu'aux deux mers, il mourut après trente ans de gloire, laissant la couronne à son fils Haccham, le troisième de ses onze enfans.

J.-C. 788. Hég. 172.

Guerres civiles entre les Maures.

Après la mort d'Abdérame, l'empire des Maures fut troublé par des révoltes, par des guerres entre le nouveau calife, ses frères, ses oncles, ou d'autres princes du sang royal. Ces guerres étoient inévitables dans un gouvernement despotique, où même l'ordre de la succession

(*a*) Aurélio et Maurégat.

au trône n'étoit réglé par aucune loi. Il suffisoit, pour y prétendre, d'être de la race royale; et comme presque toujours les califes laissoient un nombre prodigieux d'enfans, chacun de ces princes se formoit un parti, s'établissoit dans une ville, s'en déclaroit le souverain, et prenoit les armes contre le calife. De là cette foule de petits états qui s'élevoient, s'anéantissoient, se relevoient à chaque changement de règne; de là cette quantité des rois vaincus, déposés, égorgés, qui rendent l'histoire des Maures d'Espagne si difficile à mettre en ordre, et si monotone pour les lecteurs.

Règnes d'Haccham Ier et d'Abdélazis.

Haccham, et, après lui, son fils Abdélazis-el-Hakkam, se soutinrent dans le califat malgré ces dissensions éternelles. Le premier finit la belle mosquée commencée par Abdérame, et porta ses armes en France, où ses généraux pénétrèrent jusqu'à Narbonne. Le second,

moins heureux, combattit avec des succès divers contre les Espagnols et contre
J. C. 822. Hég. 206. ses sujets révoltés. Il mourut au milieu des troubles. Son fils Abdérame lui succéda.

Règne d'Abdérame II.

Abdérame II fut un grand prince; et cependant son règne est l'époque où les Chrétiens commencèrent à balancer la puissance des Maures. Ils avoient su profiter de leurs longues divisions. Alphonse le Chaste, roi des Asturies, monarque politique et vaillant, avoit augmenté ses états et refusé le tribut des cent jeunes filles. Ramire, successeur d'Alphonse, soutint cette indépendance, vainquit plusieurs fois les Musulmans. La Navarre devint un royaume; l'Aragon eut ses souverains particuliers, et sut se former un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés (5); les gouverneurs de la Catalogne, soumis jusqu'alors aux rois de France, profitèrent de la foiblesse de Louis le Dé-

bonnaire pour se rendre indépendans. Tout le nord de l'Espagne enfin se déclara l'ennemi des Maures, et le midi se vit en proie aux irruptions des Normands.

Beaux arts à Cordoue.

Abdérame se défendit contre tant d'adversaires, et mérita par ses talens guerriers le surnom d'*Elmouzaffer*, qui veut dire *le Victorieux*. Au milieu des guerres, au milieu des soins du gouvernement, il encouragea les beaux arts, il embellit sa capitale d'une nouvelle mosquée, et fit élever un superbe aqueduc où, dans des canaux de plomb, les eaux les plus abondantes venoient se répandre par toute la ville. Soigneux d'attirer à sa cour les poètes, les philosophes, il s'entretenoit souvent avec eux, cultivoit lui-même les talens qu'il encourageoit dans les autres. Son ame sensible avoit réuni tous les goûts. Il fit venir de l'orient le fameux musicien Ali-Zériab, qui, fixé par ses bienfaits

en Espagne, y forma l'école célèbre dont les élèves ont fait depuis les délices de toute l'Asie (6). Enfin, sous le règne d'Abdérame, Cordoue devint le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. La férocité musulmane fit place à la galanterie dont le calife donnoit l'exemple. Une seule anecdote suffira pour prouver combien il étoit doux et généreux.

Anecdote d'Abdérame.

Un jour, une de ses esclaves favorites osa se brouiller avec son maître, se retira dans son appartement, et jura d'en voir murer la porte plutôt que de l'ouvrir au calife. Le chef des eunuques, épouvanté de ce discours, crut entendre des blasphêmes. Il courut se prosterner devant le prince des croyans, et lui rendit l'horrible propos de cette esclave rebelle. Abdérame, en souriant, lui commanda de faire élever devant la porte de la favorite une muraille de pièces d'argent, et promit de ne franchir

chir cette barrière que quand l'esclave voudroit bien la démolir pour s'en emparer. L'histoire ajoute que, dès le soir même, le calife entra librement chez la favorite appaisée (*a*).

Ce prince laissa de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-une filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda. J. C. 852. Hég. 238.

Règnes de Mohammed, d'Almouzir et d'Abdalla.

Les règnes de Mohammed et de ses successeurs Almouzir et Abdalla n'offrent, pendant un espace de soixante années, qu'une suite continuelle de troubles, de guerres civiles, de révoltes des principales villes dont les gouverneurs cherchoient à se rendre indépendans. Alphonse le Grand, roi des Asturies, profita de ces dissensions pour affermir sa puissance. Les Normands, d'un autre côté, vinrent de nouveau ravager l'An-

(*a*) Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*, tome I.

dalousie. Tolède, souvent punie et toujours rebelle, eut des rois particuliers. Saragosse imita son exemple. L'autorité des califes fut avilie; leur empire, ébranlé de toutes parts, paroissoit sur le penchant de sa ruine, lorsqu'Abdérame III, neveu

J. C. 912. Hég. 300.

d'Abdalla, monta sur le trône de Cordoue, et lui rendit pour quelque tems son éclat et sa majesté.

Règne d'Abdérame III.

Ce prince, dont le nom chéri des Musulmans sembloit être d'un heureux présage, prit le titre d'*Emir al muménim*, qui signifie *prince des vrais croyans* (a). Il commença son règne par des victoires. Les rebelles, que ses prédécesseurs n'avoient pu réduire, furent défaits, les factions dissipées, l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les Chrétiens, Abdérame implora les secours des Maures d'Afrique, et soutint

(a) Nous en avons fait le nom ridicule de Miramolin.

de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, peu considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretint les divisions parmi les princes espagnols, porta douze fois ses armes jusques dans le centre de leurs états; et, créateur d'une marine, il s'empara, sur les côtes d'Afrique, de Seldjemesse et de Ceuta.

J. C. 931. Hég. 319.

Ambassade de l'empereur grec.

Malgré les guerres éternelles qui l'occupèrent pendant tout son règne, malgré les dépenses énormes que devoient lui coûter ses armées, ses flottes, les secours qu'il achetoit en Afrique, Abdérame étaloit à sa cour un luxe, une magnificence dont les détails nous paroîtroient des fables, s'ils n'étoient attestés par tous les historiens. L'empereur grec Constantin IX, fils de

Léon, voulant opposer aux califes Abbassides de Bagdad un ennemi capable de leur résister, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour faire alliance avec Abdérame. Celui-ci, flatté de voir des Chrétiens venir de si loin implorer son appui, déploya dans cette occasion toute la pompe asiatique. Il envoya jusqu'à Jaën recevoir les ambassadeurs. Des corps nombreux de cavalerie magnifiquement habillés, les attendoient sur le chemin de Cordoue. Une infanterie plus brillante encore remplissoit les avenues du palais. Les cours étoient couvertes des plus beaux tapis de Perse et d'Egypte, les murailles tendues d'étoffes d'or. Le calife, sur un trône éclatant, environné de sa famille, de ses visirs, d'une foule de courtisans, les reçut dans une galerie où toutes ses richesses étoient étalées. Le *hadjeb*, dignité qui chez les Maures répondoit à celle de nos anciens maires du palais, introduisit les

ambassadeurs. Eblouis de cet appareil, ils se prosternèrent devant Abdérame, et lui remirent la lettre de Constantin écrite sur du parchemin bleu, renfermée dans une boîte d'or. Le calife signa le traité, combla de présens les envoyés de l'empereur, et les fit accompagner par une suite nombreuse jusques dans les murs de Constantinople.

Magnificence et galanterie des Maures.

Ce même Abdérame, sans cesse occupé de combats ou de politique, fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommée *Zehra* (*a*). Il fonda pour elle une ville à deux mille de Cordoue, et lui donna le nom de *Zehra*. Cette ville, détruite à présent, étoit au pied de hautes montagnes d'où couloient plusieurs sources d'eau vive qui venoient serpenter dans les rues, répandre par-tout la fraîcheur, et former au milieu des places publiques des fon-

(*a*) Ce nom signifie *fleur, ornement du monde*.

taines toujours jaillissantes. Les maisons, bâties sur un même modèle, surmontées de plates-formes, étoient accompagnées de jardins remplis de bosquets d'orangers; et la statue de la belle esclave (7) se distinguoit sur la principale porte de cette ville de l'amour.

Toutes ces beautés étoient effacées par le palais de la favorite. Abdérame, allié des empereurs grecs, leur avoit demandé les plus habiles de leurs architectes; et le souverain de Constantinople, séjour alors des beaux arts, s'étoit empressé de les lui envoyer avec quarante colonnes de granit, les plus belles qu'il avoit pu rassembler. Indépendamment de ces magnifiques colonnes, l'on en comptoit dans ce palais plus de douze cents de marbre d'Espagne ou d'Italie. Les murs du salon nommé *du califat* étoient couverts d'ornemens d'or. Plusieurs animaux du même métal jetoient de l'eau dans un bassin d'albâtre,

au-dessus duquel étoit suspendue la fameuse perle que l'empereur Léon avoit donnée au calife comme un inestimable trésor. Les historiens (*a*) ajoutent que dans le pavillon où la favorite passoit la soirée avec Abdérame, le plafond, revêtu d'or et d'acier, étoit incrusté de pierres précieuses, et qu'au milieu de l'éclat des lumières réfléchies par cent lustres de cristal, une gerbe de vif-argent jaillissoit dans un bassin d'albâtre.

On aura peine sans doute à croire de tels récits; on pensera lire des contes orientaux, et l'on m'accusera peut-être d'aller prendre mes mémoires dans les *Mille et une Nuits :* mais tous ces faits, tous ces détails sont attestés par les écrivains arabes, rapportés par M. Cardonne qui les a lus, comparés avec soin, confirmés par M. Swinburne,

---

(*a*) Novaïri, *Historia Ommiadarum*, etc. Mogrébi, *Histor. Hispan.*

Anglais peu crédule et bon observateur. J'avoue que ces monumens, que ce faste, que cette pompe, ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons; et je sais que la plupart des hommes, mesurant toujours leur foi sur leurs connoissances acquises, croient à fort peu de chose : mais les détails que nous trouvons dans des auteurs authentiques (*a*), sur le luxe, la magnificence des souverains de l'Asie, sont au moins aussi étonnans; et, j'ose le demander, si par un tremblement de terre les pyramides d'Égypte eussent été détruites, croirions-nous les historiens qui nous en donnent les justes dimensions?

Les écrivains d'où j'ai tiré ces détails, rapportent aussi les sommes que coûtèrent à élever ce palais et cette ville de Zehra : elles se montèrent par an à

(*a*) Bernier, Thomas Rhoé, Marc Paul, Duhalde, etc.

cent mille *dinars* d'or (*a*), et vingt-cinq ans suffirent à peine pour achever ces travaux.

A ces frais immenses il faut ajouter l'entretien d'un sérail dont les femmes, les concubines, les esclaves, les eunuques noirs et blancs, formoient un nombre de six mille trois cents personnes. Les officiers de la maison du calife, les chevaux destinés pour lui, étoient dans une égale proportion. Douze mille cavaliers composoient sa seule garde; et, si l'on réfléchit qu'Abdérame, dans un état de guerre continuel avec les princes espagnols, fut obligé d'avoir sans cesse sur pied de nombreuses armées, d'entretenir une marine, d'acheter souvent des stipendiaires en Afrique, et de fortifier des places sur des frontières toujours menacées, on aura

(*a*) En n'évaluant le *dinar* qu'à 10 livres, cela fait en tout soixante-quinze millions de notre monnoie.

peine à comprendre comment ses revenus lui suffisoient. Mais ses ressources étoient immenses; et le souverain de Cordoue étoit peut-être le roi de l'Europe le plus riche et le plus puissant (8).

Richesses des califes de Cordoue.

Il possédoit le Portugal, l'Andalousie, les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, la plus grande partie de la nouvelle Castille, c'est-à-dire les plus beaux pays de l'Espagne. Ces provinces alors étoient extrêmement peuplées; et les Maures avoient porté l'agriculture au dernier point de sa perfection. Les historiens nous assurent que, sur les bords du Guadalquivir, il existoit douze mille villages; qu'un voyageur ne pouvoit marcher un quart-d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptoit dans les états du calife quatre-vingts grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la capitale, renfermoit dans ses murs deux cent mille

maisons (*a*), neuf cents bains publics. Tout a bien changé depuis l'expulsion des Maures. La raison en est simple : les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécutèrent point les vaincus; les Espagnols, vainqueurs des Maures, les ont persécutés et chassés.

On fait monter les revenus des califes de Cordoue à douze millions quarante-cinq mille *dinars* d'or; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Indépendamment de cet or, beaucoup d'impôts se payoient en fruits de la terre; et chez un peuple agriculteur, laborieux, possesseur du pays le plus fertile du monde, cette richesse est incalculable. Les mines d'or et d'argent, de tout tems communes en Espagne, étoient une nouvelle source de trésors. Le commerce enrichissoit le peuple et

(*a*) Ces maisons ne contenoient jamais qu'une famille.

le souverain; ce commerce avoit plusieurs branches : les soies, les huiles, le sucre, la cochenille, le fer, la laine, très-estimée dès ce tems-là, l'ambre gris, le karabé, l'aimant, l'antimoine, le talc, la marcassite, le cristal de roche, le soufre, le safran, le gingembre, le corail pêché sur les côtes de l'Andalousie, les perles sur celles de Catalogne, les rubis dont on avoit découvert deux mines, l'une à Malaga, l'autre à Béja; toutes ces productions du sol, avant ou après avoir été mises en œuvre, étoient transportées en Afrique, en Égypte, dans l'Orient. Les empereurs de Constantinople, toujours alliés nécessaires des califes de Cordoue, favorisoient ces différens commerces; et l'étendue immense des côtes, le voisinage de l'Afrique, de l'Italie, de la France, contribuoient à les rendre plus florissans.

Beaux arts cultivés à Cordoue.

Les arts, enfans du commerce et qui nourrissent leur père, ajoutèrent un nou-

vel éclat au règne brillant d'Abdérame. Les palais, les jardins qu'il construisoit, les fêtes magnifiques de sa cour, attiroient de toutes parts les architectes, les artistes. Cordoue étoit le centre de l'industrie et l'asyle des sciences. La géométrie, l'astronomie, la chimie, la médecine, avoient des écoles célèbres qui produisirent, un siècle après, Averroès et Abenzoar. Les poètes, les philosophes, les médecins arabes étoient si renommés, qu'Alphonse le Grand, roi des Asturies, voulant confier son fils Ordogno à des hommes capables d'instruire un prince, fut obligé, malgré la différence des religions, malgré la haine des chrétiens pour les musulmans, d'appeler près de lui deux précepteurs Maures; et l'un des successeurs de cet Alphonse, Sanche le Gros, roi de Léon, attaqué d'une hydropisie que l'on regardoit comme mortelle, n'hésita pas à venir à Cordoue, chez Abdérame son ennemi, se livrer à ses mé-

decins (*a*). Sanche fut guéri. Ce trait singulier fait autant d'honneur aux savans arabes, qu'à la générosité du calife et à la confiance du roi chrétien.

Tel fut l'état de Cordoue sons le règne d'Abdérame III. Il occupa le trône plus de cinquante ans; l'on a pu voir si ce fut avec gloire. Mais rien ne prouvera peut-être combien ce prince étoit au-dessus des autres rois, comme l'écrit que l'on trouva dans ses papiers après sa mort. Voici cet écrit tracé de sa main :

« Cinquante ans se sont écoulés « depuis que je suis calife. Richesses, « honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, « j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux « m'estiment, me redoutent et m'en- « vient. Tout ce que les hommes dé- « sirent m'a été prodigué par le ciel.

(*a*) Mariana, Ferreras, Garibai, etc. *Hist. d'Espagne*.

« Dans ce long espace d'apparente féli-
« cité, j'ai calculé le nombre de jours
« où je me suis trouvé heureux; ce nom-
« bre se monte à quatorze. Mortels, ap-
« préciez la grandeur, le monde et la vie. »

Ce monarque eut pour successeur son fils aîné Aboul-Abbas el Hakkam, qui prit, ainsi que son père, le titre d'*Emir al muménim.* J. C. 961. Hég. 350.

Règne d'Hakkam. II.

Le couronnement d'Hakkam se fit avec une grande pompe dans la ville de Zehra. Le nouveau calife reçut le serment de fidélité des chefs de la garde scythe, corps redoutable et nombreux d'étrangers qu'Abdérame avoit créé. Les frères, les parens d'Hakkam, les visirs et leur chef l'*hadjeh*, les eunuques noirs et blancs, les archers et les cuirassiers de la garde, jurèrent d'obéir au monarque. Cette cérémonie fut terminée par les funérailles d'Abdérame, dont on porta le corps à Cordoue, dans le tombeau de ses aïeux.

Hakkam, moins guerrier que son père, mais aussi sage, aussi habile, jouit de plus de tranquillité. Son règne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérame avoient éteint la révolte. Les rois chrétiens, divisés entre eux, ne songèrent pas à troubler les Maures. La trève conclue avec la Castille et Léon ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne glorieuse, prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son règne, Hakkam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, sur-tout à faire respecter les lois. Ces lois étoient simples et peu nombreuses.

Lois et justice des Maures.

Il ne paroît pas que chez les Maures il y eût un code civil autre que le code religieux. La jurisprudence se réduisoit à l'application des principes contenus dans l'Alcoran.

l'Alcoran. Le calife, comme chef suprême de la religion, pouvoit bien les interpréter, mais il n'eût osé les enfreindre. Toutes les semaines, au moins une fois, dans une audience publique, il écoutoit les plaintes de ses sujets, interrogeoit les coupables, et sans quitter son tribunal, les faisoit aussitôt punir. Les gouverneurs, nommés par lui dans les villes, dans les provinces, commandoient au militaire, percevoient les revenus publics, administroient la police, et répondoient des délits arrivés dans leurs gouvernemens. Des hommes publics, versés dans les lois, remplissoient les fonctions de notaires, donnoient une forme juridique aux actes qui assuroient les propriétés ; et, lorsqu'il s'élevoit des procès, des magistrats appelés *cadis*, respectés du peuple et du souverain, pouvoient seuls en être les juges. Mais ces procès n'étoient jamais longs; les avocats, les procureurs étoient inconnus;

point de dépens, point de chicane. Les parties plaidoient elles-mêmes, et les arrêts du cadi s'exécutoient sur-le-champ.

La jurisprudence criminelle n'étoit guère plus compliquée : elle employoit presque toujours la peine du talion, ordonnée par le prophète. Les riches pouvoient, à la vérité, racheter avec de l'argent le sang qu'ils avoient versé; mais il falloit pour cela que les parens du mort y consentissent : le calife lui-même n'auroit osé leur refuser la tête de son fils coupable d'homicide, s'ils s'étoient obstinés à la demander.

Autorité des pères et des vieillards.

Ce code si simple pouvoit ne pas suffire ; mais la suprême autorité des pères sur les enfans, des époux sur les épouses, suppléoit aux loix qui manquoient. Les Arabes avoient conservé de leurs anciennes mœurs patriarchales ce respect, cette soumission, cette obéissance passive de la famille pour son

chef. Chaque père, dans sa maison, avoit presque les droits du calife; il jugeoit sans appel les querelles entre ses femmes, entre ses fils; il punissoit sévèrement les moindres fautes, et pouvoit même punir de mort certains crimes. La vieillesse seule donnoit cet empire. Un vieillard étoit un objet sacré. Sa présence arrêtoit les désordres; le jeune homme le plus fougueux baissoit les yeux à sa rencontre, écoutoit patiemment ses leçons, et croyoit voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vaut mieux que celle des lois, se soutint long-tems à Cordoue. Le sage Hakkam ne l'affoiblit pas : on en jugera par le trait suivant.

Une pauvre femme de Zehra possédoit un petit champ contigu aux jardins du calife. Hakkam voulut bâtir un pavillon dans ce champ, et fit pro- Trait de justice d'Hakkam.

poser à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres, en déclarant qu'elle ne renonceroit jamais à l'héritage de ses pères. Hakkam sans doute ne fut pas informé de la résistance de cette femme. L'intendant des jardins, en digne ministre d'un roi despote, s'empara du champ par force, et le pavillon fut bâti. La pauvre femme au désespoir, courut à Cordoue raconter son malheur au cadi Béchir, et le consulter sur ce qu'elle devoit faire. Le cadi pensa que le prince des croyans n'avoit pas plus qu'un autre le droit de s'emparer du bien d'autrui; et il s'occupa des moyens de lui rappeler cette vérité, que les meilleurs princes peuvent oublier un moment.

Un jour qu'Hakkam, environné de sa cour, étoit dans le beau pavillon bâti sur le terrain de la pauvre femme, on vit arriver le cadi Béchir monté sur son âne, portant dans ses mains un

sac vide. Le calife étonné lui demanda ce qu'il vouloit. Prince des fidèles, répond Béchir, je viens te demander la permisssion de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. Hakkam y consent avec joie; le cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein, il le laisse debout, s'approche du calife, et le supplie de mettre le comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam s'amuse de la proposition, l'accepte et vient pour soulever le sac. Mais, pouvant à peine le mouvoir, il le laisse tomber en riant, et se plaint de son poids énorme. Prince des croyans, dit alors Béchir avec une imposante gravité, ce sac que tu trouves si lourd, ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujettes; comment soutiendras-tu le poids de ce champ quand tu paroîtras devant le grand juge, chargé

de cette iniquité? Hakkam, frappé de cette image, courut embrasser le cadi, le remercia, reconnut sa faute, et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ dont on l'avoit dépouillée, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenoit.

Un despote capable d'une telle action, ne le cède qu'au cadi qui le força de la faire.

J. C. 976. Hég. 366.

Hakkam mourut après quinze ans de règne. Son fils Haccham lui succéda.

Règne d'Haccham II. Victoires d'Almanzor.

Ce prince étoit enfant quand il monta sur le trône. Son enfance dura toute sa vie. Pendant et après sa minorité, un Maure célèbre, nommé Mahomet Almanzor, revêtu de l'importante charge d'*hadjeb*, gouverna l'état avec gloire. Cet Almanzor, qui réunissoit au génie d'un homme d'état les talens d'un grand capitaine; cet Almanzor, le plus redoutable, le plus fatal ennemi qu'eussent encore combattu les Chrétiens, régna

pendant vingt-six ans sous le nom de l'indolent Haccham. Il porta cinquante-deux fois la guerre dans la Castille ou les Asturies, prit et saccagea les villes de Barcelone, de Léon, pénétra jusqu'à Compostelle, détruisit sa fameuse église, dont il rapporta les dépouilles à Cordoue, rendit quelques momens aux Arabes leur première force, leur ancienne énergie, et fit respecter de toute l'Espagne le foible calife son maître, qui, pendant ce tems, s'endormoit au milieu des femmes et des plaisirs (9).

J. C. 985, 996, 997. Hég. 375, 387, 388.

Mais cet éclat fut le dernier dont brilla l'empire des Ommiades. Les rois de Léon, de Navarre, et le comte de Castille, se réunirent pour résister au redoutable Almanzor. La bataille se donna non loin de Médina-Céli : elle fut longue, sanglante et douteuse. Les Maures, effrayés de leur perte, prirent la fuite après le combat. Almanzor, à qui cinquante ans de victoires avoient

J. C. 998. Hég. 389.

persuadé qu'il étoit invincible, mourut de douleur de ce premier revers. Avec ce grand homme périt la fortune des Arabes. Depuis ce jour, les Espagnols s'agrandirent sur leurs débris.

Troubles à Cordoue.

Fin du califat.

J. C. 1005. Hég. 396.

Les fils d'Almanzor successivement remplacèrent leur illustre père. En héritant de sa puissance, ils n'héritèrent pas de ses talens. Les factions se renouvelèrent. Un parent du calife prit les armes et s'empara de la personne d'Haccham, qu'il n'osa pourtant immoler; il l'enferma dans une prison en répandant le bruit de sa mort. Ces nouvelles parvinrent en Afrique; un prince ommiade accourt avec des troupes, sous prétexte de venger Haccham. Le comte de Castille s'unit avec lui. La guerre civile s'allume dans Cordoue. Elle embrasa toute l'Espagne; et les princes chrétiens reprirent alors les villes qu'Almanzor leur avoit ôtées. L'imbécille Haccham, jouet de tous les partis, fut

remplacé sur le trône, et bientôt après forcé d'y renoncer pour échapper à la mort. Une foule de conjurés (*a*) furent tour-à-tour proclamés califes, et tour-à-tour déposés, empoisonnés ou égorgés. Un dernier rejeton de la race des Ommiades, Almundir, osa revendiquer ses droits au milieu des troubles et des combats. Ses amis lui représentèrent les périls qu'il alloit courir. Que je règne un jour, leur répondit-il, et que le lendemain j'expire ; je ne me plaindrai point de mon sort. Ses desirs ne furent pas accomplis : il fut massacré sans être calife. D'autres usurpateurs se succédèrent et ne régnèrent que peu de momens. Jalmarben-Mohammed fut le dernier. En lui finit l'empire des califes J. C. 1027. Hég. 419.

(*a*) Mahadi, Suleiman, Ali, Abdérame IV, Casim, Jahiah, Haccham III, Mohammed, Abdérame V, Jahiah II, Haccham IV, Jalmarben-Mohammed.

d'occident, que la dynastie des Ommiades avoit occupé pendant trois siècles. Avec ces princes s'anéantirent la force et la gloire de Cordoue. Les gouverneurs des différentes villes sujettes de cette cité profitèrent de ces tems d'anarchie pour s'ériger en souverains. Cordoue ne fut même plus la capitale d'un royaume; elle conserva seulement la suprématie religieuse qu'elle devoit à sa mosquée. Affoiblis par leurs divisions, les Maures, soumis à tant de monarques, ne purent résister aux Espagnols. Cette troisième époque de leur histoire n'offrira plus que leur décadence.

FIN DE LA SECONDE ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Les principaux royaumes élevés sur les ruines du califat,

Depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au milieu du treizième.

Dès le commencement du onzième siècle, lorsque le trône de Cordoue étoit chaque jour teint du sang d'un nouvel usurpateur, les gouverneurs des principales villes, comme nous l'avons déjà dit, s'étoient arrogé le titre de rois. Tolède, Saragosse, Séville, Valence, Lisbonne, Huesca, plusieurs autres places moins considérables, eurent leurs souverains particuliers. L'histoire de ces nombreux monarques seroit presque aussi fatigante pour le lecteur que pour l'écrivain : elle ne présente pendant deux cents ans que des massacres continuels,

des forteresses prises, reprises, des pillages, des séditions, quelques exploits et beaucoup de crimes. Je passerai rapidement sur ces deux siècles de malheurs, en me contentant d'indiquer la fin de ces petites monarchies.

État de l'Espagne chrétienne.

L'Espagne chrétienne dans le même tems, nous offre à peu près les mêmes tableaux. Les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, presque tous parens, et quelquefois frères, ne s'en égorgent pas moins entre eux. La différence des religions ne les empêche pas de s'unir aux Maures pour accabler d'autres chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. Ainsi, dans une bataille que se livrent les Musulmans, on trouve parmi les morts un comte d'Urgel et trois évêques de Catalogne (1). Ainsi le roi de Léon, Alphonse V, donne sa sœur Thérèse en mariage au roi de Tolède Abdalla, pour s'en faire un allié contre la Castille. Les fils de

J. C. 1010. et suiv.

Sanche le Grand s'arrachent à main J. C. 1054.
armée l'héritage que leur père leur avoit assigné ; les enfans du fameux J. C. 1070.
Ferdinand (*a*) sont dépouillés par leur frère Sanche; un autre Sanche (*b*), J. C. 1076.
roi de Navarre, est assassiné par le sien. Chez les Chrétiens comme chez les Maures, les crimes se multiplient; les guerres civiles, étrangères, domestiques, déchirent à la fois l'Espagne, et les peuples toujours malheureux, payent de leurs biens, de leur sang, les forfaits de leurs souverains.

Royaume de Tolède. Sa fin.

Dans cette longue suite d'événemens déplorables, on aime à voir un roi de Tolède nommé Almamon, un roi de Séville nommé Benabad, donner un asyle dans leur cour, l'un au jeune Alphonse, roi de Léon, l'autre à l'infortuné Garcie, roi de Galice, tous

(*a*) Ferdinand Ier de Castille.

(*b*) Sanche IV. de Navarre.

deux chassés de leurs états par leur
J. C. 1071. et suiv. Hég. 465 et suiv. frère Sanche de Castille. Sanche poursuivoit ses frères comme ses plus cruels ennemis ; et les monarques maures, ennemis naturels de tous les Chrétiens, reçurent ces deux princes comme des frères. Almamon sur-tout prodigua les soins les plus tendres au malheureux Alphonse : il s'occupa de lui procurer à Tolède tous les plaisirs qui pouvoient le consoler de la perte de son trône ; il lui donna des revenus, le traita comme un fils chéri. Bientôt la mort du bar-
J. C. 1072. Hég. 466. bare Sanche rendit Alphonse héritier de Léon et de la Castille : le généreux Almamon, qui tenoit alors dans ses mains le roi de ses ennemis, l'accompagna jusqu'à la frontière, le combla de présens, de caresses, lui offrit ses troupes et ses trésors. Tant que cet Almamon vécut, Alphonse VI n'oublia point ses bienfaits : il conserva la paix avec lui, le secourut contre le roi

de Séville, et traita de même son fils Haccham, successeur du bon Almamon. Mais, après un règne assez court, Haccham laissa le trône de Tolède à son jeune frère Jahiah. Ce prince mécontenta les Chrétiens, qui étoient en grand nombre dans sa ville : ils prièrent en secret Alphonse de venir attaquer Jahiah. Le souvenir d'Almamon fit longtems hésiter Alphonse. La reconnoissance lui défendoit d'écouter les conseils de l'ambition : la reconnoissance fut la plus foible. Alphonse vint camper devant Tolède. Après un siége long et célèbre, où s'empressèrent d'accourir plusieurs guerriers navarrois et français, Tolède enfin capitula. Le vainqueur permit au fils d'Almamon d'aller régner à Valence : il s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées, et ne put empêcher les Chrétiens de violer bientôt cette promesse. J. C. 1085. Hég. 478.

Telle fut la fin du royaume et des rois

Succès des Chrétiens. Le Cid.

Maures de Tolède. Cette ancienne capitale des Goths appartenoit aux Arabes depuis trois cent soixante et douze ans. Plusieurs autres villes moins puissantes ne tardèrent pas à subir le joug. Les rois d'Aragon, de Navarre, les comtes de Barcelone, harceloient, assiégeoient sans cesse les petits princes musulmans restés dans le nord de l'Espagne. Les rois de Castille et de Léon occupoient assez ceux du midi pour les empêcher de secourir leurs frères. Le Cid sur-tout, le fameux Cid, suivi d'une troupe invincible que sa gloire seule avoit rassemblée, couroit, voloit dans les Espagnes, faisant triompher les Chrétiens, combattant même pour les Maures, quand les Maures se déchiroient entr'eux, et portant toujours la victoire dans le parti qu'il daignoit choisir. Ce héros, le plus estimable peut-être de tous ceux que l'histoire a célébrés, puisque sa grande ame fut toujours pure, puisqu'à ses talens guerriers il sut

réunir

réunir les vertus morales, ce simple chevalier castillan, à qui son nom seul donna des armées, se vit le maître de plusieurs villes, aida le roi d'Aragon à s'emparer d'Huesca, et conquit seul avec ses hommes d'armes le royaume de Valence. J. C. 1094. Hég. 487.
Aussi puissant que son souverain, dont il eut souvent à se plaindre; envié, persécuté par des courtisans jaloux, il n'oublia jamais un moment qu'il étoit sujet du roi de Castille. Exilé, banni de sa cour, et même de ses états, il alloit, avec ses braves compagnons, attaquer, vaincre les Maures, et il envoyoit les vaincus rendre hommage au roi qui l'avoit banni. Rappelé bientôt près d'Alphonse par le besoin qu'on avoit de son bras, le Cid quittoit ses conquêtes; et, sans demander de réparations, revenoit défendre ses persécuteurs : toujours prêt, dans sa disgrace, à tout oublier pour son roi; toujours prêt, dans sa faveur, à lui déplaire pour la vérité (2).

Tant que le Cid put combattre, les Chrétiens eurent l'avantage : mais, peu d'années avant sa mort, arrivée en 1099, les Maures d'Andalousie changèrent de maîtres, et devinrent pour quelques instans plus redoutables que jamais.

Royaume de Séville.

Depuis la chute de Tolède, Séville s'étoit élevée. Les souverains de cette ville, possesseurs de l'ancienne Cordoue, l'étoient encore de l'Estramadure et d'une partie du Portugal. Bénabad, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de ce siècle, étoit alors le seul ennemi qui pût inquiéter la Castille. Alphonse VI voulut s'allier avec ce Maure puissant : il lui demanda sa fille en mariage, l'obtint, et reçut plusieurs places pour sa dot. Cet hymen extraordinaire, qui sembloit assurer la paix entre les deux nations, devint la cause ou le prétexte de nouveaux combats.

Les Almoravides règnent en Afrique.

L'Afrique, après avoir été démembrée du vaste empire des califes d'orient par

les califes fatimites; après avoir, pendant trois siècles de guerres civiles, appartenu successivement à des vainqueurs plus féroces, plus sanguinaires que les lions de ses déserts (3), l'Afrique venoit d'être asservie par la famille des Almoravides, tribu puissante, originaire de l'Égypte. Joseph-ben-Tessefin, second prince de cette dynastie, venoit de fonder l'empire et la ville de Maroc. Doué de quelques talens pour la guerre, orgueilleux de sa puissance, et brûlant de l'augmenter, Joseph regardoit d'un œil d'envie les beaux climats de l'Espagne, conquis autrefois par des Africains.

Conquêtes des Almoravides en Espagne.

Quelques historiens prétendent que le roi de Castille, Alphonse VI, et son beau-père Bénabad, roi de Séville, ayant formé le projet de se partager l'Espagne entière, firent la faute capitale d'appeler les Maures d'Afrique pour les aider dans ce grand projet. D'autres auteurs, ap-

puyés sur des raisons plus plausibles, disent que les petits rois musulmans, voisins ou tributaires de Bénabad, justement alarmés de son alliance avec un Chrétien, sollicitèrent l'appui de l'Almoravide. Quoi qu'il en soit, l'ambitieux Joseph saisit cette heureuse occa-
J. C. 1097. Hég. 490. sion : il passa la mer avec une armée, vint attaquer aussitôt Alphonse, et le vainquit dans une bataille. De là, tournant ses armes contre Bénabad, Joseph prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparoit à donner l'assaut, lorsque le vertueux Bénabad, sacrifiant sa couronne, et même sa liberté, pour sauver ses sujets des horreurs du pillage, vint se remettre, avec sa famille, composée de cent enfans, à la discrétion d'Almoravide. Ce barbare eut l'atrocité de le faire charger de chaînes; et, redoutant jusqu'aux vertus qui rendoient ce bon roi si cher à son peuple, il l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où

ses filles étoient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur père et leurs frères. L'infortuné Bénabad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour ses enfans, et composant, dans ses longs loisirs, des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, où il rappelle sa grandeur passée, et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune (*a*).

Des princes français viennent en Espagne.

Joseph, maître de Séville et de Cordoue, ne tarda pas à soumettre les autres petits états musulmans. Les Maures, réunis sous un seul monarque aussi puissant que Joseph, menaçoient de redevenir ce qu'ils avoient été sous leurs califes. Les princes espagnols le sentirent; et, suspendant leurs querelles particulières, ils se joignirent avec Alphonse pour résister aux Africains. C'étoit le tems où le fanatisme de

(*a*) Cardonne, *Histoire d'Afrique.*

la religion et de la gloire faisoit tout quitter aux guerriers d'Europe pour aller combattre les infidèles. Raymond de Bourgogne et son parent Henri, tous deux princes du sang de France; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, d'autres chevaliers leurs vassaux, franchirent les Pyrénées, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi de Castille. Joseph fut forcé de fuir, et repassa bientôt la mer. Le reconnoissant Alphonse donna ses filles pour récompense aux français qui l'avoient secouru. L'aînée Uraque épousa Raymond de Bourgogne, et en eut un fils qui depuis hérita de la Castille. Thérèse devint femme de Henri, en lui apportant pour dot les terres qu'il avoit conquises et qu'il pourroit conquérir en Portugal : ce fut là l'origine de ce royaume. Elvire fut donnée à Raymond, comte de Toulouse, qui l'emmena dans la Terre sainte, où sa valeur fonda des états.

Fin du royaume de Saragosse. Fondation du royaume de Portugal. J. C. 1118. Hég. 512.

Excités par ces exemples, d'autres Français vinrent peu après aider le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, à se rendre maître de Saragosse et à détruire pour toujours cet ancien royaume des Maures. Le fils de Henri de Bourgogne, Alphonse I[er], roi de Portugal, prince renommé par sa valeur, profita d'une flotte d'Anglais, de Flamands et de Germains qui alloient à la Terre sainte, pour mettre le siége devant Lisbonne. Il emporta d'assaut cette forte place, dont il fit la capitale de son nouveau royaume. Pendant ce tems, les rois de Castille et de Navarre étendoient leurs conquêtes dans l'Andalousie; les Maures étoient par-tout battus, leurs villes se rendoient de toutes parts, sans que les Almoravides fissent de grands efforts pour les secourir. Ces princes étoient alors occupés dans leurs foyers à combattre de nouveaux sectaires, dont le chef, nommé Tomrut, sous prétexte de

J. C. 1147. Hég. 542.

ramener les peuples à la doctrine pure de Mahomet, se frayoit un chemin au trône, et finit, après bien des combats, par en chasser les Almoravides. Maîtres de Maroc et de Fez, les vainqueurs, selon l'usage d'Afrique, exterminèrent la race entière des vaincus, et fondè-
J. C. 1149. Hég. 544. rent une nouvelle dynastie, connue sous le nom des Almohades.

État des beaux arts chez les Maures. Abenzoar. Averroès.

Au milieu de ces divisions, de ces guerres, de ces combats, les beaux arts se cultivoient encore à Cordoue. Ils n'étoient plus, dans cette ville déchue, ce qu'ils avoient été sous les Abdérames; mais les écoles de philosophie, de poésie, de médecine, subsistoient toujours; et ces écoles, dans le douzième siècle, produisirent plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels se distinguèrent le savant Abenzoar et le fameux Averroès. Le premier, également habile dans la médecine, dans la pharmacie, dans la chirurgie, vécut, dit-

on, cent trente-cinq ans, et nous a laissé des ouvrages estimés. Le second, médecin comme lui, mais de plus philosophe, poète, jurisconsulte, commentateur, s'acquit une grande réputation que les siècles ont confirmée. Le partage qu'il fit de sa vie, donne à réfléchir à l'esprit : dans sa jeunesse, il aima tous les plaisirs, et fut passionné pour la poésie; dans l'âge mûr, il brûla les vers qu'il avoit faits, étudia la législation, et remplit la charge de juge; devenu plus vieux, il quitta cette place pour se livrer à la médecine, dans laquelle il obtint de très-grands succès; enfin la philosophie remplaça seule ses premiers goûts, et l'occupa tout entier jusqu'à la fin de ses jours. Averroès fut le premier qui répandit chez les Maures le goût de la littérature grecque : il traduisit en arabe et commenta les œuvres d'Aristote; il écrivit plusieurs autres livres de philosophie, de méde-

cine, et jouit de la double gloire d'éclairer les hommes et de les servir (4).

Divisions parmi les Chrétiens et parmi les Maures.

Tant que l'Afrique, déchirée par la longue guerre des Almoravides et des Almohades, ne put s'opposer aux progrès des Espagnols, ceux-ci, profitant de ces troubles, étendirent leurs conquêtes dans l'Andalousie. Si leurs princes, moins désunis, avoient agi de concert, ils seroient parvenus, dès cette époque, à chasser les Musulmans de toute l'Espagne; mais ces princes, toujours divisés, avoient à peine gagné quelques villes, qu'ils se les disputoient entre eux. Le nouveau royaume de Portugal, conquis par la valeur d'Alphonse, fut bientôt en guerre avec celui de Léon. L'Aragon et la Castille, après des querelles sanglantes, se liguèrent contre la Navarre. Sanche VIII, roi de ce petit état, fut forcé d'aller en Afrique implorer le secours des Almohades, qui, récemment établis sur le trône de Maroc,

J. C. 1178. et suiv.

avoient encore à dissiper les restes du parti des Almoravides, et ne pouvoient, malgré leur envie, faire valoir leurs droits sur l'Espagne. Cependant deux rois almohades, nommés tous les deux Jacob, passèrent plusieurs fois la mer J. C. 1184. Hég. 580.
avec de fortes armées. L'un, battu par les Portugais, ne survécut pas à sa défaite : l'autre, vainqueur des Castillans, J. C. 1195. Hég. 501.
accepta bientôt une trève, et se hâta de retourner à Maroc, où de nouveaux troubles le rappeloient. Ces inutiles victoires, ces efforts mal soutenus, n'accabloient ni les Musulmans ni les Chrétiens : des deux côtés les vaincus rentroient bientôt en campagne, les traités étoient oubliés; et les monarques de Maroc, quoique regardés comme souverains de l'Andalousie, n'avoient pourtant dans ce pays qu'une autorité précaire, toujours contestée dès qu'ils étoient éloignés, toujours reconnue dès que le besoin forçoit les Maures

andalous de recourir à leur protection.

Les Africains viennent attaquer l'Espagne.

J. C. 1211. Hég. 608.

Enfin, Mahomet *el Nazir*, le quatrième prince de la dynastie des Almohades, que les Espagnols appellent *le Vert*, de la couleur de son turban, se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique, résolut de rassembler toutes ses forces, de les porter en Espagne, et d'y renouveler l'ancienne conquête de Tarik et de Moussa. La guerre sainte est proclamée : une foule innombrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet, part avec lui des rives d'Afrique, arrive en Andalousie. Là, leur nombre est presque doublé par les Maures espagnols, que la haine du nom chrétien, le souvenir de tant d'injures, font accourir auprès de leurs frères. Mahomet, plein de confiance, leur annonce une victoire sûre, leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis ; et, brûlant d'en venir aux mains, il s'avance vers la Cas-

tille, à la tête de cette formidable armée, qui, au rapport des historiens, passoit six cent mille soldats.

Le roi de Castille, Alphonse le Noble, averti des préparatifs de l'empereur de Maroc, avoit imploré les secours des princes chrétiens de l'Europe. Le pape Innocent III publia la croisade, prodigua les indulgences; et Rodrigue, archevêque de Tolède, qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour solliciter le souverain pontife, en repassant par la France, prêcha les peuples sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolède, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille croisés d'Italie, et sur-tout de France, qui se J. C. 1212.
joignirent aux Castillans. Le roi d'Arabie, Pierre II, le même qui périt depuis dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec Hég. 609.

ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyèrent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes: il s'agissoit de sa destinée; et jamais, depuis le roi Rodrigue, les chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Bataille de Toloza.

Ce fut au pied des montagnes appelées *la Sierra morena*, dans un lieu nommé *las Navas de Toleza*, que les trois princes espagnols se rencontrèrent avec les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arrière, ce qui les exposoit à manquer de vivres, ou de les écraser dans ce passage, s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil. Alphonse vouloit combattre; Pierre et Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit. Ce fut le salut de l'armée.

Ce berger guida les rois; et, par des sentiers difficiles, à travers les rocs, les torrens, les Espagnols gravirent enfin jusqu'à la cime des monts. Là, se montrant tout-à-coup aux yeux des Maures étonnés, ils se préparèrent, pendant deux jours, au combat par la prière, par la confession et la communion. Les rois leur donnèrent l'exemple de cette ferveur. Les prélats, les ecclésiastiques, qui étoient en grand nombre dans le camp, après avoir absous ces pieux guerriers, se disposèrent à les suivre au plus fort de la mêlée.

Le troisième jour, 16 de juillet de l'année 1212, l'armée se mit en bataille, divisée en trois corps de troupes, commandés chacun par un roi. Alphonse et ses Castillans étoient au centre avec les chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrave, ordres nouvellement institués. Rodrigue, archevêque de Tolède, témoin oculaire et historien de cette

grande journée, étoit à côté du roi, précédé d'une grande croix, principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Aragonois tenoient la gauche. Les croisés français, réduits à un petit nombre par la désertion de leurs compagnons qui n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat, marchoient à la tête des troupes sous la conduite d'Arnauld, archevêque de Narbonne, et de Thibaut Blazon, seigneur poitevin. Ainsi rangés, les Chrétiens descendirent vers le vallon qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures, sans aucun ordre, suivant leur antique usage, déployèrent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie faisoient leur principale force : le reste étoit un ramas de fantassins mal armés et peu aguerris. Mahomet, placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée, s'étoit environné d'une pa-

lissade

lissade formée par des chaînes de fer, et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte, l'Alcoran d'une main, le sabre de l'autre, il étoit en spectacle à toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigèrent leur premier effort vers cette hauteur. Ils enfoncèrent d'abord les Maures; mais, repoussés à leur tour, ils reculoient en désordre, et commençoient à tourner le dos. Alphonse courant çà et là pour les rallier, disoit à l'archevêque de Tolède, qui l'accompagnoit par-tout précédé de sa grande croix : *Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir.* —*Non, sire,* répondoit le prélat, *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre.* Dans ce moment, le brave chanoine qui portoit la croix se jette avec elle au milieu des Musulmans; l'archevêque et le roi le suivirent; les Castillans se précipitent

pour sauver leur prince et leur étendard. Les rois d'Aragon et de Navarre, déjà vainqueurs à leurs ailes, viennent se réunir contre la colline. Les Maures sont par-tout attaqués; ils résistent, les Chrétiens les pressent. L'Aragonois, le Navarrois, le Castillan, veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour, arrive à l'enceinte, frappe, et brise les chaînes de fer dont le roi maure étoit entouré (5). Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers, ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir. Tout plie, tout fuit devant les Chrétiens, des milliers de Musulmans tombent sous leurs coups; et l'archevêque de Tolède, avec les autres prélats, environnant les rois vainqueurs, chante le *Te Deum* sur le champ de bataille (*a*).

(*a*) Roderici Toletani *de rebus Hispaniae*, lib. VIII, cap. 9 et 10; Mariana, *Hist. de Esp.* lib. XI, cap. 24; Garibai, *del Compend.*

Ainsi fut gagnée la fameuse bataille de Toloza, sur laquelle je suis entré dans quelques détails à cause de son importance, et pour faire juger de la tactique des Maures, qui n'en connoissoient pas d'autre que de se mêler avec l'ennemi, d'y combattre chacun pour son compte jusqu'à ce que les plus forts ou les plus braves restassent maîtres du terrain. Les Espagnols n'en savoient guère davantage; mais leur infanterie du moins pouvoit attaquer et résister en masse, tandis que celle des Musulmans n'étoit presque comptée pour rien. Leurs cavaliers, au contraire, choisis dans les principales familles, montés sur des chevaux excellens, exercés dès l'enfance à les manier, s'élançoient plus vîte que l'éclair, frappoient avec le sabre ou la lance, fuyoient avec la même vîtesse, et se re-

Tactique des Maures.

lib. XII, cap. 33; Cardonne, *Histoire d'Afrique*, lib. IV; Ferreras, *Histor. de Esp.* part. VI, pag. 35, etc.

tournant tout-à-coup, ramenoient souvent la victoire. Les Chrétiens, couverts de fer, avoient de l'avantage sur ces cavaliers, qui garantissoient seulement leur poitrine par un plastron, et leur tête par une plaque d'acier. Les fantassins étoient presque nus, armés d'une mauvaise pique. On juge aisément que dans les mêlées, sur-tout dans une déroute, il en devoit périr un grand nombre; ce qui rend moins invraisemblables les exagérations des historiens. Ils assurent, par exemple, qu'à Toloza les Chrétiens tuèrent deux cent mille Maures, et ne perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte immense, et que cette importante journée, qu'on célèbre encore tous les ans à Tolède par une fête solemnelle, ôta pour long-tems aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

Mahomet La victoire de Toloza eut des suites

plus funestes pour le malheureux Mahomet que pour les Maures d'Andalousie. Ceux-ci, retirés dans leurs villes, fortifiés par les débris de l'armée des Africains, résistèrent aux rois espagnols, qui ne leur prirent que peu de places, et ne tardèrent pas à se séparer. Mahomet, méprisé de ses sujets depuis sa défaite, trahi par ses plus proches parens, perdit tout pouvoir en Espagne, et vit les principaux des Maures former de nouveau de petits états qu'ils déclarèrent indépendans. L'infortuné roi de Maroc, forcé de retourner en Afrique, y mourut bientôt de chagrin. Avec lui périt la fortune des Almohades. Les princes de cette maison, qui succédèrent rapidement à Mahomet, vécurent au milieu des troubles, et furent enfin précipités du trône. L'empire de Maroc se divisa : trois dynasties nouvelles s'établirent à Fez, à Tunis, à Trémécen;

retourne en Afrique.

J. C. 1213.
Hég. 610.

et ces trois puissances rivales multiplièrent les combats, les crimes, les atrocités, qui seules composent l'histoire d'Afrique.

Pays possédés par les Maures.

Pendant ce tems, quelques dissensions élevées en Castille, et la part que prit l'Aragon à la guerre des Albigeois en France, laissèrent respirer les Maures. Ils étoient encore les maîtres des royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, d'une partie des Algarves, et des îles Baléares, jusqu'à ce moment peu connues des Chrétiens du continent. Ces états étoient divisés entre plusieurs souverains. Le principal étoit Benhoud, prince habile et grand capitaine, issu des anciens monarques de Saragosse, et dont les talens, la valeur, avoient soumis à sa puissance presque tout le midi oriental de l'Espagne. Après lui, les plus redoutables étoient les rois de Séville et de Valence. Le barbare qui régnoit à Ma-

jorque, n'étoit qu'un chef de pirates, incommode aux seuls Catalans.

Saint Ferdinand et Jacques Ier.

Tel étoit l'état de l'Espagne maure, lorsque deux jeunes héros, parvenus à-peu-près en même tems aux deux premières couronnes des Chrétiens, après avoir pacifié les troubles élevés pendant leur minorité, tournèrent toutes leurs forces contre les Musulmans, et, toujours émules de gloire, sans être jamais rivaux d'intérêt, consacrèrent leur vie à combattre, à vaincre, à chasser ces éternels ennemis. L'un de ces princes est Jacques Ier., roi d'Aragon, fils de Pierre, tué à Muret, et qui réunissoit au courage, à la grace, à l'activité de son père, plus de talens et plus de bonheur : l'autre étoit Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, monarque sage, vaillant, habile, que l'Église a mis au nombre des saints, que l'histoire compte au rang des grands hommes.

J. C. 1224.
Hég. 621.

Ferdinand porta le premier ses ar-

mes en Andalousie. Ce roi, neveu de Blanche de Castille, reine de France, cousin germain de saint Louis (6), et si ressemblant au héros français par sa piété, par sa valeur, par les bonnes lois qu'il fit pour son peuple, entra sur les terres des Musulmans, reçut l'hommage de plusieurs de leurs princes, qui vinrent se reconnoître ses vassaux, et s'empara d'un grand nombre de places, entre autres de celle d'*Alhambra*, dont les habitans effrayés se retirèrent à Grenade, et se fixèrent dans un quartier de cette ville qui prit le nom, célèbre depuis, de leur ancienne patrie.

Conquête des îles Baléares.

D'un autre côté, Jacques d'Aragon s'embarquoit avec une armée pour aller conquérir les îles Baléares. Contrarié par les vents, il n'aborde pas moins à Majorque; il défait les Maures sur le rivage, marche vers leur capitale, l'assiége; et, montant le premier à l'assaut, ce roi chevalier, qui dans

les périls précéda toujours ses plus braves chefs, ses plus téméraires soldats, s'empare de cette forte place, en chasse le roi musulman, et soumet à jamais à l'Aragon cette nouvelle couronne. J. C. 1229. Hég. 627.

Les Aragonois attaquent Valence.

Jacques méditoit dès-long-tems une conquête plus importante. Valence, après la mort du Cid, étoit retombée au pouvoir des Maures. Ce royaume, si beau, si fertile, où la Nature semble se plaire à couvrir de fruits et de fleurs une terre que les hommes ont arrosée de sang, appartenoit alors à Zeith, frère de Mahomet l'Almohade, vaincu par les Chrétiens à Toloza. Une puissante faction, ennemie de ce Zeith, voulut placer sur le trône un prince nommé Zéan. Les deux compétiteurs se firent la guerre. Jacques prit le parti du plus foible. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith, le roi d'Aragon pénétra dans le royaume de Valence, battit plusieurs fois Zéan, s'empara

de ses places fortes, et, profitant de ses avantages avec cette active intrépidité qui rendoit Jacques si redoutable,

J. C. 1234. Hég. 627.

il resserra de toutes parts la capitale de son ennemi.

Siége de Cordoue.

Zéan, pressé par l'Aragonois, implora le secours de Benhoud, le plus puissant des rois de l'Andalousie. Mais Benhoud étoit occupé de résister à Ferdinand: les Castillans, sous la conduite de ce vaillant prince, avoient fait de nouveaux progrès, s'étoient rendus maîtres d'un grand nombre de villes, et venoient enfin de mettre le siége devant l'antique Cordoue. Benhoud, souvent battu, mais toujours craint, toujours adoré d'un peuple qui le regardoit comme son dernier appui, Benhoud avoit refait une armée; et, pressé par un desir égal de secourir Cordoue et Valence, il alloit marcher contre l'Aragonois, qu'il croyoit le plus facile à vaincre, lorsqu'un de ses lieutenans

le fit périr en trahison, et délivra les rois espagnols du seul homme capable de les arrêter.

La mort de Benhoud ôta le courage et l'espoir aux habitans de Cordoue, qui jusques-là s'étoient défendus avec autant de constance que de valeur : ils demandèrent à capituler. Les Chrétiens usèrent durement de la victoire, ne laissèrent que la vie aux malheureux Musulmans, avec la liberté de fuir. Une innombrable quantité de familles dépouillées de leurs biens, sortit en pleurant de cette superbe ville, qui, depuis cinq cent vingt-deux ans, avoit été le siége principal de leur grandeur, de leur magnificence, de leur religion et de leurs beaux arts. Ces infortunés en fuyant tournoient leurs yeux avec désespoir vers ces édifices, ces temples, ces magnifiques jardins, embellis par cinq siècles de dépenses et de travaux. Les soldats qu'ils y laissoient, loin d'en connoître

Prise de Cordoue. J. C. 1236. Hég. 634.

le prix, aimoient mieux les détruire que les habiter; et Ferdinand, possesseur d'une cité déserte, fut obligé d'attirer par des priviléges, d'appeler de toutes parts des Espagnols, qui murmuroient d'abandonner les arides rochers de Léon pour venir s'établir dans le plus beau pays de la nature et dans les palais des califes. La grande mosquée d'Abdérame devint une cathédrale; Cordoue eut un évêque et des chanoines; mais Cordoue ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur.

Prise de Valence. J. C. 1238. Hég. 636.

Valence ne tarda pas à subir le joug. Zéan, assiégé par l'intrépide Jacques, avoit encore à combattre dans ses murs la faction de Zeith, qu'il avoit détrôné. Le roi de Tunis tenta vainement d'envoyer une flotte au secours de Valence: cette flotte prit la fuite à la vue des vaisseaux de Jacques. Abandonné de toute la terre, découragé par le sort de

Cordoue, trahi par le parti de son compétiteur, Zéan fit proposer à l'Aragonois de devenir son vassal en lui payant un tribut. L'Aragonois fut inflexible : il fallut lui livrer Valence. Cinquante mille Musulmans sortirent avec leur roi : ils emportèrent leurs trésors. Jacques, fidèle à sa parole, les protégea contre l'avidité de ses guerriers, qui regrettoient ce riche butin.

Après la chute des deux puissans royaumes d'Andalousie et de Valence, rien ne paroissoit plus devoir arrêter les Espagnols. Séville, qui seule restoit encore, étoit déjà menacée par le victorieux Ferdinand : mais, à cette même époque, il s'éleva tout-à-coup un état nouveau qui retarda la ruine des Maures, et s'acquit pendant deux cents ans une grande célébrité.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Les rois de Grenade,

Depuis le milieu du treizième siècle jusqu'à l'expulsion totale des Maures dans le dix-septième.

Les victoires des Espagnols, surtout la prise de Cordoue, avoient consterné les Maures. Ce peuple ardent et superstitieux, aussi facile à se décourager qu'à s'enivrer d'espérances vaines, regardoit son empire comme détruit, depuis que la croix triomphante couronnoit le faîte de la grande mosquée. Cependant Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves, étoient encore aux Musulmans; ils possédoient tous les ports, tous les rivages du midi de l'Espagne; leur éton-

nante population, leurs richesses, leur industrie, leur assuroient d'immenses ressources : mais Cordoue, la ville sainte, la rivale de la Mecque dans l'occident, Cordoue étoit au pouvoir des Chrétiens; les Maures se croyoient sans états.

Mahomet Alhamar devient leur chef.

Un seul homme leur rendit l'espoir. Cet homme étoit Mahomet Abousaïd, de la tribu des *Alhamar*, originaire de Couffa, ville célèbre sur la mer Rouge. Plusieurs historiens qui lui donnent le nom de Mahomet Alhamar, assurent qu'il avoit commencé par être un simple berger; qu'ensuite ayant porté les armes, il parvint jusqu'au trône par ses exploits. Ce fait ne seroit point extraordinaire chez les Arabes, où tous ceux qui ne descendoient pas de la famille du prophète ou de la race royale, n'avoient aucun privilége de naissance et n'étoient estimés que ce qu'ils valoient.

Il fonde le

Quoi qu'il en soit, Mahomet Alha-

royaume de Grenade.

mar, né avec un grand courage, ranima celui des Maures vaincus, rassembla quelques troupes dans la ville d'Arjonne; et, connoissant le caractère de la nation qu'il vouloit gouverner, il mit dans ses intérêts un *santon*, espèce de religieux fort vénérés chez les Maures, qui vint lui prédire publiquement qu'il ne tarderoit pas à être roi. Le peuple aussitôt le proclame : plusieurs cités suivent cet exemple. Mahomet succède à Benhoud, dont il possédoit les talens; et, sentant de quelle importance il étoit de rendre aux Arabes une ville qui remplaçât Cordoue, qui devînt le centre de leurs forces, le dernier asyle de leur religion, il fonde un nouveau royaume, et choisit Grenade pour sa capitale.

J. C. 1236. Hég. 634.

Description de Grenade.

Cette cité, de tout tems puissante, et que l'on croit avoir été l'ancienne *Illiberis* des Romains, est bâtie sur deux collines, peu loin de la *Sierra nevada*,

nevada, chaîne de montagnes couvertes de neiges. Elle est traversée par le Darro; le Xénil baigne ses murailles. Sur les sommets de ces deux collines s'élèvent deux forteresses, *l'Albayzin* et *l'Alhambra*. Elles étoient assez vastes pour renfermer chacune quarante mille hommes. Les fugitifs de la ville d'Alhambra, ainsi que nous l'avons dit, avoient donné le nom de leur patrie au nouveau quartier qu'ils vinrent peupler. Les Maures, chassés de Baeça lorsque Ferdinand III s'en rendit maître, étoient de même venus s'établir dans le quartier de l'Albayzin. Grenade avoit recueilli plusieurs exilés de Valence, de Cordoue, des autres places désertées par les Musulmans. Ainsi, chaque jour agrandie, elle formoit dès-lors une ville de plus de trois lieues de circuit; et des remparts inexpugnables, défendus par mille trente tours, par un peuple brave, nom-

breux, sembloient assurer son indépendance (*a*).

D'autres avantages donnoient à Grenade la suprématie qu'elle prétendoit. Sa situation, la plus belle, la plus riante de l'univers, la rend maîtresse d'un pays où la nature prodigue ses dons. Sa fameuse *véga*, c'est-à-dire la plaine qui l'environne, est un bassin de trente lieues de tour sur huit à peu près de largeur : il est terminé vers le nord par les montagnes d'Elvire et la *Sierra nevada ;* il est fermé des autres côtés par un amphithéâtre de collines plantées d'oliviers, de mûriers, de vignes, de citronniers. L'intérieur de cette plaine est arrosé par cinq petits

(*a*) Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap. 3; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I, page 157 et suiv.; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XX; Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V, page 31 et suiv.

fleuves (*a*) et par une infinité de sources qui vont serpenter dans des prés toujours verts, des forêts de chênes, des bois d'orangers, des campagnes de bled, de lin, des vergers de cannes à sucre. Toutes ces productions si riches, si belles, si variées, ne demandent que peu de culture : la terre, dans une continuelle végétation, n'y connoît point le repos de l'hiver ; et, pendant les étés brûlans, des vents qui soufflent du côté des montagnes rafraîchissent l'air qu'on respire, et raniment l'éclat des fleurs qui viennent sans cesse à côté des fruits.

C'est dans cette plaine célèbre, qu'aucune description ne peut embellir, c'est dans cette campagne enchantée, où la nature semble s'épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut

---

(*a*) Le Darro, le Xénil, le Dilar, le Vagro, le Monachil.

souhaiter, c'est là qu'il s'est répandu plus de sang que dans aucun lieu du monde. Là, pendant deux siècles d'une guerre interminable, qui se faisoit de peuple à peuple, de ville à ville, d'homme à homme, on peut assurer qu'il n'est pas un seul coin de terre où les moissons n'aient été brûlées, les arbres coupés, les villages réduits en cendres, et les champs couverts de Maures ou de Chrétiens égorgés.

Étendue et richesses du royaume de Grenade.

Indépendamment de cette *véga*, trésor inépuisable pour Grenade, quatorze grandes cités, plus de cent petites villes (*a*), un nombre prodigieux de bourgs, dépendoient de ce beau royaume. Son étendue, depuis Gibraltar, qui ne fut pris par les Chrétiens que long-tems après, jusqu'à la ville de Lorca, étoit de plus de

(*a*) Elles sont nommées dans Garibai, liv. XXXIX, chap. 2.

quatre-vingts lieues. Il en avoit trente de largeur depuis Cambil jusqu'à la mer. Les montagnes dont il est entrecoupé, produisoient de l'or, de l'argent, des grenats, des améthystes, toutes les espèces de marbre. Parmi ces montagnes, celles qu'on appelle les Alpuxares, formoient seules une province, et fournissoient aux rois de Grenade des trésors plus précieux que les mines, des hommes actifs, laborieux, d'habiles cultivateurs, des soldats infatigables. Enfin les ports d'Almérie, de Malaga, d'Algéziras, appeloient les vaisseaux d'Europe et d'Afrique, et devenoient l'entrepôt du commerce des deux mers.

Tel étoit, dès sa naissance, le royaume de Grenade; tel il subsista long-tems. Mahomet Alhamar, son fondateur, fit d'inutiles efforts pour réunir sous un même sceptre tout ce qui restoit encore aux Musulmans en

Règne de Mahomet Ier Alhamar.

Espagne ; c'étoit le seul moyen de résister aux Chrétiens : mais le petit pays de Murcie, celui des Algarves, gouvernés par des princes particuliers, et la grande cité de Séville, refusèrent de reconnoître Alhamar, pour continuer à former des états indépendans. Ce fut la cause de leur perte : ils devinrent la proie des Espagnols.

Il devient vassal du roi de Castille. J. C. 1242. Hég. 640.

Alhamar signala par des victoires les commencemens de son règne. Il remporta quelques avantages sur les troupes de Ferdinand ; mais des révoltes à Grenade, des troubles élevés de toutes parts dans un empire si nouveau, forcèrent Mahomet de signer une paix peu honorable avec le roi de Castille : il lui fit hommage de sa couronne, remit dans ses mains la forte place de Jaën, s'engagea de lui payer un tribut, et de lui fournir des troupes auxiliaires dans les guerres qu'il entreprendroit. A ces conditions Fer-

dinand le reconnut roi de Grenade, et l'aida même à soumettre les rebelles de ses états.

Ferdinand III assiége Séville.

L'habile Ferdinand ne laissoit en paix Grenade, que pour tourner tout l'effort de ses armes contre Séville, qu'il desiroit depuis long-tems de conquérir. Cette importante ville n'avoit plus de rois; elle formoit une espèce de république gouvernée par des magistrats guerriers. Sa position près de l'embouchure du Guadalquivir, son commerce, sa population, les délices de son climat, la fertilité de ses campagnes, la rendoient une des plus florissantes cités de l'Espagne. Ferdinand, qui prévoyoit une longue résistance, commença par s'emparer de toutes les places qui l'environnoient; ensuite il vint mettre le siége devant Séville, et sa flotte, placée à l'embouchure du fleuve, ferma le chemin aux secours que pouvoit envoyer l'Afrique.

Prise de Séville.

Le siége fut long et meurtrier. Les

Sévillans étoient nombreux et aguerris. Le roi des Algarves, leur allié, harceloit sans cesse les assiégeans. Malgré la valeur extrême que montroient les Espagnols dans les assauts, malgré la famine qui commençoit à se faire sentir, la ville, après un an de siége, refusoit encore de se rendre, lorsque Ferdinand fit sommer le roi de Grenade de venir, selon leur traité, combattre sous ses drapeaux. Alhamar fut forcé d'obéir : il arriva suivi d'une brillante armée. Séville perdit tout espoir, elle se rendit au roi de Castille ; et le monarque grenadin s'en retourna dans ses états avec la gloire humiliante d'avoir contribué par ses exploits à la perte de ses frères.

J. C. 1248. Hég. 646.

Ferdinand, plus pieux que politique, chassa les Maures de Séville. Cent mille infortunés en sortirent pour aller se réfugier en Afrique ou dans les états de Grenade. Ce royaume devenoit alors

l'unique et dernier asyle des Musulmans espagnols. Le petit pays des Algarves reçut bientôt le joug des Portugais; et Murcie, qui n'auroit pas dû se séparer de Grenade, ne tarda pas à devenir la conquête des Castillans.

Revenus des rois de Grenade.

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnoit entre ce monarque et Mahomet Alhamar. Celui-ci mit à profit ce tems de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les Chrétiens, qu'il prévoyoit ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvoit en état de faire une longue défense : maître d'un pays d'une grande étendue, il possédoit des revenus considérables, qu'il seroit difficile d'apprécier, attendu la valeur peu connue des monnoies arabes et les différentes sources où puisoit le trésor public. Toutes les terres, par exemple, payoient au souverain le septième de leurs productions en tout genre; les troupeaux étoient soumis à

la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formoient le domaine royal; et l'agriculture, poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant, devoit porter cette espèce de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étoient augmentées par plusieurs droits que prélevoit le souverain sur la vente, sur la marque, sur le passage de toute espèce de bétail. Une loi rendoit le monarque héritier de tout Musulman mort sans enfans, et lui donnoit une part dans les autres héritages. Il possédoit, comme on l'a vu, des mines d'or, d'argent, de pierres précieuses; et, quoique les Maures fussent peu habiles dans l'art d'exploiter les mines, Grenade étoit cependant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étoient le plus communs. Le commerce de ses belles soies, la variété de ses autres productions, le voisinage des deux mers, l'activité, l'in-

dustrie, l'étonnante population des Maures, leur profonde science dans l'agriculture, la sobriété naturelle aux habitans de l'Espagne, cette propriété des pays chauds, qui fait donner beaucoup à la terre, et fait vivre de peu son possesseur; tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singulière nation (*a*).

Forces militaires.

Leurs forces, je ne dirai pas en tems de paix, car presque jamais ils ne furent en paix, étoient à peu près de cent mille hommes. Cette armée, dans un besoin, pouvoit aisément se doubler. La seule ville de Grenade fournissoit cinquante mille guerriers. D'ailleurs tout Maure étoit soldat pour

(*a*) Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap 4; Abi Abdallah-ben-Alkahilbi, Absaneni, etc. *Manuscrit de l'Escurial;* Swinburne, *Lettres sur l'Espagne,* lettre XXII.

combattre les Espagnols. La différence des cultes rendoit ces guerres sacrées ; et la haine des deux nations, presque également superstitieuses, armoit toujours des deux côtés jusqu'aux enfans et aux vieillards.

Cavalerie des Maures.

Indépendamment de ces troupes nombreuses, braves, mais mal disciplinées, qui se rassembloient pour une campagne, s'en retournoient ensuite dans leurs foyers, et ne coûtoient rien à l'état, le monarque entretenoit un corps considérable de cavaliers, dispersés sur les frontières, sur-tout du côté de Murcie et de Jaën, pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avoit une petite habitation, un petit champ, que le roi lui donnoit pendant sa vie, et qui suffisoit à son entretien, à celui de sa famille et de son cheval. Cette manière de stipendier les soldats n'étoit point à charge au trésor public;

elle les attachoit davantage à leur patrie, et les intéressoit sur-tout à bién défendre leur patrimoine, toujours le premier ravagé s'ils n'arrêtoient pas l'ennemi. Dans un tems où l'art de la guerre n'exigeoit pas, comme de nos jours, d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées, cette cavalerie étoit excellente. Montée sur des chevaux andalous ou africains, dont le mérite est assez connu, composée de cavaliers accoutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers, à les soigner, à les chérir, à les regarder comme les compagnons de leur vie, elle avoit acquis dès-lors cette supériorité que nous reconnoissons encore à la cavalerie maure.

Ces redoutables escadrons, dont rien n'égaloit la vélocité, qui dans le même instant chargeoient en masse, se rompoient par troupes, s'éparpilloient, se rallioient, fuyoient, revenoient en li-

gne ; ces cavaliers, dont la voix, dont le moindre geste, dont la pensée, pour ainsi dire, étoit entendue de leurs admirables coursiers, et qui ramassoient au galop leur lance ou leur sabre tombés à terre, faisoient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valoit rien ; et leurs places, mal fortifiées, entourées seulement de murailles et de fossés, défendues par cette infanterie peu estimée, ne pouvoient résister long-tems à celle des Espagnols, qui commençoit dès-lors à devenir ce qu'elle fut depuis en Italie sous Gonzalve le grand capitaine.

J. C. 1252. Hég. 650. Trait de générosité des Maures.

Après la mort de saint Ferdinand, Alphonse le Sage (1), son fils, monta sur le trône. Le premier soin d'Alhamar fut d'aller lui-même à Tolède, suivi d'une brillante cour, renouveler avec Alphonse le traité d'alliance, ou plutôt de dépendance, qui l'unissoit à Ferdinand. Le nouveau roi remit au

Maure une partie du tribut auquel il s'étoit soumis. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les deux nations recommencèrent la guerre avec des avantages à peu près égaux. Je n'en rapporterai qu'une action, qui fait autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols : c'est celle de Garcias Gomès, gouverneur de la ville de Xérès. Assiégé par les Grenadins, sa garnison presque détruite, il refusoit de se rendre ; et, debout sur le rempart, couvert de sang, hérissé de flèches, il soutenoit seul le choc des assaillans ; les Maures, d'un commun accord, convinrent de ne pas tuer ce héros : ils lui jetèrent des crochets de fer, l'enlevèrent vivant malgré lui, le traitèrent avec respect, firent guérir ses blessures, et le renvoyèrent avec des présens.

Alhamar ne put empêcher Alphonse de s'emparer du royaume de Murcie ; Divisions en Castille. J. C. 1266. Hég. 665.

et, pour obtenir la paix, il fut forcé de nouveau de se soumettre au tribut. Les divisions qui s'élevèrent bientôt entre le monarque castillan et quelques grands de son royaume, donnèrent au Grenadin l'espoir de réparer ses pertes. Le frère d'Alphonse et plusieurs seigneurs des premières maisons de Castille (*a*), mécontens de leur souverain, se retirèrent à Grenade, et servirent utilement Alhamar contre deux rebelles de ses états, protégés par les

J. C. 1273. Hég. 672.

Espagnols. Mais Alhamar mourut alors, laissant le trône, qu'il avoit acquis et conservé par ses talens, à son fils Mahomet II el Fakih.

Règne de Mahomet II el Fakih.

Ce nouveau roi, qui prit le titre d'*Emir al mumenim*, marcha sur les traces de son père. Il profita de la discorde qui régnoit à la cour de Castille et des inutiles voyages qu'entreprit

(*a*) Les Lara, les Haro, les Mendoze, etc.

Alphonse

Alphonse le Sage dans l'espoir de se faire élire empereur (2). Mahomet, pendant son absence, fit une ligue offensive avec le roi de Maroc, Jacob, de la race des *Mérinis,* vainqueurs et successeurs des Almohades. Il lui céda les deux fortes places de Tariffe et d'Algéziras, pour l'engager à passer en Espagne. Jacob y vint en effet, suivi d'une armée. Les deux Maures, agissant de concert, remportèrent quelques avantages : mais la criminelle révolte de l'infant de Castille Sanche, contre son père Alphonse le Sage, désunit bientôt les monarques musulmans. Le roi de Grenade Mahomet prit le parti du fils rebelle. Alphonse, abandonné de ses sujets, implora le secours du roi de Maroc. Jacob repassa la mer avec ses troupes : il vit Alphonse à Zahra. Dans cette célèbre entrevue, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui J. C. 1275. Hég 674.

venoit le défendre. Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens défendre la cause des pères; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie, et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout, et redeviendrai votre ennemi.

Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage; il s'échappa de son
J. C. 1284. Hég. 683. camp. Bientôt après il mourut, en déshéritant le coupable Sanche, qui n'en régna pas moins après lui (3). De nouveaux troubles agitèrent la Castille, et Mahomet saisit cet instant pour entrer dans l'Andalousie. Il gagna des batailles, s'empara de quelques places, et
J. C. 1302. Hég. 703. termina par des victoires un règne long et glorieux. Son fils Mahomet III lui succéda.

Ce Mahomet *Emir al mumenim*, dont je viens de rapporter les principales actions politiques, fut un prince ami des beaux arts : il les attiroit à sa cour, que les poètes, les philosophes, les astronomes rendirent célèbre. Les Maures étoient encore si supérieurs aux Espagnols pour les sciences, qu'Alphonse le Sage, roi de Castille, dont nous avons des tables astronomiques, nommées les tables *Alphonsines*, appela près de lui des savans arabes pour l'aider à les rédiger. Grenade commençoit à remplacer Cordoue. L'architecture sur-tout y faisoit de grands progrès. Ce fut sous le règne de Mahomet II que l'on commença ce fameux palais de l'Alhambra, qui subsite encore en grande partie, étonne les voyageurs que son nom seul attire à Grenade, et nous prouve jusqu'à quel point les Maures avoient su porter cet art, si peu connu des Européens, d'accor-

Beaux arts à Grenade.

der toujours la magnificence avec les recherches de la volupté. On me pardonnera peut-être quelques détails sur ce singulier monument; ils feront connoître les mœurs, les usages particuliers des Maures.

Description de l'Alhambra.

L'Alhambra, comme je l'ai dit, étoit une vaste forteresse construite sur une des deux collines renfermées dans Grenade. La colline, embrassée de tous côtés par les eaux du Xénil et du Darro, étoit encore défendue par une double enceinte de murs. C'est au sommet de cette montagne, qui domine toute la ville, et d'où l'on découvre au loin la plus belle vue de l'univers; c'est au milieu d'une esplanade couverte d'arbres et de fontaines, que Mahomet choisit la place de son palais.

Rien de ce que nous connoissons en architecture ne peut nous représenter celle des Maures. Ils entassoient

les bâtimens sans ordre, sans symétrie, sans faire aucune attention à l'aspect qu'ils offroient au dehors : tous leurs soins étoient pour l'intérieur. Là, ils épuisoient les ressources du goût, de la magnificence, pour réunir dans leurs appartemens les commodités du luxe aux charmes de la nature champêtre : là, dans des salons revêtus de marbre, pavés d'une faïence brillante, auprès des lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent, des jets d'eau s'élançoient vers la voûte, des vases précieux exhaloient des parfums, et des myrtes, des orangers, des fleurs, embaumoient les appartemens.

Le beau palais de l'Alhambra, que l'on voit encore à Grenade, ne présente point de façade. On y parvient par une promenade charmante, coupée sans cesse par des ruisseaux qui serpentent dans des bosquets de bois. L'entrée est une grande tour carrée qui s'appeloit autrefois *la Porte du*

jugement. Une inscription religieuse annonce que c'étoit là que le roi rendoit la justice, selon l'antique usage des Hébreux et des peuples de l'orient. Plusieurs bâtimens qui venoient ensuite, ont été détruits pour élever à Charles-Quint un magnifique palais, dont la description n'est pas de mon sujet. On pénètre du côté du nord, dans l'ancien palais des rois maures, et l'on se croit transporté dans le pays des féeries. La première cour est un carré long, environné d'une galerie en arcades, dont les murs et le plafond sont couverts de mosaïque, de festons, d'arabesques peints, dorés, ciselés en stuc, d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis de passages de l'Alcoran, ou d'inscriptions telles que celle-ci, qui suffira pour donner une idée du style figuré des Maures :

« O Nazar, tu naquis sur le trône ;
» et, semblable à l'étoile qui nous an-

» nonce le jour, tu ne brilles que de
» ton propre éclat. Ton bras est notre
» rempart, ta justice notre lumière.
» Tu sais dompter par ta valeur ceux
» qui donnent à Dieu des compagnons.
» Tu rends heureux par ta bonté les
» nombreux enfans de ton peuple. Les
» astres du firmament t'éclairent avec
» respect, le soleil avec amour; et le
» cèdre, roi des forêts, qui baisse devant
» toi sa tête orgueilleuse, est relevé par
» ta main puissante. »

Au milieu de cette cour, pavée de marbre blanc, est un long bassin rempli d'eau courante, assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de chaque côté par des plates-bandes de fleurs et des allées d'orangers. Ce lieu s'appeloit *le Mesuar*, et servoit de bains communs aux personnes attachées au service du palais.

On passe de là dans la cour célèbre appelée *des lions*. Elle a cent pieds de Cour des lions.

long sur cinquante de large. Une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui règne alentour. Les colonnes, placées deux à deux, et quelquefois trois à trois, sont minces, d'un goût bizarre; mais leur légèreté, leur grace, plaisent à l'œil étonné. Les murs, et sur-tout le plafond de la galerie tournante, sont revêtus d'or, d'azur et de stuc, travaillés en arabesques, avec un soin, une délicatesse que nos plus habiles ouvriers modernes seroient embarrassés d'imiter. Au milieu des fleurons, des ornemens toujours variés, on lit ces passages de l'Alcoran, que tout bon Musulman doit répéter sans cesse : *Dieu est grand. — Dieu seul est vainqueur. — Il n'est de Dieu que Dieu. — Gaîté céleste, épanchemens du cœur, délices de l'ame, à ceux qui croient.* Aux deux extrémités du carré long, deux charmantes coupoles, de quinze

à seize pieds en tout sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur, soutenues, comme tout le reste, par des colonnes de marbre. Sous ces coupoles sont des jets d'eau. Enfin, dans le centre de l'édifice, s'élève du milieu d'un vaste bassin une superbe coupe d'albâtre de six pieds de diamètre, portée par douze lions de marbre blanc. Cette coupe, que l'on croit avoir été faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon, est encore surmontée d'une coupe plus petite, d'où s'élançoit une grande gerbe qui, retombant d'une cuve dans l'autre, et des cuves dans le grand bassin, formoit une cascade continuelle, grossie par les flots d'eau limpide que jetoient les muffles de chaque lion.

Cette fontaine, comme tout le reste, est ornée d'inscriptions; car les Arabes se plaisoient à mêler la poésie et la sculpture. Leurs idées nous sem-

blent recherchées, leurs expressions gigantesques; mais nous sommes si loin de leurs mœurs, nous connoissons si peu le génie de leur langue, que nous n'avons peut-être pas le droit de les juger sévèrement. D'ailleurs, les vers que l'on faisoit en Espagne et en France, dans les treizième et quatorzième siècles, ne valoient guère mieux que ceux-ci, gravés sur la fontaine des lions :

Toi qui promènes tes regards
Sur ces lions, ces eaux, ces prodiges des arts,
Du grand roi Mahomet tu vois ici l'ouvrage.
La paix qui règne dans ces lieux
De la paix de son cœur est la fidelle image :
Semblable à ces lions, dans les champs du carnage,
Il punit les audacieux;
Et comme cette eau transparente,
Qui, s'élevant dans l'air, retombe à gros bouillons,
De même sa main bienfaisante
Sur son peuple répand ses dons (a).

(a) *Traduction littérale.*

O toi qui examines ces lions, considère qu'il ne leur manque que la vie. O Mahomet, notre roi, que Dieu te sauve pour l'œuvre nou-

Je ne décrirai point avec autant de détail les autres pièces qui subsistent encore dans l'Alhambra. Les unes servoient de salles d'audience ou de justice ; les autres renfermoient les bains du roi, de la reine, de leurs enfans. On y voit encore leur chambre à coucher, où les lits, près d'une fontaine, étoient placés dans des alcoves, sur une estrade de faïence. Dans le salon de musique, quatre tribunes exhaussées étoient remplies par les musiciens, tandis que toute la cour étoit assise sur des tapis, au bord d'un

velle que tu as faite pour m'embellir ! Ton ame est ornée des vertus les plus aimables. Ce lieu charmant est l'image de tes belles qualités. Notre roi, dans les combats, est terrible comme ces lions. Rien ne peut être comparé à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élance à gros bouillons dans les airs, que la main libérale de Mahomet.

(Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome Ier, page 195.)

bassin d'albâtre. Dans le cabinet où la reine faisoit sa toilette ou ses prières, et dont la vue est enchantée, on trouve une dalle de marbre, percée d'une infinité d'ouvertures pour laisser exhaler les parfums qui brûloient sans cesse sous la voûte. Par-tout les fenêtres, les portes, les jours, sont ménagés de manière que les aspects les plus rians, les effets de lumière les plus doux, reposent toujours les yeux satisfaits; et les courans d'air qu'on a dirigés, viennent renouveler à chaque instant la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice.

Le Généralif.

En sortant de l'Alhambra, l'on distingue sur une montagne le fameux jardin du *Généralif*, dont le nom veut dire *la maison d'amour*. Dans ce jardin l'on voyoit un palais où les rois de Grenade venoient passer le printems. Il étoit bâti dans le même genre que l'Alhambra; la même magnificence s'y re-

marquoit. Il est détruit aujourd'hui : mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer encore dans le Généralif, c'est sa situation pittoresque ; ce sont ses points de vue variés et toujours charmans. Les fontaines, les jets d'eau, les cascades jaillissent, tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre, pavées de débris de mosaïque, sont ombragées de cyprès immenses, de vieux myrtes, qui ont prêté leurs ombres aux rois, aux reines de Grenade. De leurs tems, des bosquets fleuris, des forêts d'arbres fruitiers s'entremêloient aux bocages sombres, aux dômes, aux pavillons : aujourd'hui le Généralif n'a conservé que ce qu'on n'a pu lui ravir ; et c'est encore le lieu de la terre qui parle le plus aux yeux et au cœur (*a*).

(*a*) Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V ; H. Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*,

Règne de Mahomet III, el Hama, ou l'Aveugle. J. C. 1302. Hég. 703.

Il est triste de quitter l'Alhambra, le Généralif, pour revenir aux ravages, aux incursions, aux sanglantes querelles des Maures et des Castillans. Mahomet III, dit l'*Aveugle*, à cause de sa cécité, eut à combattre à la fois ses propres sujets et les Espagnols. Forcé par son infirmité de choisir un premier ministre, il donna cette importante place à Farady, l'époux de sa sœur, homme d'état, capitaine habile, qui continua sans désavantage la guerre contre les Chrétiens, et fit avec eux une paix honorable. Les courtisans, irrités de la gloire, sur-tout du bonheur du favori, conspirèrent contre le maître : ils excitèrent des révoltes; et, pour comble de calamités, le roi de Castille Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné (4), s'unit avec le roi d'Aragon

lettre XXIII; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I, etc.

pour attaquer les Grenadins. Gibraltar fut pris par le Castillan ; le vainqueur en chassa les Maures. Parmi les infortunés qui sortoient de cette ville, un vieillard aperçut Ferdinand ; et s'approchant de lui, courbé sur son bâton :

Roi de Castille, lui dit-il, que t'ai-je fait à toi et aux tiens ? Ton bisaïeul Ferdinand m'a chassé de Séville ma patrie. J'allai chercher un asyle à Xérès; ton aïeul Alphonse m'en fit sortir. Retiré dans les murs de Tariffe (5), ton père Sanche m'en exila. Enfin j'étois venu chercher un tombeau à l'extrémité de l'Espagne, sur le rivage de Gibraltar, et ta fureur m'y poursuit encore. Indique-moi donc un lieu sur la terre où je puisse mourir loin des Espagnols.

Passe la mer, répondit Ferdinand. Et il le fit conduire en Afrique.

Troubles à Grenade.

Vaincu par les Aragonois, pressé par les Castillans, redoutant tout de son

Règne de Mahomet IV Abenazar.

peuple que les grands de sa cour soulevoient, le roi de Grenade et Farady son ministre furent forcés à une paix honteuse. L'orage aussitôt éclata. Mahomet Abenazar, frère de Mahomet l'Aveugle, et chef de la conjuration, s'empara du malheureux prince, le fit périr, et prit

J. C. 1310. Hég. 710.

sa place. Bientôt il fut chassé lui-même par Farady l'ancien ministre, qui, n'o-

J. C. 1313. Hég. 713.

sant garder la couronne, la mit sur la tête de son fils Ismaël, neveu de Mahomet l'Aveugle par sa mère, sœur de ce monarque.

Dès ce moment, la famille royale de Grenade fut divisée en deux branches, qui ne cessèrent plus d'être ennemies : la première, appelée des *Alhamar*, qui descendoit du premier roi par les hommes ; la seconde dite des *Farady*, qui en descendoit par les femmes.

Règne d'Ismaël Ier.

Les Castillans, dont l'intérêt fut toujours d'entretenir les dissensions parmi

les

les Maures, prirent le parti d'Abenazar réfugié dans Guadix. L'infant don Pèdre, oncle du jeune roi de Castille Alphonse surnommé *le Vengeur*, vint attaquer Ismaël et battit souvent les Maures. Réuni avec un autre infant nommé don Juan, ces deux princes portèrent le fer et le feu jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'osèrent en sortir pour combattre les Chrétiens; mais, lorsque ceux-ci, chargés de butin, eurent repris la route de Castille, Ismaël les fit poursuivre par son armée, qui bientôt les atteignit et tomba tout-à-coup sur leur arrière-garde. C'étoit le 26 de juin, à l'heure la plus brûlante du jour. Les deux infans firent tant d'efforts, se donnèrent tant de mouvemens pour rétablir le combat, qu'épuisés de soif et de lassitude, ils tombèrent morts tous les deux sans avoir été frappés. Les Espagnols haletans ne pouvoient pas se défendre: J. C. 1319. Hég. 719.

ils prirent la fuite, perdirent leurs bagages, et laissèrent à leurs ennemis le corps d'un des malheureux infans. Ismaël fit porter ce corps à Grenade, le déposa dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et le remit ensuite aux Castillans en lui rendant tous les honneurs funèbres (*a*).

Le fruit de cette victoire fut la prise de quelques villes, et une trève honorable. Mais Ismaël ne jouit pas de ses succès: épris d'une jeune captive espagnole tombée en partage à l'un de ses officiers, Ismaël osa la lui enlever. Cet outrage, chez les Musulmans, est toujours lavé par du sang. Le roi fut assassiné par cet officier; son fils Mahomet V monta sur le trône.

J. C. 1322. Hég. 722.

Règnes de Mahomet V et de Joseph Ier.

Le règne de Mahomet V et celui de Joseph Ier., son successeur, qui tous

(*a*) Les montagnes voisines de Grenade, où se passa cette action, s'appellent, depuis ce tems, *la Sierra de los infantes*.

deux périrent de même, massacrés dans leur palais, ne présentent pendant trente années qu'une suite continuelle de ravages, de séditions, de combats. Abil-Hassam, roi de Maroc, de la dynastie des *Merinis*, appelé par les Grenadins, vint aborder en Espagne, suivi de troupes innombrables qu'il joignit à celles de Joseph. Les rois de Castille et de Portugal réunis combattirent cette grande armée sur les rives du Salado, non loin de la ville de Tariffe. Cette bataille du Salado, aussi célèbre dans l'histoire d'Espagne que la victoire de Toloza, coûta la vie à des milliers de Maures. Abil-Hassam alla cacher sa honte dans ses états de Maroc. La forte place d'Algéziras, le boulevard de Grenade, l'entrepôt des secours qu'elle recevoit d'Afrique, fut assiégée par les Castillans. Plusieurs chevaliers français, anglais, navarrois, vinrent à ce siége, où les Musulmans se servirent de canons. C'est la pre-

Bataille du Salado.

J. C. 1340. Hég. 741.

J. C. 1342. Hég. 743.

mière fois qu'il en est parlé dans l'histoire ; car la bataille de Créci, où l'on assure que les Anglais en avoient, ne se donna que quatre ans après. C'est donc aux Maures que l'on doit, non pas l'invention de la poudre, que l'on attribue aux Chinois, au cordelier allemand Schwarts, à l'Anglais Roger Bacon, mais l'invention terrible de l'artillerie; du moins est-il sûr que les Maures ont fondu les premiers canons.

J. C. 1344. Hég. 745. Malgré ce secours, Algéziras fut pris; et le malheureux roi de Grenade Joseph, toujours battu par les Chrétiens, fut enfin égorgé par ses sujets.

J. C. 1354. Hég. 755. On a pu remarquer que chez les Maures, la succession à la couronne n'étoit réglée par aucune loi. Cependant, au milieu des conjurations qui se renouveloient sans cesse, on choisissoit toujours un prince qui fût de la race royale ; et l'on a vu celle de Grenade divisée, depuis Ismaël, entre

les *Alhamar* et les *Farady*. Les premiers, dépossédés par les seconds, regardoient toujours ceux-ci comme des usurpateurs. Telle fut l'origine de tant de troubles, de conspirations et d'assassinats.

Règnes de Mahomet VI et de Mahomet VII.

Joseph Ier. eut pour successeur un prince Farady son oncle, nommé Mahomet VI, dit *le Vieux*, parce qu'il parvint au trône dans un âge assez avancé. Un prince Alhamar, son cousin, qui s'appeloit Mahomet *le Rouge*, chassa le Farady du trône, et l'occupa quelques années par la protection du roi d'Aragon. Pierre le Cruel, alors roi de Castille, embrassa la cause du Farady chassé, la soutint avec une armée, et pressa tellement Mahomet le Rouge ou l'Alhamar, que celui-ci ne vit d'autre ressource que d'aller lui-même à Séville se remettre à la discrétion du roi Pierre. Il arriva suivi de ses plus fidèles amis, portant avec lui

J. C. 1360. Hég. 762.

beaucoup de trésors ; et se présentant devant Pierre avec une noble confiance :

Roi de Castille, lui dit-il, le sang des Chrétiens et des Maures coule depuis trop long-tems pour ma querelle avec Farady. Tu protèges mon compétiteur, et c'est toi que je choisis pour juge. Examine mes droits et les siens ; prononce qui de nous deux doit être roi. Si c'est Farady, je ne te demande que de me faire conduire en Afrique ; si c'est moi, reçois l'hommage que je viens te faire de mes états.

Crime horrible de Pierre le Cruel.

Pierre le Cruel étonné, prodigua les honneurs au roi maure, le fit asseoir à ses côtés dans un magnifique festin. Mais, en sortant de table, il fut mis en prison, de là promené par toute la ville, demi-nu, monté sur un âne, et conduit dans un champ nommé *la Tablada*, où l'on coupa la tête, à ses yeux, à trente-sept personnes de sa suite. L'exécrable Pierre, enviant aux

bourreaux le plaisir de répandre du sang, perça lui-même de sa lance le malheureux roi de Grenade, qui ne lui dit que ces mots en expirant : O Pierre, Pierre, quel exploit pour un chevalier (*a*) ! J. C. 1362. Hég. 764.

Par une fatalité bien extraordinaire, tous les trônes d'Espagne étoient alors occupés par des princes noircis de crimes. Pierre le Cruel, le Néron de la Castille, assassinoit les rois qui se fioient à lui, faisoit périr son épouse Blanche de Bourbon, et se baignoit tous les jours dans le sang de ses proches ou de ses sujets. Pierre IV, le Tibère de l'Aragon, moins violent, mais aussi barbare et plus perfide que le Castillan, dépouilloit l'un de ses frères (*b*), ordonnoit la mort de l'autre (*c*), et livroit aux bourreaux son État de l'Espagne et de l'Europe.

(*a*) Chronicas de los reies de Castilla, tome I.

(*b*) Jacques, roi de Majorque.

(*c*) Jacques, comte d'Urgel.

ancien gouverneur (*a*). Pierre I[er]., roi de Portugal, l'amant de la célèbre Inès de Castro, rendu féroce sans doute par la cruauté qu'on avoit exercée contre sa maîtresse, arrachoit le cœur aux meurtriers d'Inès, et punissoit par le poison les déportemens de sa sœur Marie. Enfin le roi de Navarre étoit ce Charles le Mauvais, dont le nom seul fait encore frémir. L'Espagne, inondée de sang, gémissoit sous ces quatre monarques; et, si l'on réfléchit que, dans le même tems, la France étoit livrée aux horreurs qui suivirent la prison du roi Jean; que l'Angleterre voyoit commencer les troubles du règne de Richard II; que l'Italie, en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins, comptoit deux papes à la fois (*b*); que deux empereurs en

---

(*a*) Bernard Cabrera.

(*b*) Urbain VI et Clément VII.

Allemagne se disputoient la couronne impériale (*a*), et que Tamerlan ravageoit l'Asie depuis le pays des Usbeks jusqu'à la presqu'île de l'Inde, on conviendra qu'il est peu d'époques où le monde ait été plus malheureux.

Mahomet VI reprend la couronne.

Grenade fut du moins tranquille après le crime de Pierre le Cruel. Mahomet le Vieux ou le Farady, délivré de son compétiteur, remonta sans obstacle sur le trône, et fut, jusqu'à la mort du roi de Castille, le seul allié qui restât fidèle à ce monstre. Pierre n'en succomba pas moins : son frère bâtard, Henri de Transtamare, lui ôta la couronne et la vie. Mahomet fit sa paix avec le vainqueur, la conserva plusieurs années, et laissa ses états florissans à son fils Mahomet VIII Abouhadjad, que les historiens espagnols appellent Mahomet Guadix.

J. C. 1369. Hég. 771.

J. C. 1379. Hég. 782.

Règne de

Ce prince fut le meilleur et le plus sage

(*a*) Louis de Bavière et Frédéric le Beau.

Mahomet VIII Abouhadjad.

des rois qui gouvernèrent les Maures. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avoient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille Cadige. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille, lui demander son amitié. Don Juan, fils et successeur de Henri de Transtamare, occupé de ses querelles avec le Portugal et l'Angleterre, signa volontiers le traité. Abouhadjad n'y manqua jamais. Tranquille du côté des Chrétiens, il s'occupa de faire fleurir l'agriculture et le commerce; il diminua les impôts, et s'en trouva bientôt plus riche. Adoré d'un peuple qu'il rendoit heureux, respecté des Chrétiens qu'il ne craignoit pas, possesseur d'une épouse aimable qui seule fixa son cœur, il employoit aux beaux arts, à la poésie, à l'architecture, aux

embellissemens de sa capitale, le tems et les trésors qui lui restoient : il éleva plusieurs monumens à Grenade, à Guadix, ville qu'il aima toujours de prédilection, et fit de sa cour l'asyle des talens et de la politesse.

Sciences cultivées à Grenade.

Les Maures possédoient encore des universités, des académies, des poètes, des médecins, des peintres et des sculpteurs. Abouhadjad les encouragea, les récompensa magnifiquement. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins périt dans le tems de la conquête (7); mais quelques-uns ont été sauvés et sont dans la bibliothèque de l'Escurial. Le plus grand nombre traite de la grammaire, de l'astrologie, alors fort respectée, sur-tout de la théologie, science dans laquelle les Arabes ont excellé (*a*). Ce peuple,

---

(*a*) Voyez la *Bibliotheca arabico-hispana* de Caziri.

doué d'un esprit fin et d'une imagination ardente, devoit produire de grands théologiens : aussi je pense que ce sont leurs écoles qui ont introduit dans l'Europe ce malheureux goût de scholastique, de disputes, de questions subtiles, qui rendit autrefois si célèbres des hommes aujourd'hui si obscurs. Les prétendus secrets de la cabale, de l'alchimie, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire ; toutes ces histoires, jadis si communes, de sorcières, de magiciens, d'enchanteurs, nous sont venues des Arabes : de tout tems ils furent superstitieux ; et je serois tenté de croire que c'est leur séjour en Espagne, leurs longues habitudes avec les Espagnols, qui ont imprimé à ces derniers cet amour pour le merveilleux, ce caractère de piété crédule qui peut ressembler à la superstition, et que le philosophe reproche à cette nation vive,

sensible, spirituelle, à qui la nature a donné le germe de toutes les grandes qualités.

Littérature et galanterie des Maures.

Un genre de littérature qui fut commun chez les Maures, et que les Espagnols ont pris d'eux, c'est celui des *nouvelles* et des *romances*. Les Arabes furent toujours et sont encore grands conteurs. Au milieu des déserts d'Asie et d'Afrique, sous les tentes des Bédouins, on se rassemble tous les soirs pour entendre une histoire d'amour : on l'écoute dans le silence, on la suit avec intérêt, et l'on pleure pour les deux amans dont on rapporte les aventures. A Grenade, il se joignoit à ce goût naturel pour les contes le goût de la musique et du chant. Les poètes mettoient en vers des récits de guerre ou d'amour; les musiciens faisoient des airs, les jeunes Maures les chantoient : de là nous vient cette foule de romances espagnoles, traduites ou

imitées de l'Arabe (*a*), qui, dans un style simple et quelquefois touchant, racontent des combats avec les Chrétiens, des querelles entre des rivaux, des conversations entre deux amans. Tout s'y trouve décrit avec exactitude : leurs fêtes, leurs jeux de bagues, de cannes (*b*), et leurs courses de taureaux, qu'ils avoient prises des Espagnols ; leurs armes, qui consistoient dans un large cimeterre, une lance très-mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir ; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries ; leurs devises, qui presque toujours étoient un cœur percé de flèches, ou bien une étoile guidant un vaisseau, ou la pre-

(*a*) Le recueil que j'en possède en contient plus de mille.

(*b*) Ces jeux sont décrits dans le second livre de mon ouvrage.

mière lettre du nom de la beauté qu'ils aimoient ; leurs couleurs enfin, dont chacune avoit sa signification : le jaune et le noir exprimoient la douleur ; le vert, l'espérance; le bleu, la jalousie; le violet et le couleur de feu, l'amour passionné. Un seul de ces petits ouvrages, traduit ici en l'abrégeant, les fera mieux connoître que ce que j'en puis dire.

GANZUL ET ZÉLINDE,

ROMANCE MAURE (*a*).

Dans un transport de jalousie
Zélinde avoit banni l'amant
Qui la chérit plus que sa vie,
Et fuit loin d'elle en gémissant.

(*a*) GANZUL Y ZELINDA.

ROMANCE MORO.

En el tiempo que Zelínda
Cerro ayrada la ventana
A la disculpa, a los zelos
Que el Moro Ganzul le dava,

Bientôt Zélinde, mieux instruite,
Se reproche sa cruauté :
Comme un enfant l'Amour s'irrite,
Et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore,
A changé ses tendres couleurs :
Le vert, emblême d'espérance,
A fait place au triste souci;
Un crêpe est au fer de sa lance;
Son bras porte un écu noirci.

Zélinde aussitôt est partie,
Lui portant d'autres ornemens,
Où le bleu de la jalousie
Se mêle au pourpre des amans :

Confusa y arrepentida
De averse fingido ayrada,
Por verle y desagraviarle,
El corazon se le abraza;
Que en el villano de amor
Es mui cierta la mudanza, etc.
Y como supo que el Moro
Rompio furioso la lança, etc.
Y que la librea verde
Avia trocado en leonada;
Saco luego una marlota
De tafetan roxo y plata,

Le

Le blanc, symbole d'innocence,
Se distingue à chaque ruban;
Le violet de la constance
Brille sur le riche turban.

En arrivant à la retraite
Où Ganzul attend son destin,
Zélinde, craintive, inquiète,
Se repose sous un jasmin;
Elle envoie un fidèle page
Chercher le malheureux amant:
Ganzul croit à peine au message;
L'infortune rend méfiant.

Il vole, il revoit son amante;
L'amour, l'espoir, troublent ses sens:
Zélinde, interdite et tremblante,
Rougit en offrant ses présens.

Un bizarro capellar
De tela de oro morada, etc.
Con un bonete cubierto
De zaphires y esmaraldas,
Que publican zelos muertos,
Y vivas las esperanças,
Con una nevada toca;
Que el color de la veleta
Tambien publica bonança.
Informandose primero
A donde Ganzul estava,
A una caza de plazer

Tous deux pleurent dans le silence ;
Mais leur regard, plein de douleur,
Rappelle et pardonne l'offense
Dont a gémi leur tendre cœur.

Mélange étonnant de galanterie et de férocité.

Cette galanterie délicate et recherchée, qui rendit les Maures de Grenade fameux dans toute l'Europe, for-

---

Aquella tarde le llama ;
Y diziendole a Ganzul
Que Zelinda le aguardava,
Al page le pregunto
Tres vezes si se burlava ;
Que son malas de creer
Las nuevas mui desseadas, etc.
Hallola en un jardin,
Entre mosquetta y jasmin, etc.
Viendose Moro con ella,
A penas los ojos alça ;
Zelinda le asio la mano,
Un poco roxa y turbada ;
Y al fin de infinitas quexas
Que en tales passos se passan,
Vistio se las ricas presas,
Con las manos de su dama, etc.

(*Romancero general*, edit. de Madrid, 1604, page 4.

me un contraste singulier avec la férocité naturelle à tous les peuples venus de l'Afrique. Ces Musulmans qui dans les combats mettoient leur gloire, leur adresse, à couper habilement des têtes qu'ils attachoient à l'arçon de leur selle, qu'ils exposoient ensuite sanglantes sur les créneaux de leurs villes, sur les portes de leurs palais; ces guerriers inquiets, indociles, toujours prêts à se révolter contre leurs rois, à les déposer, à les égorger, étoient les amans les plus tendres, les plus soumis, les plus passionnés. Leurs femmes, quoiqu'elles fussent à peu près esclaves, devenoient, lorsqu'elles étoient aimées, des souveraines absolues, des dieux suprêmes pour celui dont elles possédoient le cœur. C'étoit pour leur plaire qu'ils cherchoient la gloire; c'étoit pour briller à leurs yeux qu'ils prodiguoient leurs trésors, leur vie, qu'ils s'efforçoient mutuelle-

ment de s'effacer par leurs exploits, par les fêtes les plus magnifiques. Ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de barbarie; cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant, venoit-il aux Maures des Espagnols? ou les Espagnols l'ont-ils pris des Maures? Je l'ignore : mais, en remarquant que ce caractère n'exista jamais en Asie, première patrie de ces Arabes; qu'on le trouve encore moins en Afrique, où leur conquête les naturalisa, et que, depuis leur sortie d'Espagne, ils ont perdu jusqu'à la trace de ces mœurs aimables et chevaleresques, j'ai quelque raison de penser qu'ils les devoient aux Espagnols. En effet, avant l'invasion des Maures, la cour des rois goths en offre déjà des exemples. Après cette époque, nous voyons les princes, les chevaliers de Léon, de Navarre, de Castille, aussi renommés par leurs

amours que par leurs exploits : le seul nom du Cid rappelle à la fois des idées de tendresse et de courage, et, depuis l'expulsion des Maures, les Espagnols ont long-tems conservé une réputation de galanterie fort supérieure à celle des Français, et dont le germe, détruit à présent chez toutes les nations modernes, subsiste toujours en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les femmes de Grenade méritoient d'inspirer tant d'amour : elles étoient et sont encore peut-être les plus séduisantes de l'univers. On lit dans un historien arabe (*a*), qui écrivoit à Grenade en 1378 de notre ère, sous le règne de Mahomet le Vieux, ce portrait des femmes de son pays.

Portrait des femmes de Grenade.

« Elles sont toutes belles : mais cette

(*a*) Abi Abdalla-ben-Alkahilbi Absaneni, *Histor. gran.* manuscrit arabe de l'Escurial.

» beauté qui frappe d'abord, reçoit en-
» suite son principal charme de leur
» grace, de leur gentillesse. Leur taille
» est au-dessous de la moyenne; et
» nulle part on n'en voit de mieux
» prise, de plus svelte. Leurs longs
» cheveux noirs descendent jusqu'aux
» talons; leurs dents, blanches com-
» me l'albâtre, embellissent une bou-
» che vermeille qui sourit toujours
» d'un air caressant. Le grand usage
» qu'elles font des parfums les plus ex-
» quis, donne une fraîcheur, un éclat
» à leur peau, que n'ont point les au-
» tres Musulmanes. Leur demarché,
» leur danse, tous leurs mouvemens,
» ont une mollesse gracieuse, une non-
» chalance légère, qui l'emporte sur
» tous leurs attraits. Leur conversation
» est vive, piquante; et leur esprit fin,
» pénétrant, s'exprime sans cesse par
» des saillies ou par des mots pleins
» de sens. »

Habits des femmes et des hommes.

L'habit de ces femmes étoit composé, comme l'est encore celui des Turques et des Persannes, d'une longue tunique de lin serrée par une ceinture, d'un doliman à manches étroites, de grands caleçons, et de pantoufles de maroquin. Toutes ces étoffes, extrêmement fines, ordinairement rayées, étoient brochées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottoient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Les hommes étoient vêtus à peu près de même : à leur ceinture étoient leur bourse, leur mouchoir et leur poignard; un turban blanc ou de couleur couvroit leur tête; et, par-dessus le doliman, ils portoient en été une robe blanche, large et volante; en hiver, l'*albornos* ou manteau africain. Le seul changement qu'ils faisoient à cet habit,

lorsqu'ils alloient à la guerre, c'étoit d'y ajouter une cotte de mailles, et de doubler avec du fer la coiffe de leurs turbans.

Costumes des Maures.

L'usage étoit à Grenade de se rassembler, tous les ans, pendant l'automne, dans les charmantes maisons de campagne dont la ville étoit entourée. Là on ne s'occupoit que de plaisirs : la chasse, la musique, la danse, remplissoient les jours et les nuits. Ces danses étoient fort libres, ainsi que les chansons, les rondes, les ballades qu'on y chantoit. Si les contradictions de l'esprit humain pouvoient surprendre, on seroit encore étonné de ce défaut de pudeur chez un peuple qui connoissoit l'amour : mais, en général, les Orientaux sont peu sensibles à cette pudeur si aimable; ils sont plus passionnés qu'aimans, plus jaloux que délicats, et ne savent ni attendre, ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent.

J'ai profité, pour placer ces détails, peut-être trop longs, du calme dont jouit Grenade sous le règne d'Abou-hadjad. Ce bon roi, après avoir occupé le trône pendant treize années, laissa ses états florissans à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction. J. C. 1392. Hég. 795.

Règne de Joseph II.

Joseph II imita son père, et voulut conserver la trève jurée avec les Chrétiens. Un ermite la troubla. Ce fanatique vint à bout de persuader au grand-maître d'Alcantara, Martin de Barbuda, Portugais, que le ciel l'avoit choisi pour chasser les Musulmans d'Espagne: il lui promit, au nom de Dieu, qu'il seroit le vainqueur des Maures, qu'il prendroit Grenade d'assaut sans perdre seulement un soldat.

Folie du grand-maître d'Alcantara.

Le crédule grand-maître, convaincu de la certitude de cette promesse, envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Joseph, pour lui déclarer de sa part que, la religion de Mahomet étant fausse

et détestable, et celle de Jésus-Christ la seule que dût croire le genre humain, lui Martin de Barbuda défioit le roi de Grenade à un combat de deux cents Maures contre cent Chrétiens, à condition que la nation vaincue adopteroit sur-le champ la croyance de la nation victorieuse.

On peut juger de la réception qui fut faite à ces ambassadeurs. Joseph eut de la peine à contenir son peuple. Les envoyés, chassés honteusement, retournèrent auprès du grand-maître, qui, surpris de n'avoir point de réponse, rassemble aussitôt mille fantassins, trois cents cavaliers, et part pour aller conquérir Grenade, guidé par le prophète ermite.

Il est puni de sa démence.

Le roi de Castille, Henri III, qui desiroit conserver la paix avec les Maures, dans un commencement de règne où ses propres états étoient peu tranquilles, fut à peine instruit de l'entre-

prise du grand-maître, qu'il lui envoya des ordres positifs de ne point passer la frontière. Mais Barbuda répondit qu'il devoit obéir à Dieu, et continua son chemin. Les gouverneurs des villes qu'il traversoit essayoient vainement de l'arrêter; les peuples au contraire lui prodiguoient les hommages et s'empressoient de grossir son armée. Elle étoit déjà forte de six mille hommes lorsqu'il mit le pied sur cette terre ennemie, que sa folle crédulité lui faisoit regarder comme sa conquête. Il attaqua le premier château; il perdit trois hommes et fut blessé. Surpris au-delà de ce qu'on peut croire de voir couler son sang et tomber trois soldats, il appela son ermite, lui demanda froidement ce que cela signifioit, d'après sa parole expresse qu'il ne perdroit pas un guerrier. L'ermite lui répondit qu'il n'avoit entendu parler que des batailles rangées. Bar-

buda ne se plaignit plus, et ne tarda pas à voir arriver une armée de cinquante mille Maures. Le combat aussitôt s'engagea. Le grand-maître et ses trois cents chevaliers périrent après avoir fait des prodiges de valeur : le reste de ses troupes fut pris ou mis en fuite ; et le silence des historiens sur l'ermite, donne lieu de croire qu'il ne fut pas des derniers à s'échapper (*a*).

J. C. 1394. Heg. 798.

Cette entreprise insensée ne troubla point la paix des deux nations. Le roi de Castille désavoua le grand-maître, et Joseph continua de régner avec gloire et tranquillité; mais il fut empoisonné, dit-on, par un vêtement magnifique que le roi de Fez, son ennemi secret, lui envoya par ses ambassadeurs. Les historiens assurent que cette robe, imprégnée d'un poison terrible, fit périr

(*a*) Ferreras, *Compend. histor.* tome VIII; Cardonne, *Histoire d'Afrique*, tome III, etc.

le malheureux Joseph dans des tourmens épouvantables : sa chair se détachoit de ses os, et ce supplice dura trente jours. J. C. 1396. Hég. 799.

Mahomet IX, le second de ses fils, qui, même du vivant de son père, avoit tenté d'exciter des troubles, usurpa la couronne sur son frère aîné Joseph, qu'il fit renfermer dans une prison. Mahomet avoit de la valeur et quelques talens guerriers. Allié du roi de Tunis, qui joignit sa flotte à celle de Grenade, il rompit la trève avec la Castille, et remporta d'abord quelques avantages : mais l'infant don Ferdinand, oncle et tuteur du jeune roi Jean II, ne tarda pas à venger les Espagnols. Mahomet IX mourut alors. Avant d'expirer, voulant assurer la couronne à son fils, il envoya l'un de ses principaux officiers à la prison de son frère Joseph, avec ordre de lui couper la tête. L'officier trouva Joseph faisant une partie d'é- Règne de Mahomet IX. J. C. 1408. Hég. 811.

checcs avec un iman. Il lui annonce avec douleur la funeste commission dont il est chargé. Joseph, sans se troubler, lui demanda le tems d'achever sa partie; l'officier n'ose refuser cette foible grace. Tandis que le prince continue, un nouveau messager arrive, apportant la nouvelle de la mort de Mahomet, et de la proclamation de Joseph pour son successeur au trône.

Règne de Joseph III.

Ce Joseph III fut un bon monarque; le peuple fut heureux sous son règne. Loin de se venger des séditieux qui avoient aidé Mahomet à le priver de la couronne, il leur prodigua les emplois, les graces; il éleva les fils de son frère comme ses propres enfans; et lorsque ses conseillers le blâmoient de tant d'indulgence, qu'ils regardoient comme dangereuse : *Permettez*, leur répondoit-il, *que j'ôte à mes ennemis toute excuse de m'avoir préferé mon frère cadet.*

Cet excellent prince fut souvent obligé de prendre les armes contre les Chrétiens. Il perdit des villes ; mais il conserva le respect, l'amour de ses sujets, et mourut, après quinze ans de règne, pleuré par tout son royaume.

J. C. 1423. Hég. 827.

Troubles à Grenade.

Après sa mort, l'état fut déchiré par des guerres intestines. Le fils et le successeur de Joseph, Mahomet X, *Abénazar* ou *le Gaucher*, fut chassé du trône par Mahomet XI, *el Zugaïr* ou *le Petit*, qui régna pendant deux ans. Les Abencerrages (8), tribu puissante à Grenade, rétablirent Mahomet le Gaucher. Son compétiteur périt sur l'échafaud. Les Espagnols attaquèrent les Maures, et portèrent le fer et la flamme jusqu'aux glacis de leur capitale. Toutes les campagnes furent dévastées, les moissons brûlées, les villages détruits ; et Jean II, qui régnoit alors en Castille, voulant ajouter aux malheurs qu'il causoit aux Gre-

Règnes de Mahomet X, de Mahomet XI, de Joseph IV Alhamar, de Mahomet XII Osmin. J. C. 1427. Hég. 831.

nadins le malheur plus grand de la guerre civile, fit proclamer roi de Grenade un certain Joseph Alhamar, petit-fils de ce Mahomet le Rouge si indignement assassiné par Pierre le Cruel à Séville. Tous les mécontens vinrent se ranger auprès de Joseph Alhamar. Les Zégris, tribu fameuse, ennemie des Abencerrages, prirent le parti de l'usurpateur. Mahomet le Gau-
J. C. 1432. Hég. 836. cher fut encore chassé de sa capitale, et Joseph IV Alhamar occupa le trône six mois. Au bout de ce tems il mourut. Mahomet le Gaucher reprit sa place. Après treize ans de malheurs, il
J. C. 1445. Hég. 849. fut déposé pour la troisième fois, pris et renfermé dans une prison par un de ses neveux nommé Mahomet XII Osmin, qui lui-même se vit ensuite dé-
J. C. 1453. Hég. 857. trôner par son propre frère Ismaël, et finit ses jours dans le même cachot où languissoit leur oncle Mahomet le Gaucher.

Tant

Tant de révolutions n'empêchoient point les gouverneurs chrétiens ou maures qui commandoient sur les frontières, de faire sans cesse des irruptions dans le pays ennemi : tantôt c'étoit une petite troupe de cavalerie ou d'infanterie qui venoit surprendre un village, massacrer les habitans, piller les maisons, enlever les troupeaux ; tantôt c'étoit une armée qui tout-à-coup paroissoit dans la plaine, dévastoit les campagnes, arrachoit les vignes, coupoit les arbres, assiégeoit, emportoit quelque place, et se retiroit avec son butin. Cette manière de faire la guerre étoit la plus ruineuse de toutes pour le malheureux cultivateur; et, sous le règne d'Ismaël II, le pays de Grenade avoit tellement souffert, que ce roi fut obligé de faire défricher de grandes forêts pour nourrir sa capitale, qui ne recueilloit presque plus rien de cette vaste et fertile

Règne d'Ismaël II.

vega, tant de fois désolée par les Espagnols.

J. C. 1465. Hég. 870. Règne de Mulei-Hassem.

Ismaël II laissa la couronne à son fils Mulei-Hassem, jeune prince plein de courage, qui, profitant des troubles de la Castille sous le règne déplorable de Henri IV, dit l'Impuissant, porta ses armes jusqu'au centre de l'Andalousie. Les succès qu'il eut d'abord, ses talens, son ardeur guerrière, firent concevoir aux Maures l'espoir de reprendre leur ancienne puissance: mais un grand événement vint arrêter leurs victoires, et prépara leur ruine totale.

Ferdinand et Isabelle. Leurs caractères. J. C. 1469. Hég. 874.

Isabelle de Castille, sœur de Henri l'Impuissant, malgré le roi son frère, malgré des obstacles qui paroissoient insurmontables, épousa le roi de Sicile, Ferdinand, dit le Catholique, héritier présomptif de l'Aragon (9). Ce mariage, en réunissant les deux plus puissantes monarchies de l'Espagne, portoit un coup mortel aux Maures,

qui jusqu'alors ne s'étoient soutenus que par les divisions des Chrétiens. Un seul des deux ennemis qu'ils alloient avoir à combattre, eût suffi pour les accabler. Ferdinand, politique habile, adroit, souple et ferme à la fois, prudent jusqu'à la méfiance, fin jusqu'à la fausseté, possédoit le talent suprême de voir de loin et d'un coup d'œil tous les chemins qui menoient à son but. Isabelle, plus noble, plus fière, douée d'un courage héroïque, d'une constance à toute épreuve, savoit poursuivre une entreprise, et savoit sur-tout l'achever. Le caractère de l'un embellissoit l'esprit de l'autre. L'époux jouoit souvent le rôle d'une femme foible et perfide qui négocie pour tromper; l'épouse étoit toujours un grand roi qui marche au combat en triomphe.

Aussitôt que ces deux monarques eurent dissipé les factions, vaincu les

ennemis étrangers, pacifié les troubles intérieurs, et recueilli la succession immense qui leur fut long-tems disputée, ils s'occupèrent uniquement de chasser tout-à-fait les Maures. Ce siècle sembloit marqué pour la gloire des Espagnols. Indépendamment du prodigieux avantage que leur donnoit la réunion de leurs forces, Isabelle et Ferdinand étoient entourés d'hommes supérieurs. Le célèbre Ximenès, simple cordelier, depuis cardinal, étoit à la tête de leurs conseils; et cet habile ministre *menoit*, comme il le disoit lui-même, *toute l'Espagne avec son cordon*. Les guerres civiles avoient formé une foule de guerriers, de généraux excellens, parmi lesquels se distinguoient le comte de Cabra, le marquis de Cadix, et ce fameux Gonzalve de Cordoue, à qui l'Europe et l'histoire ont confirmé le surnom de *grand capitaine*, que sa patrie lui donna. Le

trésor public, épuisé par les folles prodigalités de Henri, s'étoit tout-à-coup rempli par la sévère économie d'Isabelle, et par les bulles obtenues du pape pour toucher aux biens ecclésiastiques. Les troupes étoient aguerries et nombreuses; l'émulation des Castillans et des Aragonois devoit doubler leur valeur ; tout annonçoit la chute certaine du dernier trône des Musulmans.

Mulei-Hassem, qui l'occupoit, ne fut point effrayé de tant de périls : il rompit le premier la trève, en s'emparant de Zahra. Ferdinand s'en plaignit par des ambassadeurs, qui demandèrent en même tems l'ancien tribut payé par les rois de Grenade aux souverains de Castille. Je sais, leur répondit Mulei, que quelques-uns de mes prédécesseurs vous ont donné des pièces d'or : mais on ne bat plus monnoie sous mon règne ; et voici le seul

La guerre se déclare.

J. C. 1481. Hég. 886.

métal que je puisse offrir aux Espagnols. En disant ces mots, il leur présenta sa lance.

Prise d'Alhama.

L'armée de Ferdinand marcha bientôt vers Alhama, place très-forte, voisine de Grenade, et renommée par les bains magnifiques dont les rois maures l'avoient embellie. Alhama fut surprise par les Chrétiens, et la guerre, allumée pour ne plus s'éteindre.

Les succès en furent d'abord balancés. Mulei avoit des troupes nombreuses, un grand trésor, de l'artillerie. Il auroit pu long-tems se défendre; mais une imprudence de sa part le précipita pour jamais dans un abîme de maux.

Guerre civile chez les Maures. Boabdil est proclamé roi.

Mulei étoit l'époux d'une Maure nommée Aïxa, d'une des premières tribus de Grenade. Il en avoit un fils appelé Boabdil, qui devoit régner après lui. Épris d'une esclave chrétienne qui le gouvernoit à son gré,

Mulei répudia sa femme Aïxa. Ce fut le signal de la guerre civile. L'épouse outragée, d'accord avec le coupable Boabdil, souleva ses parens, ses amis et la moitié de Grenade : Mulei-Hassem fut chassé de sa capitale, Boabdil prit le titre de roi; et le père et le fils se disputèrent, les armes à la main, une couronne que Ferdinand alloit ravir à tous deux.

Boabdil est pris par les Espagnols. J. C. 1483. Hég. 888.

Pour comble de malheur, un frère de Mulei, nommé Zagal, se mit à la tête de quelques troupes, et remporta sur les Espagnols un avantage considérable dans les défilés de Malaga. Cette victoire valut à Zagal l'amour et l'estime des Maures; il conçut aussitôt l'espoir de détrôner son frère et son neveu. L'état se vit déchiré par un troisième parti. Boabdil trembla dans Grenade; et voulant tenter une action d'éclat qui ranimât sa faction déjà prête à l'abandonner, il sortit, à la

tête d'une petite armée, pour aller surprendre Lucène, ville appartenant aux Castillans. L'infortuné Boabdil fut pris dans cette expédition. C'étoit le premier roi maure captif chez les Espagnols. Ferdinand lui prodigua les égards dus au malheur, et le fit garder à Cordoue.

Boabdil est remis en liberté.

Mulei-Hassem saisit ce moment pour reprendre la couronne qu'un fils rebelle lui avoit enlevée. Malgré le parti de Zagal, il rentra dans sa capitale; mais il ne put opposer qu'une foible résistance aux progrès des Castillans, qui de toutes parts soumettoient les villes, et s'avançoient toujours vers Grenade, où les malheureux Musulmans se livroient entre eux des combats. Pour augmenter ces divisons sanglantes, qui déjà présageoient leur ruine, l'habile Ferdinand rendit à Boabdil la liberté; il devint lui-même l'allié de son captif, promit de l'aider

contre son père, à condition que Boabdil lui paieroit un tribut de douze mille écus d'or, qu'il se reconnoîtroit son vassal, et lui livreroit certaines places. Le lâche Boabdil signa tout; et, soutenu par Ferdinand, il courut faire la guerre à Mulei.

Les Maures se détruisent eux-mêmes.

Le royaume de Grenade devint alors un champ de carnage où Mulei-Hassem, Boabdil, Zagal, se poursuivoient le fer à la main, en se disputant de tristes débris. Les Espagnols, pendant ce tems, marchoient de conquête en conquête, tantôt sous le prétexte de secourir leur allié Boabdil, tantôt réclamant le traité qu'ils avoient fait avec ce monarque, toujours attisant le feu des discordes, dépouillant également les trois partis, et laissant aux vaincus leurs loix, leurs usages, et le libre exercice de leur religion.

Au milieu de tant de troubles, de crimes, de calamités, le vieux Mulei-

J. C. 1485. Hég. 890. Hassem mourut de douleur, ou par les coups de son frère; Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume, et Boabdil convint avec Zagal de partager le peu qui restoit de cet état désolé. Grenade appartint à Boabdil; Guadix et Alménie furent cédées à Zagal. La guerre n'en continua pas moins; et le coupable Zagal, désespérant de conserver ce qu'il avoit, vendit ses places à Ferdinand pour une pension annuelle. Le traité fut signé; les rois catholiques prirent possession de ces villes. Le
J. C. 1490. Hég. 896. traître Zagal ne rougit pas d'accepter un emploi dans l'armée chrétienne, pour porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu.

Boabdil règne seul à Grenade.

Enfin il ne restoit plus aux Musulmans que la seule cité de Grenade. Boabdil y régnoit encore; et ce prince malheureux, aigri par ses infortunes, tournoit sa rage contre ses sujets,

qu'il gouvernoit en tyran. Les rois de Castille et d'Aragon, malgré leur prétendue alliance avec ce foible monarque, l'envoyèrent sommer de remettre en leurs mains sa capitale, selon le traité secret qu'ils disoient être fait entre eux. Boabdil éclata contre tant de perfidie. Mais il n'étoit plus tems de se plaindre; il falloit combattre, ou cesser de régner. Le roi maure prit au moins le parti le plus généreux : il résolut de se défendre. Ferdinand, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, l'élite des deux royaumes, vint mettre le siége devant Grenade, le 9 mai 1491. Hég. 897.

Siége de Grenade.

Cette grande ville, comme je l'ai dit, étoit défendue par de forts remparts, flanqués de mille trente tours, et par une foule d'ouvrages entassés les uns sur les autres. Malgré les guerres civiles qui l'avoient inondée de sang, elle renfermoit encore plus de deux

cent mille habitans. Tout ce qui restoit de braves guerriers attachés à leur patrie, à leur religion, à leurs loix, s'étoit réuni dans ses murs. Le désespoir doubloit leur force; et, sous un autre chef que Boabdil, ce désespoir auroit pu les sauver; mais ce roi foible et féroce, sur un soupçon, sur le moindre indice, faisoit périr par le fer des bourreaux ses plus fidèles défenseurs; il étoit l'objet de la haine et du mépris des Grenadins, qui l'avoient surnommé *Zogoybi*, c'est-à-dire *le petit roi*. Toutes les tribus de Grenade, sur-tout celle des Abencerrages, étoient mécontentes et découragées. Les Alfaquis, les Imans prédisoient à haute voix la fin de l'empire des Maures; et la seule horreur que l'on avoit encore pour le joug des Espagnols, soutenoit un peuple indigné contre ses ennemis et contre son roi.

Isabelle se rend au camp.

Les troupes de Ferdinand, au contraire, ivres de leurs succès passés, se

regardant comme invincibles, croyoient marcher à une conquête certaine. Elles se voyoient guidées par des chefs qu'elles adoroient : Ponce de Léon, marquis de Cadix ; Henri de Gusman, duc de Medina Sidonia; Mendoze, Aguilar, Villena, sur-tout Gonzalve de Cordoue, beaucoup d'autres fameux capitaines, suivoient un roi victorieux. Isabelle, dont les vertus commandoient la vénération, dont la grace, l'affabilité, savoient attirer l'amour, s'étoit rendue au camp de son époux avec l'infant, les infantes, avec la plus brillante cour qui fût alors dans toute l'Europe. Cette grande reine faisoit plier aux circonstances son humeur naturellement sévère : elle mêloit aux travaux guerriers les fêtes et les plaisirs. Les tournois délassoient des combats; les illuminations, les danses, les jeux, remplissoient les nuits d'été, si belles dans ces climats. Isabelle présidoit à tout : un seul mot de sa bouche étoit

une récompense ; un de ses regards faisoit un héros du dernier de ses soldats. L'abondance régnoit dans le camp ; la joie, l'espoir, animoient tous les cœurs ; tandis que, chez les Grenadins, la défiance mutuelle, la consternation générale, la certitude de manquer de vivres, avoient glacé tous les courages.

Isabelle bâtit une ville.

Le siége dura cependant près de neuf mois. Ferdinand ne tenta point d'assaut contre une place si bien fortifiée : après avoir dévasté les environs, il attendit patiemment que la faim lui livrât Grenade. Content de foudroyer les remparts, de repousser les fréquentes sorties des Maures, il n'engagea point d'action décisive, et resserra chaque jour davantage l'ennemi qui ne pouvoit lui échapper. Un accident, pendant la nuit, mit le feu aux tentes d'Isabelle ; l'incendie consuma tout le camp. Boabdil n'en profita point. La reine voulut qu'à la place de ce camp

brûlé, les Espagnols bâtissent une ville (*a*), afin de faire voir aux Musulmans que le siége ne seroit jamais levé. Cette idée, grande, extraordinaire, digne du génie d'Isabelle, fut exécutée en quatre-vingts jours. Les Espagnols s'établirent dans la nouvelle cité, qui fut fermée de murailles. Elle subsiste encore aujourd'hui, et porte le nom de *Santa-Fé*, que lui donna la pieuse reine.

Grenade capitule.

Enfin, pressés par la famine, battus le plus souvent dans les petits combats qui se livroient sans cesse sous leurs murs; abandonnés par l'Afrique, qui ne tenta aucun effort pour les sauver, les Maures sentirent la nécessité de se rendre. Gonzalve de Cordoue fut chargé par les rois de régler les articles de la capitulation. Elle por-

(*a*) Histoire de Ferdinand et d'Isabelle; Mariana, Garibai, Ferreras, etc.

toit que les Grenadins reconnoîtroient pour leurs rois Ferdinand et Isabelle, ainsi que leurs successeurs à la couronne de Castille; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers chrétiens; que les Maures, toujours gouvernés selon leurs loix, conserveroient leurs coutumes, leurs juges, la moitié de leurs mosquées, et le libre exercice de leur culte; qu'ils pourroient garder ou vendre leurs biens, et se retirer en Afrique ou dans tel autre pays qu'ils choisiroient, sans que jamais les Castillans pussent les forcer de quitter l'Espagne; que Boabdil jouiroit, dans les Alpuxares, d'un riche et vaste domaine dont il disposeroit à son gré.

Boabdil sort de Grenade.

Telle fut la capitulation, que les Espagnols observèrent mal. Boabdil l'exécuta quelques jours avant le terme convenu, parce qu'il apprit que son peuple, soulevé par les imans, vouloit rompre la négociation et s'ensevelir sous



Vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme.

Monnet inv. Courbé Sculp.

sous les ruines de Grenade. Le malheureux roi se hâta de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra ; il fut ensuite porter les clefs à Ferdinand, et ne rentra plus dans la ville. Bientôt, suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs, il prit le chemin du triste domaine qu'on lui donnoit pour un royaume. Arrivé sur le mont Padul, d'où l'on découvre Grenade, il jeta sur elle un dernier regard, et les larmes baignèrent son visage. *Mon fils*, lui dit sa mère Aïxa, *vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme*. Cet infortuné ne put vivre sujet dans le pays où il avoit régné; il passa peu de tems après en Afrique, et fut tué dans un combat. J. C. 1492. Hég 898.

Isabelle et Ferdinand firent leur entrée à Grenade le 2 janvier 1492, au bruit de leur artillerie, au milieu d'une double haie de soldats. La ville Les Espagnols entrent dans Grenade.

sembloit déserte; les Maures, retirés dans leurs maisons, fuyoient la présence de leurs vainqueurs, cachoient leurs larmes et leur désespoir. Les rois allèrent d'abord à la grande mosquée, qui fut transformée en église, et où ils rendirent grace à Dieu de tant de succès. Tandis qu'ils remplisssoient ce pieux devoir, le comte de Tendilla, nouveau gouverneur de Grenade, arboroit la croix triomphante, l'étendard de Castille et celui de Saint Jacques sur la plus haute tour de l'Alhambra.

Ainsi tomba cette ville fameuse; ainsi finit la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cent quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

Causes de la ruine des Maures.

On a dû remarquer dans ce court précis, les principales causes de leur perte. La première étoit dans leur caractère, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveautés, cette in-

quiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux les factions, déchira leur empire par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis, dénués des forces qu'ils avoient employées contre eux-mêmes. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monumens, qui épuisoit le trésor public, tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le tems de reproduire des moissons toujours ravagées par les Espagnols. D'ailleurs ils manquoient de loix, seule base solide de la prospérité des nations; et leur gouvernement despotique, sous lequel les hommes n'ont point de patrie, faisoit regarder à chaque individu ses vertus ou ses lumières comme des moyens de considération personnelle, et non comme le patrimoine de l'état.

Qualités de cette nation.

Ces défauts si dangereux, et qui causèrent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les Chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disciplinés, moins habiles, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque. L'adversité ne les abattoit pas long-tems; ils y voyoient la volonté du ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervens de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône (10); ils donnoient aux pauvres non-seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises. Dans les villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hos-

pitalité, de tout tems si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade : ils se plaisoient à l'exercer; et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu, teint de sang et poursuivi par la justice, vint demander un asyle. Le vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier, et rapportant au vieillard le corps de son fils, que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux père ne livra point son hôte; et quand la garde fut partie, *Sors de chèz moi*, dit-il à l'assassin, *pour qu'il me soit permis de te poursuivre.*

Révoltes des Maures.

Tels furent ces Maures célèbres, peu connus des historiens, qui les ont souvent calomniés. Après leur défaite, beaucoup d'entre eux se retirèrent en Afrique. Ceux qui restèrent à Grenade eurent à souffrir des persécutions. L'article du dernier

traité qui leur assuroit formellement la liberté de leur culte, fut violé par les Espagnols : on les forçoit d'abjurer leur croyance par la gêne, par la crainte, par toutes sortes d'indignes moyens. Irrités de ce manque de foi, les Maures ten-
J. C. 1500. tèrent de se soulever. Leurs efforts furent inutiles : Ferdinand lui-même marcha contre eux, fit passer au fil de l'épée ceux qu'il appeloit des rebelles, et, le glaive à la main, donna le baptême à plus de cinquante mille vaincus.

Leur expulsion totale.

Les successeurs de Ferdinand, Charles-Quint, et sur-tout Philippe II, tourmentèrent de nouveau les Maures (*a*). L'inquisition fut établie à Grenade : la terreur, la délation, les supplices,

(*a*) Les édits de Charles-Quint, renouvelés et rendus plus sévères par Philippe II, réformoient entièrement la façon de vivre des Maures, leur prescrivoient d'adopter l'habit et le langage espagnols, défendoient à leurs femmes d'aller voilées, leur interdisoient l'usage des bains, les danses de leur pays, et ordonnoient que tous leurs enfans,

furent employés pour les convertir ; on leur arrachoit leurs enfans pour les élever dans la foi d'un Dieu qui détesta toujours la violence, qui ne prêcha que la paix; on les dépouilloit de leurs biens; on les accusoit sur le moindre prétexte. Réduits au désespoir, ils prirent les armes; et la plus J. C. 1569.
terrible vengeance fut exercée par eux contre les prêtres chrétiens. Le nouveau roi qu'ils avoient choisi, nommé Mahomet-ben-Ommiah, qui se disoit du sang des Ommiades, livra plusieurs combats dans les Alpuxares, et s'y soutint deux ans malgré ses revers. Il fut assassiné par les siens. Son successeur eut le même sort; et les Maures furent forcés de reprendre

---

depuis cinq ans jusqu'à quinze, fussent enregistrés pour être envoyés dans des écoles catholiques, etc.

(*Recherches historiques sur les Maures*, par M. Chénier, tome II; *Guerra de Grenada* de D. Diego de Mendoza, lib. I.

un joug que leur révolte rendit plus pesant. Enfin le roi Philippe III les chassa tout-à-fait d'Espagne; et la dé-
J. C. 1609. population causée par ce fameux édit fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de cent cinquante mille de ces infortunés passèrent par la France, où notre bon Henri IV les fit traiter avec humanité. Quelques autres, en petit nombre, restèrent et sont encore cachés dans les montagnes des Alpuxares : mais la plupart allèrent se fixer en Afrique, où ce peuple malheureux traîne aujourd'hui sa triste existence sous le despotisme des rois de Maroc, et demande tous les vendredis à son Dieu de le ramener à Grenade.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

DU

PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(1) PAGE 2. Les historiens espagnols, etc.

Mariana, Garibai, Ferrera, Zurita, sont des historiens très-estimables. Le premier surtout, qui s'étoit nourri de la lecture des anciens, écrit souvent avec l'éloquence et le talent de Tite-Live : il semble avoir étudié la manière de cet admirable historien, et n'a pas moins de goût que lui pour les prodiges. Tous ces auteurs, en général passionnés pour la gloire de leur nation, sont quelquefois injustes pour les autres peuples : ils oublient souvent que, si l'amour de la patrie est une des premières vertus de l'homme, l'amour de la vérité est le premier devoir d'un écrivain.

(2) *Page* 3. Les écrivains arabes, etc.

CROIROIT-ON que la plupart des historiens arabes ne disent pas un seul mot de la

fameuse bataille de Tours? *Hidjazi* rapporte simplement que Charles, roi des Français, voyant les Arabes au milieu de la France, ne voulut point les combattre, dans l'espoir que leurs divisions les détruiroient. « En effet, ajoute cet his- » torien, les Arabes de Damas et de l'Yémen, » les Bérébères et les Modarites se brouillèrent, » se firent la guerre; et la conquête de la France » fut manquée. »

(Cardonne, *Histoire d'Afrique*, tome I, page 130).

Les lacunes qu'on trouve chez eux ont quelquefois des motifs plus puissans que leur vanité: plusieurs de leurs princes, entr'autres ceux de la dynastie des *Almohades*, qui régnoient en Afrique dans le douzième siècle, défendirent, sous peine de mort, d'écrire les annales de leur règne. Novaïri rapporte qu'un de ces princes fit punir du dernier supplice un auteur coupable de ce crime. Cette atroce imbécillité semble une espèce de justice que le despotisme se rend à lui-même.

(3) *Page* 4. Dans les romans espagnols, etc.

Les romans qui méritent quelque estime, peignent toujours fidèlement les mœurs du peuple chez qui se passe la scène. Celui de *Las guerras civiles de Granada*, par Ginez Perez de Hita, que je crois traduit, ou au moins imité de l'A-

rabe, à travers des longueurs et du mauvais goût, fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce qu'on en peut lire dans les historiens espagnols. Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage; et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convient à mon sujet.

J'ai encore trouvé des détails sur les Grenadins dans un immense recueil d'anciennes romances castillanes, intitulé *Romancero general*, dont je parle dans ce précis. Mais c'est à un litterateur espagnol que j'ai eu les plus grandes obligations : Don Juan Pablo Forner, fiscal de sa majesté catholique à l'audience de Séville, et aussi distingué par son érudition que par son talent pour la poésie, a bien voulu m'indiquer les sources où je pouvois puiser, et m'a fourni plusieurs mémoires. Je me plais à publier ma reconnoissance pour don Juan Pablo Forner, qui, me faisant riche de ses lumières, m'a épargné beaucoup de fautes par ses conseils.

(4) *Page* 6. Depuis la fin du sixième siècle, etc.

J'AI pris soin de joindre toujours à la date de notre ère, la date de l'hégire des Musulmans. Quelques historiens espagnols, comme Garibai, ne sont pas d'accord avec les historiens arabes sur ces années différentes de l'hégire. J'ai cru devoir suivre l'autorité des Arabes; et je m'en suis tenu à la chronologie de M. Cardonne, qui m'a

plusieurs fois assuré lui-même avoir mis une grande exactitude dans ce calcul. Je l'ai pourtant quelquefois corrigé par *Ferreras*. Les noms propres arabes, soit par la difficulté de leur prononciation, soit par l'ignorance de l'orthographe, varient encore davantage dans les différens auteurs : alors j'ai toujours choisi les noms les plus connus et les plus doux. Le tableau chronologique des souverains maures, que j'ai mis à la tête de mon livre, doit éclaircir beaucoup de doutes à ce sujet.

(5) *Page* 12. Jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, etc.

Le mot *islamisme* vient d'*eslam*, qui veut dire *consécration à Dieu*. Tout cet abrégé des principes de la religion musulmane n'est composé que de phrases rapprochées, mais prises mot à mot dans le Koran, chapitres *de la Vache, du Voyage, des Femmes, de la Fumée, de la Conversion, de la Table*. Ces préceptes s'y trouvent noyés dans une foule d'absurdités, de répétitions, d'idées incohérentes : mais l'ouvrage entier étincelle souvent de verve, et la morale en est pure. Mahomet n'y parle jamais; c'est toujours l'ange Gabriel qui lui apporte la parole de Dieu : le prophète écoute et répète. L'ange prend soin d'entrer dans tous les détails qui concernent non-seulement la religion, mais la législation et la police : voilà pourquoi, chez les Musulmans, le Koran est à la

fois le code des lois sacrées et civiles. La moitié du livre est en vers, et l'autre moitié en prose poétique. Mahomet étoit un grand poète, talent si estimé dans l'Arabie, que les peuples se rassembloient à la Mecque pour juger les différens poëmes que les auteurs venoient afficher sur les murs du temple de la Caaba : le vainqueur étoit couronné avec une grande solemnité. Lorsque Mahomet y fit afficher le second chapitre du Koran, *Labid ebn rabia*, le plus fameux poète de ce tems, déchira l'ouvrage qu'il avoit mis en concurrence, et s'avoua vaincu par le prophète.

(Du Ryer, *Vie de Mahomet;* Savary, *traduction du Koran.*)

(6) *Page* 13. Il mourut à Médine des suites du poison, etc.

Mahomet ne fut point un monstre de cruauté, comme tant d'écrivains nous l'ont dépeint : il fit souvent grace aux vaincus; il pardonna même des injures personnelles. Caab, fils de Zogaïr, qui avoit été l'un de ses ennemis les plus ardens, et dont la tête étoit proscrite, osa paroître tout-à-coup dans la mosquée de Médine, au moment où Mahomet prêchoit le peuple. Caab récita des vers qu'il avoit faits à la louange du prophète. Celui-ci les entendit avec transport, embrassa Caab, se dépouilla de son manteau et l'en revêtit. Ce manteau fut depuis acheté par un calife à la famille du poète, la somme de vingt mille

drachmes, et devint l'ornement des souverains de l'Asie, qui ne le portoient qu'aux fêtes solemnelles.

Les derniers instans de Mahomet prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir une ame cruelle. La veille de sa mort, il se leva, se rendit à la mosquée appuyé sur le bras d'Ali, monta dans la tribune, fit la prière, et dit ces paroles : « Musulmans, je vais mourir : personne ne doit plus me craindre. Si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voilà mon dos, qu'il me frappe ; si j'ai ravi son bien, voilà ma bourse, qu'il se paie ; si je l'ai humilié, qu'il m'humilie : je me livre à votre justice ». Le peuple éclatoit en sanglots. Un seul homme vint lui demander trois drachmes. Mahomet, en les payant, voulut y joindre l'intérêt ; ensuite il fit de tendres adieux à ces braves Médinois, qui l'avoient si vaillamment défendu ; il donna la liberté à ses esclaves, régla l'ordre de ses funérailles ; et quoiqu'il soutînt jusqu'au bout le caractère de prophète, en disant, même à l'agonie, qu'il s'entretenoit avec l'ange Gabriel, il n'en fut pas moins bon et sensible avec Fatime sa fille, avec son épouse chérie Aïezha, avec Ali, Omar, ses disciples et ses amis. La douleur et le deuil furent universels dans l'Arabie ; le peuple poussoit des hurlemens et se rouloit sur la poussière ; Fatime mourut de désespoir. Le poison qui termina les jours du prophète, lui avoit été donné, quelques années auparavant, par une Juive nommée Zaïnab, dont le

frère avoit été tué par Ali. Cette femme vindicative empoisonna un agneau rôti qu'elle servit à Mahomet. A peine le prophète en eut mis un morceau dans sa bouche, qu'il le rejeta, en criant que ce mouton étoit empoisonné. Mais, malgré cette promptitude, malgré les remèdes qu'il fit, le poison étoit si violent, qu'il en souffrit toute sa vie, et en mourut quatre ans après, dans la soixante-troisième année de son âge.

Le respect, la vénération des Orientaux pour Mahomet ne peut se comprendre. Leurs docteurs ont écrit que le monde fut fait pour lui; que la première chose que Dieu créa fut la lumière, et que cette lumière devint la substance de l'ame de Mahomet, etc. etc. Quelques-uns ont soutenu que le Koran étoit increé; d'autres ont adopté l'opinion contraire : de là une foule de commentateurs et de sectes; de là des guerres de religion qui ont couvert l'Asie de sang.

(Marigny, *Histoire des Arabes*; Savary, *Vie de Mahomet*; d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*).

(7) *Page* 14. Kaled, surnommé *l'épée de Dieu*, etc.

Les faits d'armes de ce Kaled, rapportés par les historiens les plus authentiques, ressemblent à ceux des héros de roman. D'abord ennemi de Mahomet, il vainquit le prophète au combat d'*Ahed*, le seul où Mahomet ait été vaincu. De-

venu depuis zélé Musulman, il soumit les peuples qui se révoltèrent après la mort de Mahomet, battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine, une partie de la Perse, et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit toujours aux généraux ennemis. Un trait de lui fera connoître son caractère. Il assiégeoit la ville de Bostra. Le gouverneur grec, nommé Romain, feignit de vouloir faire une sortie, et vint ranger ses troupes en bataille devant l'armée musulmane. Au moment où le signal alloit se donner, il fit demander une conférence à Kaled. Les deux guerriers s'avancèrent aussitôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Romain dit au Musulman qu'il étoit décidé à lui livrer sa ville, et même à embrasser l'islamisme; mais il ajouta qu'il craignoit que ses soldats, dont il n'étoit pas fort estimé, ne voulussent attenter à ses jours, et qu'il supplioit Kaled de lui donner les moyens d'échapper à leur vengeance.

Le meilleur de tous, lui répondit Kaled, c'est de vous battre tout-à-l'heure avec moi. Cette marque de courage vous attirera le respect de vos troupes, et nous pourrons ensuite traiter ensemble.

A ces mots, sans attendre la réponse de Romain, Kaled tire son cimeterre, et attaque le malheureux gouverneur, qui se défend d'une main tremblante. A chaque coup que lui portoit Kaled, Romain lui disoit : Voulez-vous donc me tuer? Non, répondoit le Musulman : tout ce que j'en fais n'est que pour vous attirer de l'honneur;

et

et plus vous recevrez de coups, plus vous acquerrez d'estime. Enfin il abandonna Romain tout meurtri, s'empara bientôt de sa ville; et, lorsqu'il revit le gouverneur, il lui demanda comment il se portoit.

(Marigny, *Histoire des Arabes*, tome I.)

(8) *Page* 17. Les tribus belliqueuses des Bérébères, etc.

Les Bérébères ont donné leur nom à cette partie de l'Afrique que nous appelons *Barbarie*. On les regarde avec beaucoup de vraisemblance comme les descendans des premiers Arabes venus avec Melek Yafrik, et confondus avec les anciens Numides. Leur langue, qui diffère de celle des autres peuples, pourroit bien être une corruption de la langue punique : c'est l'opinion de M. Chénier. Quoi qu'il en soit, les Bérébères existent encore dans le royaume de Maroc, divisés par tribus, errant dans les montagnes ; ne s'alliant jamais avec les Maures, qu'ils n'aiment point; soumis au roi de Maroc comme au chef de leur religion, mais bravant son autorité quand il leur plaît. Redoutables par leur nombre, par leur courage, par leur amour de l'indépendance, ils ont conservé leurs antiques mœurs, que l'on trouvera détaillées au septième livre de mon ouvrage, d'après ce que j'ai trouvé dans *Léon l'Africain, Marmol, M. Chénier,* etc.

(9) *Page* 22. Tarik, l'un des plus grands capitaines, etc.

Tarik vint aborder au mont de Calpé, et prit la ville d'Héraclée, à laquelle les Arabes donnèrent le nom de *Djebel Tarik.* Nous en avons fait *Gibraltar.*

(10) *Page* 26. Sous le califat d'Yézid II, etc.

Ce calife, le neuvième des Ommiades, eut une fin qui mérite au moins de la pitié. Il s'amusoit un jour à jeter des grains de raisin à son esclave chérie, nommée *Hababah,* qui les recevoit dans sa bouche. Malheureusement un de ces grains, beaucoup plus gros en Syrie qu'en Europe, s'arrêta dans le gosier d'Hababah, et l'étouffa sur-le-champ. Yézid au désespoir ne voulut jamais permettre qu'on enterrât l'objet de son amour : il garda son corps huit jours entiers dans sa chambre, sans vouloir le quitter un instant. Enfin, obligé, par la corruption, de consentir à s'en séparer, il mourut de sa douleur, après avoir ordonné qu'on l'inhumât dans le tombeau de sa chère Hababah.

(Marigny, *Histoire des Arabes;* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, etc.)

Fin des notes de la première époque.

SECONDE ÉPOQUE.

(1) PAGE 35. Ali..... bientôt après fut assassiné, etc.

TROIS *Karégites* (on appeloit ainsi une secte de Musulmans plus fanatiques que les autres), voyant l'empire des Arabes troublé par les querelles d'Ali, de Moavias et d'Amrou, crurent faire une chose agréable à Dieu et rendre la paix à leur patrie en assassinant à la fois ces trois rivaux. L'un d'eux courut à Damas, blessa l'usurpateur Moavias par derrière; mais la blessure ne fut pas mortelle. Celui qui s'étoit chargé de tuer Amrou, poignarda par une méprise un des amis de ce rebelle. Le troisième vint frapper Ali, comme il entroit dans la mosquée; et le vertueux calife fut le seul qui n'échappa point à son assassin.

(Marigny, *Histoire des Arabes*, tome II.)

(2) *Page* 36. Mervan II, le dernier calife ommiade, etc.

CE Mervan fut surnommé *Alhémar,* c'est-à-dire *l'âne*, surnom qui, dans l'Orient, n'a rien que de fort honorable, d'après l'estime singulière qu'on a pour ces animaux infatigables et

patiens. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Mervan, étant en Egypte, devint épris d'une religieuse chrétienne, et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un onguent qui rendoit invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frotté le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper hardiment; et le barbare lui coupa la tête.

(D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

(3) *Page* 37. Les noms d'Haroun a Raschild, d'Almamon et des Barmécides, etc.

Haroun al Raschild, c'est-à-dire *Haroun le Juste*, obtint une grande gloire dans l'Orient, qu'il dut sans doute en partie, ainsi que son beau surnom, à la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Ses victoires et son amour pour les sciences prouvent qu'Haroun n'étoit pas un homme ordinaire; mais sa cruauté pour les Barmécides ternit l'éclat de ses grandes actions. Cette illustre famille, issue des anciens rois de la Perse, avoit rendu les services les plus signalés aux califes, et s'étoit attiré le respect, l'amour de tout l'empire. Giaffar Barmécide, qui passoit pour le plus vertueux des Musulmans et pour le meilleur écrivain de son siècle, étoit le visir d'Haroun. Il conçut un violent amour pour

la belle Abassa, sœur du calife. La princesse aima Giaffar; et le calife, qui avoit pour sa sœur au moins une amitié fort jalouse, vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen : mais par un caprice digne d'un despote d'Orient, il exigea que l'amoureux Giaffar lui fit serment de ne jamais user des droits d'époux. L'infortuné s'y soumit, et fut long-tems fidèle à sa promesse. Malheureusement Abassa, dont l'esprit et le talent pour la poésie étoient fort célèbres, lui écrivit un jour ces vers, rapportés par Abou-Agélah, historien arabe, et que je ne fais que rimer.

La sévère pudeur me prescrivoit la loi
De te cacher le feu qui consume mon ame :
Mais il éclate malgré moi ;
Je cède en rougissant à ma brûlante flamme.
Déchire ce billet que je baigne de pleurs :
Soit de honte ou d'amour il faudra que j'expire.
Pouvois-je mourir sans te dire
Que c'est pour toi seul que je meurs ?

Giaffar, ne se possédant plus, courut chez son épouse, et oublia son serment. Bientôt après, Abassa fut obligée de prendre des précautions pour cacher sa grossesse à son frère. Tout réussit : elle accoucha secrètement d'un fils que l'on envoya nourrir à la Mecque. Quelques années après, Haroun alla faire son pélerinage dans cette ville, et sut, par un esclave perfide, toutes les circonstances du parjure de Giaffar. L'atroce Haroun (on auroit peine à le croire, si ce fait

n'étoit authentique dans tout l'Orient) fit jeter sa sœur dans un puits, fit couper la tête à Giaffar, et ordonna qu'on mît à mort tous les parens de l'infortuné Barmécide. Son père Jahiah, vieillard vénérable, adoré de tout l'empire, qu'il avoit gouverné long-tems, reçut le trépas avec une constance héroïque. Avant de mourir, il écrivit ce peu de mots au calife :

« L'accusé passe le premier; l'accusateur le » suivra dans peu. Tous deux paroîtront devant » un juge que les procédures ne peuvent trom- » per. »

L'implacable Haroun poussa la démence jusqu'à défendre qu'on parlât des Barmécides. Un Musulman, nommé Mundir, osa braver cette loi, et fit publiquement leur éloge. Le calife l'envoya chercher, et le menaça du supplice. Vous pouvez, lui répondit Mundir, me faire taire en me donnant la mort, et vous n'avez que ce moyen; mais vous ne pouvez pas faire taire la reconnoissance de tout l'empire pour ces vertueux ministres; et les débris mêmes des monumens qu'ils ont élevés, et que vous détruisez, parleront malgré vous de leur gloire.

Haroun, touché de ces paroles, lui fit donner une assiette d'or. Mundir, en la recevant, s'écria: Voici encore un bienfait des Barmécides !

Tel fut ce fameux Haroun qui portoit le surnom de *Juste*.

Almamon son fils n'eut point de surnom, et fut le plus vertueux, le plus sage, le meilleur

des hommes. On en peut juger par ce mot de lui. Ses visirs le pressoient de punir de mort un de ses parens qui s'étoit fait proclamer calife, et avoit porté les armes contre lui. Almamon ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les larmes aux yeux : « Ah ! si l'on savoit combien » j'ai de plaisir à pardonner, tous ceux qui m'ont » offensé viendroient me faire l'aveu de leurs » fautes. »

Ce prince adorable fit fleurir les sciences et les beaux arts : son règne est la plus belle époque de leur gloire chez les Arabes.

(Marigny, *Histoire des Arabes*; d'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

(4) *Page* 40. Des irruptions des Français dans la Catalogne, etc.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque où Charlemagne vint en Espagne. Il paroît que ce fut sous le règne d'Abdérame I que cet empereur passa les Pyrénées, prit Pampelune, Saragosse, et fut battu dans sa retraite aux défilés de Roncevaux, lieu si célèbre dans les romans par la mort de Roland.

(5) *Page* 46. Un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés, etc.

Les anciennes lois d'Aragon, connues sous le nom de *Fore de Sobrarbe*, limitoient la puis-

sance des souverains en lui donnant un contrepoids dans celle des *ricos Hombres* et du magistrat qui s'appeloit *le Justice*. Tout le monde connoît la formule du serment que les états d'Aragon prêtoient à leur roi : *Nos que valemos tanto como vos y que podémos mas que vos, os hazemos nuestro rei, con tal que gardeis nuestros fueros : sino, no.*

(6) *Page* 48. L'école célèbre dont les élèves, etc.

L'ÉCOLE de musique fondée à Cordoue par Ali-Zériab, produisit le fameux Moussali, que les Orientaux regardent comme leur plus grand musicien. Cette musique ne consistoit point, comme la nôtre, dans l'accord de différens instrumens, mais simplement dans des airs doux et tendres, que le musicien chantoit en s'accompagnant du luth. Quelquefois on réunissoit plusieurs voix et plusieurs luths ensemble pour exécuter les mêmes airs à l'unisson. Cette musique suffisoit et suffit encore à des peuples passionnés pour la poésie, et dont le premier besoin, lorsqu'ils écoutent une voix, est d'entendre les vers qu'elle chante. Ce Moussali qui fut élève d'Ali-Zériab à Cordoue, devint ensuite, par son talent, le favori d'Haroun al Raschild. On raconte que ce calife, s'étant brouillé avec une de ses favorites nommée Mariah, tomba dans une mélancolie qui faisoit craindre pour ses jours.

Giaffar le Barmécide, son premier visir, pria le poète Abbas-ben-Anhaf de faire des vers sur cette brouillerie. Ces vers furent chantés par Moussali devant le calife, qui fut tellement touché des pensées du poète et des accens du musicien, qu'il courut sur-le-champ aux genoux de sa maîtresse demander et donner pardon. Mariah reconnoissante envoya vingt mille drachmes d'or au poète et à Moussali; Haroun leur en fit donner quarante mille.

(Cardonne, *Histoire d'Afrique*, livre II.)

(7) *Page* 54. La statue de la belle esclave, etc.

Mahomet, par horreur pour l'idolâtrie, défend à son peuple, dans l'Alcoran, toute figure imitée : mais ce précepte ne fut jamais bien observé. Les califes d'Orient faisoient mettre sur leurs monnoies l'empreinte de leur image, comme on peut le voir dans les médailles que conservent quelques curieux : un des côtés représente la tête du calife; l'autre porte son nom et des passages de l'Alcoran. Dans les palais de Bagdad, de Cordoue, de Grenade, il y avoit plusieurs figures d'animaux, et beaucoup de sculptures en marbre et en or.

(Cardonne, *Histoire d'Afrique*, livre II.)

(8) *Page* 58. Le roi de l'Europe le plus riche, etc.

On peut juger de cette opulence par le pré-

sent que reçut Abdérame III d'un de ses sujets nommé Abdoulmelek-ben-Chéid, qui fut élevé à la dignité de premier visir. Voici quel fut ce présent, tel que le rapporte Ibn Kalédan, historien arabe : 400 livres d'or vierge, 420,000 sequins en lingots d'argent, 420 livres de bois d'aloès, 500 onces d'ambre gris, 300 onces de camphre, 30 pièces de drap d'or et de soie, 10 fourrures de martre du Korassan, 100 autres fourrures de martre plus communes, 48 housses de chevaux traînantes, tissues d'or de Bagdad, 4,000 livres de soie, 30 tapis de Perse, 800 armures de fer pour des coursiers, 1,000 boucliers, 100,000 flèches, 15 chevaux arabes pour le calife, 100 autres pour ses officiers, 20 mulets avec leurs selles et housses traînantes, 40 jeunes garçons, et 20 jeunes filles d'une rare beauté.

(Cardonne, *Histoire d'Afrique*, livre II.)

(9) *Page* 73. Le foible calife.... s'endormoit, etc.

C'est à peu près vers ce tems qu'arriva la fameuse aventure des sept enfans de Lara, si célébrée par les historiens et par les romanciers espagnols. Ces jeunes guerriers étoient sept frères, fils de Gonzalve Gustos, proche parent des premiers comtes de Castille, et seigneurs de Salas de Lara. Le beau-frère de Gonzalve Gustos, nommé Ruy Velasquez, excité par les horribles conseils de sa femme dona Lambra, qui pré-

tendoit avoir à se plaindre du plus jeune des sept frères, médita contre eux une vengeance atroce. Il commença par envoyer leur père Gonzalve en ambassade au roi de Cordoue, avec des lettres particulières, dans lesquelles il prioit le calife de faire périr cet ennemi des Musulmans. Le calife ne voulut point commettre ce crime; il se contenta de retenir Gonzalve en prison. Pendant ce tems, le perfide Velasquez, sous prétexte d'aller attaquer les Maures, conduisit ses sept neveux dans une embuscade, où les ennemis les ayant enveloppés, ils périrent tous jusqu'au dernier, après des exploits admirables et avec des circonstances qui rendent cette histoire infiniment touchante. Cet oncle barbare envoya les têtes des sept infortunés dans le palais de Cordoue, et les fit présenter à leur père dans un plat d'or couvert d'un voile. Le père, en découvrant ce plat, tomba privé de sentiment. Le calife, indigné contre Velasquez, rendit à Gonzalve la liberté. Mais Velasquez étoit trop puissant pour que Gonzalve pût espérer de le punir. Il le tenta vainement; la vieillesse lui avoit ôté ses forces. Solitaire avec son épouse, il pleuroit ses enfans, et demandoit au ciel de les suivre au tombeau, lorsqu'il lui vint un vengeur sur lequel il ne comptoit pas.

Gonzalve, pendant qu'il étoit prisonnier à Cordoue, avoit été l'amant heureux de la sœur du roi Musulman. Cette princesse, après son départ, étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit appelé *Mudarra Gonzalve*. Parvenu à l'âge de

quinze ans, ce fils, instruit du nom de son père et du forfait de Velasquez ; ce fils, né pour être un héros, résolut de venger ses frères. Il part de Cordoue, va défier Velasquez, le tue, lui coupe la tête, et la porte au vieillard Gonzalve, en lui demandant de le reconnoître et de le faire chrétien. L'épouse de Gonzalve consentit avec transport à devenir la mère de ce brave bâtard. Mudarra fut adopté solemnellement par les deux époux. La femme de Velasquez fut lapidée et brûlée. C'est de ce Mudarra Gonzalve que se prétendent issues les Mauriques de Lara, l'une des plus grandes maisons d'Espagne.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. VIII, chap. 9 ; Garibai, *Compend. histor.* tom. I, lib. 10.)

Fin des notes de la seconde époque.

TROISIÈME ÉPOQUE.

(1) Page 76. Trois évêques de Catalogne, etc.

Ces trois évêques, morts en combattant pour les Musulmans à la bataille d'Albakara, donnée en 1010, étoient Arnaulphe, évêque de Vic, Accio, évêque de Barcelone, et Othon, évêque de Girone.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. VIII, chap. 10.)

(2) *Page* 81. Toujours prêt, dans sa faveur, etc.

Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé *le Cid*, si connu par ses amours avec Chimène et son duel avec le comte de Gormas, a été le sujet de beaucoup de poëmes, de romans et de romances espagnoles. Sans adopter toutes les anecdotes extraordinaires que ces différens ouvrages rapportent de ce héros, il est prouvé, par le témoignage des historiens, que le Cid fut non-seulement le plus brave, le plus redouté des chevaliers de son siècle, mais le plus vertueux, le plus généreux des hommes. Il s'étoit déjà rendu célèbre par ses exploits sous le règne

de Ferdinand Ier., roi de Castille, en 1050. Lorsque son fils Sanche II voulut dépouiller sa sœur Urraque de la ville de Zamora, le Cid, avec une noble hardiesse, lui représenta qu'il faisoit une injustice, et qu'il violoit à la fois les droits du sang et les lois de l'honneur. L'impétueux Sanche exila le Cid, qu'il rappela bientôt par besoin. Quand la mort de ce Sanche, tué en trahison devant Zamora, eut donné le trône à son frère Alphonse VI, les Castillans desiroient que leur nouveau roi jurât solemnellement qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat de son frère. Personne n'osoit demander au monarque ce redoutable serment : le Cid, à l'autel même où Alphonse étoit couronné, le lui fit prononcer, en y mêlant des malédictions horribles contre les parjures. Alphonse ne lui pardonna jamais cette liberté; il exila bientôt le Cid, sous prétexte qu'il étoit entré sur les terres du roi de Tolède, Almamon, son allié, où Rodrigue avoit, par mégarde, poursuivi quelques fuyards. Ce fut le tems de cet exil qui devint l'époque la plus glorieuse pour le Cid; ce fut alors qu'il fit tant de conquêtes sur les Maures, aidé seulement des braves chevaliers que sa réputation attiroit sous ses drapeaux. Alphonse le rappela, lui rendit en apparence ses bonnes graces; mais Rodrigue étoit trop franc pour soutenir long-tems la faveur. Banni de nouveau de la cour, il alla conquérir Valence; et, maître de cette forte ville, de beaucoup d'autres, d'un vaste pays, il ne

renoit qu'à Rodrigue de se faire souverain : jamais il ne le voulut; il fut toujours le sujet fidèle d'Alphonse, quoiqu'Alphonse l'eût souvent offensé. Le Cid mourut à Valence en 1099, chargé de gloire et d'années. Il n'avoit eu qu'un seul fils, qui fut tué jeune dans un combat. Ses deux filles, dona Elvire et dona Sol, épousèrent deux princes de la maison de Navarre; et, par une longue suite d'alliances, elles se trouvent les aïeules des Bourbons qui règnent aujourd'hui en France et en Espagne.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. IX et X; Garibai, *Compend. histor.* tome II, lib. 2.)

(3) *Page* 83. Plus féroces, plus sanguinaires, etc.

L'HISTOIRE d'Afrique est une suite continuelle de meurtres. Les circonstances les plus atroces les accompagnent et les varient sans cesse : on frémit d'horreur à toutes les pages; et si l'on jugeoit l'humanité d'après ces sanglantes annales, on seroit tenté de penser que de toutes les bêtes féroces l'homme est la plus méchante et la plus cruelle. Dans la foule des scélérats africains qui portèrent la couronne, on distingue un *Abou Ishak*, de la race des *Aghlébites*, qui, après avoir fait égorger huit de ses frères, se plaisoit à verser lui-même le sang de ses propres enfans. La mère de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui

étoient nées, en différens tems, de ses nombreuses épouses. Un jour, dînant avec Ishak, cette mère, qui croyoit avoir besoin de pardon, saisit le moment où son fils sembloit regretter de n'avoir plus d'enfans. Tremblante, elle lui avoua qu'elle avoit sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri, et desira de les voir. Elles vinrent : leur âge, leurs graces, touchèrent le féroce Ishak; il les caressa long-tems. Sa mère, pleurant de joie, se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après, des eunuques vinrent lui porter, par ordre du roi, les seize têtes des jeunes princesses.

Je pourrois citer plusieurs traits pareils de cet exécrable Ishak, attestés par les historiens. Il régna long-tems, fut heureux dans toutes ses guerres, et mourut de maladie.

(Cardonne, *Histoire d'Afrique*, liv. III.)

Le tems n'a point affoibli cette férocité sanguinaire, qui semble dans les Africains être un vice inhérent au climat. De nos jours, *Mulei Abdalla*, le père de *Sidi Mahomet*, le dernier roi de Maroc, a renouvelé ces scènes d'horreur. Il pensa se noyer en traversant une rivière. Un de ses nègres le secourut, et se félicitoit d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit; et tirant son sabre : *Voyez*, dit-il, *cet infidèle qui croit que Dieu avoit besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif!* En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avoit un domestique de confiance

confiance qui le servoit depuis long-tems, et que ce roi barbare sembloit aimer. Dans un moment de franchise, il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats, et de s'en aller, de peur qu'il ne lui prît envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats, et lui dit, avec des sanglots, qu'il aimoit mieux périr de sa maiu que d'abandonner son cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoubloient quelquefois, Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avoit mal fait de ne pas accepter son congé.

(*Recherches historiques sur les Maures*, par M. Chénier, tome III.)

Ces traits sont pénibles à rapporter, mais ils font connoître les mœurs, donnent de l'horreur pour le despotisme et de l'amour pour les lois; ce qui n'est jamais inutile.

(4) *Page* 90. Et jouit de la double gloire, etc.

Averroès étoit de Cordoue, d'une des premières familles de cette ville. Sa traduction d'Aristote fut mise en latin, et nous n'avons eu pendant long-tems que cette version. Ses autres ouvrages *de Natura orbis, de Re medica,* sont encore estimés des savans. Averroès est regardé, avec raison, comme le premier des philosophes

arabes. Ils ne sont pas nombreux chez cette nation, où les prophètes et les conquérans ont été communs. Sa philosophie lui attira des malheurs. L'indifférence qu'il affectoit pour toutes les religions, à commencer par la sienne, excita contre lui les prêtres, les fanatiques, sur-tout ceux que ses talens rendoient jaloux : ils l'accusèrent devant l'empereur de Maroc d'être un hérétique. Averroès fut condamné à faire amende honorable à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous les fidèles qui viendroient prier pour sa conversion. Il subit cet humiliant supplice, en répétant ces paroles : *Moriatur anima mea morte philosophorum !*

(5) *Page* 98. Et brise les chaînes de fer, etc.

Ce roi de Navarre étoit Sanche VIII, surnommé *le Fort*. Ce fut en mémoire de ces chaînes brisées par lui à la bataille de Tolosa, qu'il fit ajouter aux armes de Navarre les chaînes d'or qu'on y voit sur le champ de gueules.

(6) *Page* 104. Cousin germain de saint Louis, etc.

Blanche, mère de saint Louis, étoit fille d'Alphonse le Noble, roi de Castille. Elle avoit une sœur nommée Bérengère, mariée au roi de Léon, et mère de Ferdinand III. Plusieurs historiens, entr'autres Mariana et Garibai, soutien-

nent que Blanche étoit l'aînée de Bérengère. Par conséquent saint Louis eût été l'héritier direct du trône de Castille. La France a conservé longtems cette prétention. D'autres disent que Bérengère étoit l'aînée. Il est étonnant que ce point d'histoire n'ait pas été éclairci : mais il est simple que les droits de Ferdinand aient prévalu, puisqu'ils étoient soutenus de l'amour des Castillans.

Fin des notes de la troisième époque.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

(1) PAGE 126. Alphonse le Sage..... monta sur le trône, etc.

C'EST cet Alphonse le Sage qui disoit en badinant que, *s'il avoit été du conseil de Dieu dans le tems de la création, il lui auroit donné de bons avis.* Cette plaisanterie lui a été durement reprochée par les historiens. Alphonse le Sage étoit un grand astronome. Ses *Tables alphonsines* lui ont acquis beaucoup de réputation. Son recueil de loix, intitulé *Las Partidas,* prouve que le bonheur de son peuple l'occupoit autant que l'étude. C'est dans ce recueil qu'on trouve ces mots remarquables écrits par un roi dans le treizième siècle : *Le despote arrache l'arbre, le Sage monarque l'émonde.*

(2) *Page* 129. De se faire élire empereur, etc.

ALPHONSE LE SAGE avoit été élu empereur en 1257 : mais il étoit trop loin de l'Allemagne, et trop occupé chez lui pour pouvoir soutenir cette élection. Il fit pourtant, en 1273, un voyáge à Lyon, où le pape Grégoire X étoit alors, pour plaider sa cause devant le pontife.

Le pape décida pour Rodolphe de Hasbourg, tige de la maison d'Autriche. Ainsi les papes donnoient les couronnes.

(*Révolutions d'Espagne,* tome I, liv. III.)

(3) *Page* 130. Sanche.... n'en régna pas moins après lui, etc.

Ce Sanche surnommé *le Brave,* qui porta les armes contre son père et parvint au trône après lui, n'étoit que le second fils d'Alphonse le Sage. L'aîné, Ferdinand *de la Cerda,* prince doux et vertueux, étoit mort à la fleur de ses jours, laissant au berceau deux enfans qu'il avoit eus de son épouse Blanche, fille de saint Louis, roi de France. Ce fut pour priver ces enfans de leurs droits à la couronne que l'ambitieux Sanche fit la guerre à son père. Il réussit dans ses criminels desseins : mais les princes de la Cerda, protégés par la France, par l'Aragon, et ralliant autour d'eux tous les mécontens de Castille, furent la cause ou le prétexte de longues et sanglantes divisions.

(Mariana, *tome I, liv.* 14; Garibai, Ferreras, etc.)

(4) *Page* 142. Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné, etc.

Ferdinand IV, fils et successeur de Sanche le Brave, étoit encore enfant lorsqu'il monta sur

le trône. Sa minorité fut très-orageuse : mais le génie et les grandes qualités de la reine Marie sa mère, vinrent à bout de calmer les factions. Il fut surnommé *l'Ajourné*, parce qu'ayant, dans un accès de colère, fait précipiter du haut d'un rocher deux frères du nom de *Carvajal*, accusés et non convaincus d'un assassinat, ces deux frères, au moment de mourir, protestèrent de leur innocence, en appelèrent aux loix et à Dieu, et *ajournèrent* l'emporté Ferdinand à comparoître dans trente jours devant le juge des rois. A cette époque précise, Ferdinand, qui marchoit contre les Maures, se retira pour dormir après son dîner, et fut trouvé mort sur son lit. Les peuples d'Espagne ne doutèrent point que ce trepas subit ne fût un effet de la justice divine. Il eût été utile que les rois ses successeurs, et sur-tout Pierre le Cruel, en fussent persuadés.

(Mariana, *tome I, liv.* 15, *chap.* 11.)

(5) *Page* 143. Retiré dans les murs de Tariffe, etc.

Après que Sanche le Brave se fut emparé de Tariffe, les Africains vinrent l'y assiéger. Ce fut pendant ce siége qu'Alphonse de Gusman, gouverneur de la ville pour les Espagnols, donna un exemple d'héroïsme digne de l'ancienne Rome, mais qui ne peut pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeans le conduisirent sous les mu-

railles, et menacèrent le gouverneur d'immoler ce fils, s'il ne se rendoit sur-le-champ. Gusman, pour toute réponse, leur jette un poignard et se retire des créneaux. Un moment après, il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme : on lui dit que les Africains viennent d'égorger son fils. *Dieu soit loué!* répondit-il : *j'avois pensé que la ville étoit prise.*

(*Révolutions d'Espagne*, tome I, liv 4.)

(6) *Page* 152. La célèbre Inès de Castro, etc.

La passion de Pierre de Portugal pour Inès de Castro fut portée à un tel excès, qu'elle excuse peut-être les atrocités que Pierre exerça contre les meurtriers de sa maîtresse. Ces meurtriers étoient trois principaux seigneurs portugais, nommés Gonzalès, Pachéco et Coëllo : ils l'avoient poignardée eux-mêmes entre les bras de ses femmes. Pierre, qui n'étoit alors que prince de Portugal, sembla dès ce moment perdre la raison; et, de vertueux et doux qu'il avoit été jusqu'alors, il devint féroce et presque insensé. Il prit les armes contre son père, il mit à feu et à sang les provinces où les assassins avoient des biens, et, dès qu'il fut monté sur le trône, il exigea du roi de Castille, Pierre le Cruel, qu'il lui livrât Gonzalès et Coëllo, qui s'étoient réfugiés chez lui. Pachéco étoit en France, où il mourut. Pierre, maître

de ses ennemis, leur fit subir les supplices les plus douloureux, leur fit arracher le cœur tandis qu'ils étoient encore vivans, et voulut assister lui-même à cet horrible spectacle. Après avoir assouvi sa vengeance, cet amant forcené de douleur et d'amour exhuma le corps d'Inès, le revêtit d'habits magnifiques, posa sa couronne sur ce front livide et défiguré, la proclama reine de Portugal, et força les grands de sa cour à venir lui rendre leurs hommages.

(*Histoire de Portugal,* par Lequien de la Neuville, livre II.)

(7) *Page* 155. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins, etc.

Après la prise de Grenade, le cardinal Ximénès fit brûler tous les exemplaires de l'Alcoran qu'il put se procurer. Les soldats, ignorans ou superstitieux, prenoient pour l'Alcoran tout ce qui étoit écrit en arabe, et jetèrent au feu une foule d'ouvrages en prose et en vers.

(8) *Page* 175. Les Abencerrages, tribu puissante, etc.

Les habitans de Grenade, et tous les Maures en général, étoient divisés en tribus, composées des rejetons de la même famille. Ces tribus étoient plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérées; mais elles ne se confondoient point et ne se divisoient jamais. Chacune de ces

tribus avoit un chef, qui étoit le descendant en droite ligne masculine de la première tige de la famille. A Grenade, il y avoit trente-deux tribus distinctes. Les plus renommées étoient celles des *Abencerrages*, des *Zégris*, dont il sera beaucoup parlé dans cet ouvrage, des *Alabez*, des *Almohades*, des *Vanégras*, des *Gomèles*, des *Abidbars*, des *Ganzuls*, des *Abenamars*, des *Aliatars*, des *Reduans*, des *Aldoradins*, etc. Elles étoient souvent ennemies les unes des autres, et cette haine se transmettoit de père en fils; ce qui rendoit si fréquentes les guerres civiles.

(9) *Page* 178. Isabelle... épousa le roi de Sicile Ferdinand, etc.

Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle se fit d'une manière singulière. Isabelle, après avoir été accordée avec le prince de Viane, don Carlos, frère aîné de Ferdinand, et dont la vie, les malheurs sont si intéressans dans l'histoire d'Espagne; après avoir été promise au grand-maître de Calatrave Pachéco, recherchée par Alphonse, roi de Portugal, par le duc de Guienne, frère de Louis XI, roi de France, par le frère d'Édouard, roi d'Angleterre, Isabelle se décida pour le jeune Ferdinand, héritier du trône d'Aragon, et déjà roi de Sicile. Il falloit tromper le roi de Castille, Henri IV, qui s'opposoit formellement à ce mariage. L'archevêque de

Tolède, Carillo, qui consuma sa longue vie dans les intrigues et dans les factions, se chargea de tout arranger. Il enleva d'abord Isabelle de la cour du roi son frère, et la mit en sûreté à Valladolid. Ensuite il fit arriver dans le plus grand secret, le jeune Ferdinand, déguisé, suivi seulement de quatre cavaliers. Le mariage se fit tout de suite, le plus simplement et le plus secrètement possible. Les nouveaux époux, qui devoient un jour être maîtres des trésors du Nouveau-Monde, furent obligés d'emprunter à leurs serviteurs de quoi payer les modiques frais de leurs noces. Ils se séparèrent peu après; et, dès que le roi de Castille eut appris cet événement, les troubles, les factions, les guerres civiles éclatèrent.

Isabelle étoit un peu plus âgée que Ferdinand. Elle étoit petite, mais bien faite. Ses cheveux, au moins très-blonds, ses yeux verts et pleins de feu, son teint un peu olivâtre, ne l'empêchoient pas d'avoir un visage imposant et agréable. Ferdinand étoit de taille moyenne; il avoit le teint fort brun, les yeux noirs et vifs, l'air grave et toujours calme. Sobre à l'excès, il ne mangeoit que de deux mets, et ne buvoit que deux fois dans ses repas. Leur caractère moral est dans toutes les histoires.

(*Révolutions d'Espagne*, tome IV, liv. 8; Mariana, *Hist. d'Espagne,* tome II, liv. 25; *Hist. de Ferdinand et d'Isabelle*, par M. l'abbé Mignot, etc.)

(10) *Page* 196. Le beau précepte de l'aumône, etc.

L'AUMÔNE est un des plus grands préceptes de la religion des Mahométans. Plusieurs paraboles la leur recommandent, entre autres celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter : « Le souverain juge, au dernier jour, attachera » autour de celui qui n'aura point fait l'aumône, » un effroyable serpent, dont le dard piquera » sans cesse sa main avare qui ne s'ouvrit point » pour les malheureux. »

(*Religion de Mahomet*, etc. Réland, *dixième leçon.*)

FIN DES NOTES.

GONZALVE
DE CORDOUE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

Exposition du sujet. Hommage à la nation espagnole. Isabelle et Ferdinand assiégent Grenade. Peuples et héros qui les accompagnent. Caractères de Ferdinand et d'Isabelle. Portrait de Gonzalve. Il est ambassadeur à Fez. Amour de Gonzalve pour une inconnue. Amitié de Gonzalve et de Lara. Description de l'Afrique. Le roi de Fez trompe Gonzalve. Le héros lui fait signer la paix. Danger de Gonzalve. Il est sauvé par un vieux captif. Il s'échappe dans une barque. La barque est brisée par la tempête. Gonzalve gagne un vaisseau. Rencontre qu'il y fait. Combat et victoire du héros. Il est blessé. Il arrive à Malaga.

GONZALVE
DE CORDOUE.

LIVRE PREMIER.

CHASTES nymphes, vous qui baignez les tresses de vos longs cheveux dans les eaux limpides du Guadalquivir; vous qui, sous l'ombrage des orangers, cueillez des fleurs toujours renaissantes sur les verts gazons de l'Andalousie, venez m'inspirer aujourd'hui, venez m'apprendre à célébrer les héros de vos rivages. Retracez moi les sanglans combats livrés sous les murs de Grenade, et les victoires de Gonzalve, et ses amours, et ses malheurs. Redites comment le courage d'Isabelle et la prudence de Ferdinand délivrèrent enfin l'Espagne de

ses anciens usurpateurs ; comment les discordes civiles préparèrent la ruine des Maures. Animez sur-tout vos récits de cette grace noble et touchante, de cette imagination féconde dont votre heureux pays est la patrie; cachez le front austère de la vérité sous les guirlandes qui couronnent vos têtes : mais, en parlant aux ames tendres, des peines, des plaisirs qu'elles ont éprouvés, rappelez à tous les rois du monde que les seuls soutiens de leur trône sont la justice et la vertu.

O vous, généreux Espagnols, peuple vaillant et magnanime, dont les amans passionnés serviront toujours de modèles aux cœurs sensibles et constans ; vous, dont les guerriers indomptables ont soumis assez de régions pour que le soleil étonné ne cesse jamais d'éclairer vos conquêtes, je vous consacre des récits où vous trouverez les deux sentimens idoles de vos

vos grandes ames, l'honneur sacré, le brûlant amour. Ne dédaignez pas mon hommage; il est pur, il est le premier peut-être qu'un étranger, qu'un Français ait offert à votre nation, jadis rivale de la nôtre, aujourd'hui sa fidelle amie.

Isabelle régnoit en Castille; l'Aragon obéissoit à Ferdinand. Ces deux souverains, liés par un heureux hyménée, avoient uni leurs couronnes sans confondre leurs états. Tous deux à la fleur de l'âge, tous deux également pressés d'un ardent desir de gloire, voyoient avec indignation les plus beaux pays des Espagnes soumis encore aux Musulmans. Huit siècles de combats n'avoient pu suffire pour arracher aux enfans d'Ismaël toutes les conquêtes de leurs aïeux. Souvent vaincus, jamais terrassés, ils possédoient les délicieux rivages que baigne la mer d'Afrique, depuis les colonnes d'Alcide jusqu'au tombeau des

Scipions. Grenade étoit leur capitale, et les seuls états de Grenade rendoient Boabdil un puissant monarque.

Mais le féroce Boabdil avoit provoqué le courroux d'Isabelle. Des traités violés, des excursions dans l'Andalousie avoient avancé le jour des vengeances; et la trompette guerrière s'étoit fait entendre de l'embouchure du Bétis jusqu'à la source de l'Ebre : toutes les Espagnes en furent émues. Ferdinand se pressa d'accourir avec ses fiers Aragonois: l'indocile Catalan, le fougueux Valencien, l'adroit Baléare, suivirent ses pas; les agrestes Asturiens descendirent de leurs montagnes; l'antique Léon rassembla ses phalanges; les fidèles Castilles volèrent aux armes, et les époux rois, maîtres bientôt de la plupart des places qui défendoient l'approche de Grenade, assiégeoient enfin ses remparts.

Jamais tant d'illustres chefs ne menacèrent une seule ville; jamais dans un

même camp ne se réunirent tant de héros. Là, se distinguoient les Mendoze, les Nugnez et les Médina; Gusman, l'orgueilleux Gusman, si fier de descendre des rois; Aguilar, qui croit la vertu plus ancienne que la noblesse; Fernand Cortez à peine sorti de l'enfance, et maniant pour la première fois le fer qui doit soumettre le Mexique; l'aimable prince de Portugal, Alphonse, gendre d'Isabelle, Alphonse qui doit coûter tant de pleurs à la malheureuse épouse condamnée à lui survivre; et l'invincible Lara, l'ami, le soutien du foible opprimé, Lara, cher à sa patrie dont il est l'honneur, plus cher encore à l'amitié dont il est le touchant modèle; et le vénérable Tellez, qui sous ses cheveux blanchis conserve un jeune courage, et conduit depuis cinquante ans l'escadron indompté des chevaliers de Calatrave; une foule d'autres guerriers, la fleur, la gloire des Espagnes, qui tous ont reconnu pour chef l'heureux monarque

époux d'Isabelle, qui tous ont juré de mourir ou de vaincre sous Ferdinand.

Ferdinand retient leur vaillance et veut différer les assauts. Habile dans cet art profond de diviser pour régner, de préparer la victoire avant de marcher au combat, il a fomenté dans Grenade les dissensions qui l'ont déchirée : il prit soin d'affoiblir un peuple qu'il devoit bientôt attaquer. Impénétrable dans ses desseins, constant à les suivre en silence, Ferdinand, par de longs circuits, s'avance toujours au succès. Les obstacles ne l'irritent point; sa prudence les a tous prévus : l'avenir ne peut le surprendre, sa sagesse l'a rendu certain. Actif, patient, infatigable, rival du plus brave à la guerre, sans rivaux dans les conseils, son bras fixeroit la fortune : mais son génie a su l'enchaîner.

La fière Isabelle ne veut que vaincre. Animée d'un ardent amour pour sa religion et pour son peuple, elle poursuit

dans le Maure l'irréconciliable ennemi de sa nation et de sa foi. L'honneur lui dit de voler aux combats ; l'honneur est sa seule prudence : sa grande ame n'a jamais besoin de cacher un seul sentiment. Accoutumée à rendre compte à Dieu de ses plus secrètes pensées, elle craint peu les yeux des hommes, elle marche le front levé, appuyée sur sa vertu. Généreuse, altière, sensible, sévère pour elle, juste pour tous, exemple, idole de ses sujets, son conseil est dans ses devoirs, sa force dans son courage, son espoir dans l'Éternel.

Déjà le sang des deux partis avoit rougi les campagnes ; déjà, depuis le commencement du siége, le soleil avoit parcouru près de la moitié de son cours, et rien n'annonçoit encore que Grenade fût affoiblie. Elle sembloit au contraire reprendre de nouvelles forces, depuis que le plus grand des Espagnols, le plus intrépide, le plus redouté, Gonzalve,

n'étoit plus au camp; Gonzalve, qui n'a pas atteint son cinquième lustre, et que les vieux capitaines consultent avec respect; Gonzalve, dont le bras terrible n'a jamais trouvé d'adversaire qui fît balancer la victoire, et dont les vertus aimables se font adorer même des vaincus. Né dans Cordoue, élevé parmi les guerres éternelles de Grenade avec ses voisins, les combats ont été ses jeux, les dépouilles maures son héritage. Dès son enfance il sut vaincre et plaire. La nature, pour lui prodigue, voulut le combler de ses dons. Couvert de l'acier, le front ceint du casque, sa taille haute, son air de grandeur, sa force au dessus de l'humaine, son courage au dessus de sa force, le rendent l'effroi des guerriers: désarmé, sa beauté, sa grace, son regard pénétrant et doux, ses traits où semblent se confondre la noblesse avec la bonté, attirent, entraînent les cœurs. Ses rivaux, loin de lui jaloux, n'osent

plus l'être en sa présence ; et le désespoir de l'envie se change en besoin de l'aimer.

Gonzalve étoit alors victime de la plus basse des perfidies. Le monarque de Fez, Séid, sollicité par les Grenadins, avoit menacé de ses armes les rivages de l'Andalousie. Les rois, pour n'être pas distraits de leur conquête, desiroient la paix avec l'Africain. Les conditions en furent offertes : mais, instruit par la renommée du nom, du grand nom de Gonzalve, Séid demanda que ce Castillan vînt comme ambassadeur à sa cour ; Séid refusa de traiter avec tout autre que ce fameux guerrier. Isabelle hésita long-tems : la crainte d'un nouvel ennemi, l'assurance qu'un prompt retour lui rendroit bientôt son héros, la déterminèrent enfin. Gonzalve, instruit dès long-tems dans la langue, dans les mœurs arabes, fut chargé par ses souverains d'aller assurer leur repos. Un vaisseau le porta dans Fez, où le perfide Séid, à la prière

de Boabdil, le retenoit sous divers prétextes, différoit de signer la paix, et faisoit ainsi respirer Grenade.

Incapable de défiance, mais irrité de ces longs délais, Gonzalve se plaint d'un honneur qui rend oisif son courage. La gloire dont il est avide ne fait pas seule soupirer son cœur : une passion plus vive et moins heureuse l'occupe, le remplit tout entier : l'amour, le redoutable amour a subjugué cette ame si fière ; et c'est au milieu des alarmes, au sein même de la victoire que ce héros connut son pouvoir.

Peu de tems avant le siége, Gonzalve, vainqueur des Maures, arrive au pied de leurs remparts, triomphe de nouveau, pénètre dans leur ville, porte la terreur et la mort jusqu'au centre de Grenade. Tout tombe, tout fuit devant lui ; un long ruisseau de sang marque sa course. Si ses Castillans eussent pu le suivre, c'en étoit fait dans ce seul jour et de Boabdil et de son empire : mais Zuléma,

la sœur du roi, la fille du vertueux Mulei-Hassem, Zuléma, qui dès son aurore effaçoit toutes les beautés de l'Afrique et de l'Ibérie, sort au milieu d'un peuple effrayé, demeure éperdue à l'aspect du carnage, et, tremblante, tombe à genoux sur les degrés du palais des rois. Les bras étendus vers le ciel, le visage baigné de larmes, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande avec des sanglots d'éloigner ce guerrier terrible qui marche suivi du trépas. Au même instant Gonzalve paroît, le glaive à la main, tout couvert de sang, se frayant une large route à travers les victimes et les fuyards. Il court, vole, voit la princesse.... et son épée reste suspendue, sa main arrête son coursier fougueux. Immobile d'admiration, il contemple ces traits ravissans que la douleur semble embellir encore, ces yeux dont le brillant azur attendrit et brûle à la fois, et ce front où la majesté s'unit à la pudeur

timide, et ces longues tresses d'ébène, dont la moitié flotte en désordre, mêlée avec un voile de pourpre, dont l'autre, abreuvée de pleurs, tombe et repose sur le marbre. Toutes les graces réunies, tous les attraits dont la nature se plaît à parer l'aimable vertu, ornoient la jeune Zuléma. Telle, et moins belle peut-être, parut la sensible Chimène, lorsqu'elle vint implorer son roi contre un héros qu'elle adoroit.

Gonzalve, frappé d'un trait dont la blessure doit être éternelle, enivre ses yeux et son cœur des doux poisons de l'amour. Il tremble, il soupire, il brûle; il sent son ame toute entière pénétrée d'un feu dévorant. Oubliant à la fois Grenade, la guerre, les dangers qu'il court, il va descendre de son coursier, il va rassurer la princesse: mais les ennemis ralliés fondent sur lui de toutes parts. Mille coups redoublés sur ses armes l'arrachent à ses tendres pensées.



Il cède au nombre, il se retire en regardant toujours Zuléma.

Monnet inv. Delignon Sculp.

Il revient à lui, veut combattre, et ne retrouve plus sa première ardeur. Il cède au nombre, il se retire en regardant toujours Zuléma, en repoussant d'une foible main les atteintes qui le menacent, en négligeant sa gloire et sa vie, pour jeter encore un coup d'œil à celle qu'il ne peut quitter, à celle de qui désormais vont dépendre ses destinées. Il sort enfin, vaincu, subjugué, de cette ville où naguère on l'avoit vu pénétrer comme un indomptable conquérant.

Depuis ce jour, le triste Gonzalve nourrit un amour sans espoir dans les chagrins et dans l'amertume. Il ignore le nom de celle qu'il aime; il tremble qu'elle ne soit l'épouse ou l'amante de quelque heros : et, quand sa crainte seroit vaine, peut-il se flatter de lui plaire, lui le plus terrible ennemi de sa religion, de son peuple, lui le fléau de Grenade, et qui s'est offert devant elle

le bras teint du sang de ses défenseurs? Il n'a pas levé sa visière ; elle n'a pu lire dans ses regards son amour, sa douleur profonde, le repentir de ses exploits. A peine ose-t-il conserver l'espoir de la revoir encore: mais, sans cesse avec son image, il la porte partout avec lui : dans les combats, dans le repos, dans le tumulte, dans la solitude, il voit toujours cette image adorée; il contemple cette beauté céleste à genoux devant ce palais, élevant ses mains, ses yeux vers le ciel; il entend sa voix gémissante, il distingue ses tendres accens, et croit recueillir de ses lèvres les larmes qui couvroient son visage.

Heureusement pour Gonzalve, la douce amitié partage ses maux. Lara, le sensible Lara, aime Gonzalve plus que la vie, autant que la gloire. Unis dès leur première enfance, élevés dans la même ville, ou plutôt dans les mêmes

camps, ils apprirent ensemble à combattre, ils marchèrent d'un pas égal dans la carrière des héros. Jamais ils n'eurent un sentiment qui ne fût commun à tous deux; toujours les intérêts, les desirs de l'un occupoient, tourmentoient son ami plus fortement que lui-même. Ils ne s'estimoient à leurs propres yeux que par les vertus de celui qu'ils aimoient. Si Lara connoissoit l'orgueil, c'étoit en parlant de Gonzalve : si Gonzalve cessoit d'être modeste, c'étoit en racontant les exploits de Lara. Leurs ames se cherchoient sans cesse; elles ne possédoient toutes leurs facultés qu'après s'être rencontrées : jusqu'à cet heureux moment rien ne pouvoit les toucher; et leurs plus secrètes pensées étoient un poids au dessus de leurs forces, dont ils couroient se délivrer en se les communiquant. Ainsi deux peupliers nouveaux s'élancent de deux tiges voisines, croissent

en unissant leurs branches, s'appuient l'un sur l'autre, s'élèvent ensemble, confondent leurs jeunes ombrages, et dominent les bois d'alentour.

Oh! combien ils versèrent de larmes lorsqu'il fallut se séparer! combien leurs adieux furent tendres! Ils se pressoient mutuellement contre leur sein, se quittoient, revenoient s'embrasser encore. Leurs cœurs, que les plus terribles dangers n'avoient effrayés jamais, trembloient pour les moindres hasards qui pouvoient menacer leur ami. Gonzalve demandoit à Lara de ne point chercher les périls pendant l'absence de son frère; Lara supplioit Gonzalve de modérer sa fierté naturelle à la cour du roi perfide et cruel. Tous deux invitoient Isabelle à consentir qu'ils partissent ensemble; mais l'armée, trop affoiblie, avoit besoin d'un de ces héros. Gonzalve fut forcé de mettre à la voile. Depuis ce funeste moment, Lara, sans ardeur,

sans courage, se croit seul au milieu du camp. Le son de la trompette ne l'excite plus : il ne desire plus de vaincre, son ami n'en jouiroit pas. Solitaire, sombre, farouche, il fuit ses rois, ses compagnons ; il cherche les lieux écartés; il gravit les hautes montagnes pour jeter les yeux sur la mer d'Afrique. C'est là que Gonzalve respire ; c'est là que, plus à plaindre encore, exilé loin de sa patrie, loin de son ami, loin de son amante, Gonzalve soupire, s'irrite, compte les momens qu'il ne peut hâter, et déchire sans cesse un cœur dont le tems accroît la blessure.

Tout ce qu'il voit autour de lui vient ajouter à ses tourmens. Sur une terre aride et brûlante, semée de quelques palmiers, se traîne un peuple d'esclaves soumis à un despote féroce. Le malheureux Africain arrose vainement de ses sueurs le sillon desséché qui doit nourrir sa famille ; ses moissons jaunissent à

peine, que des nuées de sauterelles viennent en un seul jour les dévorer. S'il échappe à ce fléau terrible, il ne peut échapper aux visirs, aux gouverneurs rois des provinces, qui, passant tour à tour et rapidement de leur trône à l'échafaud, du diadême au cordon, se hâtent de s'engraisser du sang des peuples, d'accumuler assez de trésors pour acheter l'impunité. Le souverain de ces nombreux tyrans s'endort dans l'indigne mollesse, s'abrutit dans des plaisirs infâmes, ou ne se souvient qu'il est roi que pour commander le meurtre. Ses desirs les plus effrénés, ses volontés les plus atroces, deviennent, en passant par sa bouche, les loix sacrées de l'empire. Ses sujets, voués au malheur, travaillent, meurent à son gré. Leurs biens, leurs femmes, leurs jours, lui appartiennent à tous les instans. Sur un indice ils sont dépouillés, sur un soupçon leurs têtes volent. Dans ces barbares

régions

régions le sang des hommes est moins cher que l'eau dont le ciel est avare, et le monarque remplit avec joie l'horrible fonction de bourreau.

Telle est la cour où le plus sensible, le plus généreux des mortels est forcé de passer des jours qu'il voudroit retrancher de sa vie. En vain il s'indigne, il menace, il porte ses plaintes à Séid lui-même avec cette liberté fière, premier besoin de tous les grands cœurs. Séid, qui le craint, échappe à sa vue, se cache au fond de son sérail. Les visirs, accoutumés à l'astuce et au mensonge, calment le héros par des hommages, trompent l'ambassadeur par des sermens; et l'invincible Gonzalve, à qui tout cède dans les batailles, à qui nul rempart ne peut résister, se voit le jouet de vils ministres, et le captif d'un roi qu'il méprise.

Déjà la lune deux fois a renouvelé son croissant depuis que Gonzalve aborda

les rivages des Africains. Lassé de tant de parjures, il veut enfin obliger Séid à rompre un silence offensant. Certain du jour où ce monarque doit se rendre à la mosquée, il veut seul l'attendre sur le chemin. Dès qu'il le voit paroître, il s'avance : sa démarche, son air, son audace, intimident la garde et la font écarter. Il s'arrête devant Séid, tenant d'une main le traité, de l'autre son épée nue :

Roi de Fez, s'écrie-t-il d'une voix fière et tonnante, je t'apporte la guerre ou la paix : choisis dans ce moment même. Cent mille glaives, pareils à celui qui brille à tes yeux, n'attendent qu'un mot de ma bouche pour venir, dans des flots de sang, renverser ton trône et tes murs. Vois-les suspendus sur ta tête : si tu balances, ils vont frapper.

Séid, interdit, le regarde : il ne peut soutenir sa vue, il baisse son front pâ-

lissant. Sa cour tremble, son peuple fuit, ses soldats sont prêts à l'abandonner. Ce roi d'esclaves, terrassé par l'aspect d'un homme libre, signe le traité sans répondre. Gonzalve, satisfait, le quitte, et va préparer son départ.

Mais les visirs d'un despote trop souvent l'engagent au crime. Ceux de Séid, plus irrités que lui-même, lui persuadent qu'il doit se venger. Gonzalve a bravé sa puissance, Gonzalve a mérité la mort. En punissant un téméraire dont l'orgueil offensa le roi, Grenade sera délivrée, l'Espagne perdra son appui. La politique et la vengeance sont satisfaites à la fois : le trépas du héros est juste du moment qu'il devient utile ; et ces horribles conseillers décident leur maître à l'assassinat.

Déjà tous les chemins que peut prendre Gonzalve sont secrètement investis. Mille hommes paroissent à peine suffire pour faire périr un seul guerrier. La

ruse se joint à la force : on choisit le lieu de l'attaque, on ferme toutes les issues, on cache avec soin ces préparatifs ; et ces barbares montrent plus d'adresse à disposer de vils assassins, qu'ils n'en ont jamais employé pour combattre leurs ennemis.

La nuit avoit étendu ses voiles ; Gonzalve, sans défiance, devoit sortir de Fez au point du jour. Tranquille dans son palais, il se livroit au doux espoir d'embrasser bientôt son ami, de verser dans son tendre cœur les tourmens que le sien a soufferts. L'idée de se rapprocher des lieux habités par celle qu'il aime, d'y pénétrer peut-être encore, de la retrouver près de ce palais, de défendre, de sauver sa vie, et de la forcer à la reconnoissance avant de l'instruire de son amour ; toutes ces chimères dont se nourrissent les amans, toutes les possibilités qu'ils regardent comme vraisemblables, occupoient seules Gon-

zalve, lorsque tout-à-coup, près de son palais, se fait entendre un luth espagnol. Ces sons, si connus du héros, lui rappellent sa chère patrie, captivent son attention. Il écoute : une voix tremblante chante en castillan ces paroles :

Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence;
Souvent la gloire et l'innocence
Succombent aux traits des méchans;
La trahison suit en silence
Les pas des héros triomphans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Tandis que, sous ces palmiers verts,
Du printems le chantre volage
Ravit les échos du bocage
Par ses doux et brillans concerts,
Le milan, qui d'un roc s'élance,
L'immole au milieu de ses chants.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

J'ai vu le roi des animaux,
Poursuivant le chasseur timide,
Passer sur la fosse perfide
Qu'on a couverte de rameaux :

Il tombe, il périt sans défense,
Frappé par des vainqueurs tremblans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Gonzalve, surpris d'entendre sa langue, attentif au sens des paroles qui semblent s'adresser à lui, jette les yeux sur la place immense où son palais étoit élevé. Il découvre, à la clarté de la lune, un vieillard dont la barbe blanche descendoit jusqu'à la ceinture, couvert d'un habit de captif, traînant la chaîne de l'esclavage, et s'échappant du milieu des Maures que son luth avoit attirés.

Intéressé pour ce vieillard, le héros descend dans la place, joint le captif, l'interroge, et lui demande en castillan si l'Espagne n'est pas son pays. Je suis Espagnol, lui répond l'esclave. Mais on nous observe, je ne puis parler. Si Gonzalve aime sa patrie, s'il veut la sauver d'un affreux malheur, qu'il se rende sur l'heure au jardin des palmes.

A ces mots, le vieillard le quitte et disparoît à ses yeux.

Gonzalve demeure immobile, incertain de ce qu'il doit résoudre. Il sait que le Maure est perfide : il est seul, désarmé, dans la nuit. Suivra-t-il un esclave inconnu ? Peut-il croire que dans ses mains soit le salut de l'Espagne ? Mais cet esclave est un vieillard, un Espagnol, un infortuné : ce seul sentiment décide Gonzalve. Confondu dans la foule du peuple, il marche au jardin des palmes, lieu solitaire et désert, renfermé dans la ville même.

Le vieillard l'attendoit à l'entrée. Dès qu'il aperçoit le héros, il court, et tombe à ses pieds :

O la gloire de ma patrie, dit-il en respirant à peine, ô le vaillant fils de mon maître, je sauverai donc vos jours précieux ! Ah ! pardonnez à ma joie ; souffrez que des pleurs de tendresse baignent vos triomphantes mains. Hé-

las! vous me considérez avec une froide surprise, et je m'enivre avec délices du bonheur de vous contempler! Vous ne pouvez pas me connoître, et je vous aime depuis si long-tems! Je suis Pédro, je suis l'ancien serviteur du noble comte votre père. Je l'ai servi pendant quarante années; je l'ai suivi dans cent combats: je vous ai vu naître, Gonzalve; je vous ai porté dans ces foibles bras; mais vous étiez encore au berceau lorsque je devins prisonnier des Maures. Vendu par eux au roi de Fez, je suis esclave depuis vingt ans; et, dans cette longue suite de jours douloureux, un seul ne s'est jamais passé sans que Pédro donnât des larmes à la mémoire de votre père, sans qu'il s'informât de son digne fils aux Espagnols conduits dans nos prisons. Par eux j'appris tous vos succès; ils me donnèrent la force de vivre. Je vous vois enfin, je vous vois, j'embrasse les genoux de Gonzalve, je

vais l'arracher à la mort. Je te bénis, ô mon Dieu ! ce seul bienfait est au-dessus de tous les maux que j'ai soufferts.

Il saisit alors la main du héros, qu'il presse contre ses lèvres. Gonzalve attendri l'embrasse, donne de nouveaux regrets à son père, et demande quel est ce péril dont Pédro le croit menacé.

Seigneur, ajoute le captif, je le tiens de leur bouche même ; ces monstres ont trahi devant moi leur détestable secret. Condamné au travail des jardins, je me reposois sous un buisson de lianes. Le roi, suivi de son visir, s'est arrêté près de ce buisson : Es-tu certain, a dit le monarque, que ce coupable Castillan n'échappera point à tes coups ? J'en jure par le prophète, a répondu l'atroce ministre : mille noirs sont déjà placés sur les deux routes de la Mamorre ; les portes de Fez sont gardées ; nul autre que ses serviteurs ne peut pénétrer dans son palais : la mort envi-

ronne Gonzalve. Encore quelques instans, grand roi, j'apporte à tes pieds sa tête sanglante.

Tremblant à ces horribles paroles, mais enhardi par mon zèle, j'ai résolu de sauver mon héros. Dieu sans doute a conduit lui-même ma difficile entreprise. J'ai préparé votre fuite pendant le peu d'heures qui me restoient. Ne pouvant pénétrer jusqu'à vous, mes chants dans notre langue chérie vous ont attiré près de moi. Le reste est dans vos mains, seigneur : mais je vous demande, mais je vous conjure, au nom de notre patrie, au nom de votre auguste père, d'oublier un jour, un seul jour, cette indomptable valeur qui ne vous seroit que fatale. Abandonnez-vous à ma foi, quelque parti que je vous propose : il n'en est aucun qui ne soit permis pour échapper à des assassins. Si vous refusez ma prière, si votre courage vous fait une loi d'affronter une

mort certaine, inutile, funeste à vos frères, commencez par répandre ici le peu de sang qui reste dans mes veines; vous m'épargnerez les affreux supplices que ces barbares me feront souffrir, et la douleur plus sensible encore de vous survivre quelques instans.

Le héros, en le rassurant, jure de suivre ses conseils. Alors le vieillard le conduit au fond d'un bosquet écarté. Là, il découvre à ses yeux un turban, un habit maure, un cimeterre africain. Pardon, lui dit-il; pardon : mais ce vêtement peut seul abuser les satellites qui veillent aux portes. Environnés d'ennemis, éloignés de la mer de trois journées, n'allons point chercher votre navire. Vos serviteurs, qui seront respectés aussitôt qu'on vous saura libre, gagneront l'Espagne sur ce vaisseau. Pour vous la ruse est nécessaire; et, si elle répugne à votre grand cœur, songez que je vous mène à Grenade, où vous

pourrez montrer Gonzalve aux Maures et aux Castillans.

Malgré sa promesse, le héros hésite: il craint de souiller son front en le couvrant d'un turban; il lui semble qu'il s'avilit en se cachant sous un habit maure. Cependant, pressé par Pédro, certain que tous les chemins sont fermés, et brûlant de retourner dans sa patrie, il cède enfin en rougissant. Ses longs cheveux sont cachés sous le lin; il prend cette robe africaine qui ne lui ôte point de son air guerrier; il s'arme de ce cimeterre dont il examine la trempe, et, précédé du captif qu'il a délivré de sa chaîne, ils sortent ensemble du jardin des palmes.

Sans être connus, sans être observés, ils marchent aux portes de Fez et passent au milieu des gardes. Précipitant leurs pas dans la campagne, ils arrivent en peu d'instans sur les bords du fleuve Subur. Gonzalve y trouve une barque

amarrée parmi des roseaux. Le bon Pédro, qui la détache, l'a munie d'une forte voile, d'eau limpide et de provisions. Le peu d'or qu'il avoit amassé pendant vingt ans d'esclavage, a suffi pour ces préparatifs. Le vieillard fait entrer Gonzalve dans ce navire si léger : il saisit tour-à-tour le gouvernail, la rame, et sent ses forces redoubler en regardant le héros. Un doux zéphyr le seconde; la barque vole sur les flots rapides. En douze heures ils sont arrivés à l'embouchure du fleuve : ils entrent avec lui dans la vaste mer; et, dès qu'ils se voient éloignés de la terre, le captif se met à genoux, remercie le Tout-Puissant, et court se jeter aux pieds de son maître, qu'il baigne de larmes de joie.

Bientôt ils sont à la hauteur d'Elarraïs et des campagnes délicieuses où le Lixos arrosoit autrefois les fameux jardins conquis par Hercule. Arzile, bâtie par les Phéniciens, brille et disparoît

à leurs yeux. Ils doublent le cap Spartel, laissent à leur droite l'ancienne Tingis où reposent les os d'Antée, et traversant le détroit, ils arrivent au milieu de la nuit vis-à-vis le mont Calpé.

Le ciel étoit pur et semé d'étoiles; la lune répandoit sur les flots une lumière d'argent : Gonzalve assis sur la proue, découvre le premier les rives d'Espagne. A cette vue, il se lève, il ne peut contenir son transport : O ma patrie, s'écrie-t-il, ô Lara, je vais vous revoir! Je vais respirer dans les mêmes lieux où respire celle que j'adore, parmi mes braves compagnons, près de mes rois, sous mes étendards! Amour, amitié, vertu, vous enflammez à la fois mon cœur à l'aspect de ces beaux rivages!

Comme il parloit, le vieillard effrayé lui montre l'annonce d'un affreux orage. Les étoiles ont disparu, la lune a perdu sa lumière, ses rayons ne percent qu'à peine le voile sombre qui l'environne.

Des nuages amoncelés s'avancent du côté du midi, les ténèbres marchent avec eux; un souffle léger et rapide ride la surface des eaux, les vents impétueux le suivent, une profonde nuit couvre les ondes, les éclairs déchirent la nue, le tonnerre mugit au loin. Son bruit redouble, la foudre approche, les flots s'élèvent en bouillonnant; les aquilons sifflent, se heurtent; les vagues montent jusqu'aux cieux; et la barque, tantôt suspendue sur une montagne écumante, tantôt précipitée dans l'abîme, touche au même instant les nuages et le sable profond des mers.

Tranquille au milieu des tempêtes, Gonzalve s'occupe du vieillard : il le rassure, l'encourage, lui parle d'une espérance qu'il n'a point, et le serre contre son sein. Pédro ne songe qu'à Gonzalve; c'est sur lui seul qu'il verse des larmes. O mon maître, s'écrie-t-il, et je n'ai pu vous sauver! et toute la nature est con-

jurée pour faire périr un héros! Ah! s'il m'étoit encore permis.... La terre ne peut être éloignée.... Seigneur, attachez-vous à moi, je nagerai jusqu'au rivage; Dieu me rendra mon ancienne force : je n'expirerai, je l'espère, qu'après vous avoir posé sur le sable; j'expirerai trop heureux.

Dans ce moment la foible barque descend du haut d'une vague avec la rapidité d'une flèche, et, parcourant un espace immense, va se heurter contre un navire, jouet, comme elle, de la tempête : elle se brise en éclats. Gonzalve et Pédro boivent l'onde amère : mais, sans se quitter tous deux, tous deux reviennent sur les flots, saisissent un câble flottant, montent à l'aide de ce câble, et s'élancent dans le navire.

Quel spectacle s'offre à leur vue! A la lueur des éclairs qui se succèdent sans relâche, Gonzalve aperçoit une femme liée fortement au mât. Son visage est baigné

baigné de pleurs, ses cheveux flottent au gré des vents. Environnée de soldats noirs qui lui présentent leurs glaives, elle ne peut lever ses mains, que d'indignes liens retiennent; mais elle élève sa voix gémissante, et, la tête renversée, les yeux fixés vers le ciel, elle supplie le Tout-Puissant de la faire périr dans les ondes, plutôt que de l'abandonner à la merci de ses ravisseurs.

A cette voix, à ces accens, qui retentissent au cœur de Gonzalve; à ces traits qu'un long éclair découvre, le héros, surpris, transporté, reconnoît celle qu'il adore, celle qu'il vit à Grenade, et dont l'image resta dans son ame. Doutant encore de son bonheur, il court, il vole vers elle, il est prêt à tomber à genoux: mais sa fureur étouffe sa joie; il tire son cimeterre, brise les chaînes de Zuléma, la soutient, lui promet vengeance, et menace avec des

yeux brûlans l'horrible troupe dont il est entouré.

Les barbares, d'abord interdits, se rassurent, grondent, s'irritent. Leur chef, farouche Éthiopien, dont un turban blanc couvre la tête hideuse, s'élance tout-à-coup sur Gonzalve, et le blesse de son poignard. Le héros d'un seul coup l'immole. Alors des cris se font entendre : soldats, matelots réunis, tous, le blasphême à la bouche, tous munis d'armes différentes, fondent à la fois sur Gonzalve en remplissant l'air de leurs hurlemens. Ainsi l'on voit sur le Caucase une nuée d'affreux corbeaux attaquer en croassant un aigle qui brave seul leurs vaines fureurs.

Appuyé contre le grand mât, tenant d'une main la princesse, de l'autre son terrible glaive, le Castillan les attend sans crainte. Les premiers tombent à ses pieds, les autres se serrent et les remplacent. Gonzalve précipite ses coups :

son cimeterre fait voler au loin les armes, les membres épars. Le sang ruisselle dans le navire; les plaintes des blessés, les cris de Zuléma, les clameurs des assaillans, se mêlent et se confondent. Le tumulte, la mort, la terreur, environnent par-tout le héros; et les éclairs, les tenèbres, le mugissement des vents, le bruit redoublé de la foudre, ajoutent encore à l'horreur de ce nocturne carnage.

Gonzalve, entouré d'ennemis, ne peut repousser toutes les atteintes. Plus occupé de Zuléma que de lui-même, il se découvre pour la préserver; il reçoit de profondes blessures et ne songe pas à s'en garantir, lorsque le fidèle Pédro, en combattant auprès de son maître, est averti par la princesse d'aller délivrer plusieurs prisonniers qui gémissent au fond du vaisseau. Le vieillard, sans être aperçu, court, descend, brise leurs liens : aussitôt les captifs armés volent

au secours de Gonzalve. Pèdro pénètre jusqu'à lui, se place devant Zuléma; et le Castillan, libre alors, s'élance, semblable au lion que sa chaîne ne retient plus. Il frappe, immole, dissipe ce vil ramas d'assassins, les poursuit jusqu'à la poupe, les presse entre son glaive et les flots, leur présente par-tout la mort; et, secondé par les captifs, il force enfin le peu qui reste de cette troupe de barbares à se précipiter dans les ondes. Le héros, vainqueur, mais presque mourant, parcourt encore le navire, ne trouve plus d'ennemis, revient auprès de la princesse, veut parler et tombe à ses pieds, épuisé de sang et d'efforts.

Cependant la mer s'est calmée, les vents n'agitent plus les flots, les nuages ont découvert le brillant azur des cieux. La nuit s'envole avec les étoiles, et l'orient, coloré de pourpre, s'enflamme des rayons du jour. Le navire désemparé se soutient encore sur les eaux : il

n'a plus de voiles, plus de gouvernail; il reste immobile au milieu des ondes.

Zuléma, le bon vieillard, les captifs qu'il a délivrés, se présentent autour de Gonzalve en le rappelant à la vie. Hélas! leurs soins sont inutiles; Gonzalve, sans mouvement, demeure étendu près de ses victimes. Une affreuse pâleur couvre son visage; sa tête penchée tombe sur son sein, et ses yeux semblent fermés par le sommeil de la mort. Pédro le soulève en pleurant; les captifs, à genoux, le soutiennent. La princesse, à genoux comme eux, serre dans ses mains les mains du héros : elle arrache son voile de lin, elle étanche ses larges blessures, et contemple d'un œil attendri les traits inconnus de son libérateur.

Enfin, après de longs secours, Gonzalve rouvre la paupière; il la referme aussitôt. Un soupir sort de sa bouche; et Zuléma, Pédro, transportés, osent se livrer à l'espoir. On prépare un lit

à la hâte, on y transporte le héros mourant; on lui prodigue tous les soins que peuvent inventer le zèle, la reconnoissance, la douce amitié. Gonzalve a repris ses sens : il voit près de lui la princesse, il la voit, et pour lui parler il fait d'inutiles efforts. C'est vous.... C'est vous..... sont les seuls mots que puisse prononcer sa bouche. Zuléma le ranime par un breuvage, lui adresse de tendres discours; et, desirant que le sommeil répare ses forces éteintes, elle se retire avec le vieillard.

Alors les captifs délivrés, que Pédro reconnoît pour des Bérébères (1), s'occupent de l'état du navire; ils visitent le gouvernail, dont ils ne trouvent que les débris. Les mâts sont dégarnis de voiles, les flots entrent dans le vaisseau; mais Pedro, du haut du tillac,

(1) Peuples de l'Afrique, voisins de l'Atlas. Voyez le *Précis historique*, première époque.

découvre la terre à peu de distance; et, la montrant à Zuléma, il annonce qu'on peut aborder.

Hâtez-vous, lui dit la princesse; si mes yeux ne m'abusent point, nous sommes près de Malaga. Entrez dans la rade avec assurance, tout ici reconnoît mes loix : je suis la sœur du roi de Grenade, la fille de Mulei-Hassem; et la demeure que j'habite est ce palais que vous découvrez au milieu de cette forêt. C'est là que je veux recevoir le héros à qui je dois la vie; c'est là que j'espère acquitter une reconnoissance si chère à mon cœur; mais satisfaites mon impatience. Quel est ce généreux guerrier? Est-ce un prince? est-ce un roi d'Afrique? Ah! si j'en crois mes pressentimens, c'est le plus grand des mortels.

Le prudent vieillard, qui l'écoute, frémit des dangers que va courir son maître. Il voudroit fuir cette terre ennemie où tout Castillan ne trouve que des

fers, où le nom fameux de Gonzalve doit exciter à la vengeance un peuple qu'il vainquit tant de fois : mais le prompt secours nécessaire au héros, le triste état du navire, la présence de ces Bérébères devenus libres par ses soins, tout lui fait une loi d'obéir. Il hésite, il réfléchit sur ce qu'il doit répondre à la princesse; et rougissant de l'abuser :

Vous ne vous trompez point, dit-il; ce héros venoit de l'Afrique. La plus illustre naissance n'est que la dernière de ses qualités. Jaloux des exploits de tant de guerriers qui se signalent au siége de Grenade, il voloit vers cette ville pour les vaincre ou les effacer. La tempête a brisé son vaisseau; le vôtre nous a servi d'asyle. Vous savez le reste; et votre cœur sensible vous dira mieux que moi, sans doute, quels devoirs il vous reste à remplir.

Il se tait. Zuléma soupire : elle croit entendre que cet inconnu vient au secours de sa patrie; elle aime à sentir s'augmenter sa reconnoissance envers lui. Son imagination va plus loin : elle pense qu'un pareil guerrier sera le sau-

veur de Grenade, qu'il peut la défendre elle-même contre ses persécuteurs. Les exploits qu'il a faits pour elle, le peu de mots qu'il a prononcés, cette main qui pressoit la sienne pendant le terrible combat, tout se retrace à sa mémoire et lui cause une secrète joie. Elle tombe dans la rêverie, elle éprouve un sentiment doux qu'elle ne peut encore expliquer; et, sans oser former aucun vœu, elle conçoit une douce espérance.

Pendant ce tems, le vaisseau brisé s'approche et mouille dans la rade. Le peuple, accouru sur le port, reconnoît sa jeune princesse, la salue par des acclamations, tandis qu'on descend le héros blessé. Zuléma ne le quitte point, et fait appeler deux vieillards célèbres dans l'art de guérir les blessures. Elle leur confie son libérateur, elle l'environne des prisonniers que délivra son courage, et, le faisant porter par des esclaves, guide elle-même leur marche vers son palais solitaire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

Tendres sentimens de Zuléma pour Gonzalve, qu'elle croit un prince africain. Secours donné à ce héros. Zuléma lui raconte l'origine des malheurs de Grenade. Elle décrit cette superbe ville, le pays enchanté qui l'environne, les mœurs, la galanterie des Maures, le règne de Mulei-Hassem. Description de l'Alhambra, du Généralif. Caractères des Abencerrages et des Zégris. Divisions entre ces deux tribus. Mulei-Hassem aime une captive. Portraits d'Almanzor et de Boabdil. Hymen d'Almanzor et de Moraïme. Fêtes à Grenade. Jeux des Maures. Trahison des Zégris. Boabdil est proclamé roi. Fidélité des Abencerrages. Mulei-Hassem cède la couronne à son fils.

LIVRE SECOND.

Oh! qu'il est doux pour un cœur bien né d'être obligé d'aimer ce qu'il aime, de pouvoir satisfaire à la fois et sa tendresse et sa vertu! La seule reconnoissance, si chère pour les belles ames, suffit à leur félicité : mais, quand l'objet qui la fait naître nous attire encore par d'autres liens, quand le bienfaiteur est aimable, et qu'un charme secret vient se joindre à l'impression tendre que laissent les bienfaits, nul bonheur ne peut égaler celui que procurent ces deux sentimens, nulle jouissance ne peut valoir l'heureux accord d'un plaisir pur avec un devoir sacré.

Zuléma goûtoit ce bonheur. Elle est arrivée avec le héros à sa retraite paisible; elle a pris soin de le placer dans le plus beau de ses appartemens. Sans cesse occupée de cet inconnu, sans

cesse interrogeant les deux vieillards, elle va chercher elle-même les simples qu'ils lui indiquent, elle les prépare de ses mains. Gonzalve, trop foible, ne peut exprimer l'émotion qui remplit son ame; mais des larmes de joie coulent sur ses joues : il chérit, il bénit ses blessures, et fait des vœux au fond de son cœur pour qu'elles ne guérissent de long-tems.

Déjà les savans vieillards ont levé le premier appareil. Zuléma, respirant à peine, les yeux fixés sur leurs yeux, la crainte et l'espoir sur le front, n'ose les presser de parler. Elle brûle cependant, elle tremble d'être instruite. Rassurée sur les jours du héros, elle ne contient plus sa joie. Présens, promesses, bienfaits, tout est prodigué par elle. Pénétrée d'un sentiment qu'elle croit de la reconnoissance, elle se livre sans réserve à des transports qu'elle peut avouer.

Ranimé par ces tendres soins, sur-tout



Déjà les savans vieillards ont
levé le premier appareil.

par la présence de ce qu'il aime, Gonzalve peut enfin lui parler. Il la regarde d'un œil attendri; et levant vers elle ses deux mains tremblantes : O vous, lui dit-il d'une foible voix, vous qui daignez sauver mes jours, s'il ne doit pas m'être permis de les consacrer à vous seule, ah! laissez, laissez-moi mourir.

Il n'ose en dire davantage : mais la princesse entend son silence, rougit, et détourne les yeux. S'apercevant de son propre trouble, elle s'efforce de le cacher; elle sourit doucement au héros, lui parle de sa vaillance, le nomme son libérateur, et se presse de rappeler ce qu'elle lui doit, pour se justifier ce qu'elle éprouve.

Le bon Pédro ne quitte pas son maître. Il l'instruit en secret du nom, du rang de celle qu'il a sauvée, des lieux qu'il habite avec elle, et de l'erreur de Zuléma qui croit Gonzalve un Africain. Le héros le blâme de ce mystère. Son

ame ne peut supporter un mensonge ; il est prêt à tout découvrir : mais Pédro le conjure, le presse de ne pas s'exposer mourant à la fureur d'un peuple ennemi dont Zuléma ne seroit pas maîtresse. Il ne parvient pas à l'intimider par les dangers qui menacent sa tête, il le fléchit en lui parlant des tourmens qu'on feroit souffrir à son fidèle et vieux serviteur.

Après quelques jours donnés seulement aux soins, aux secours des vieillards, la princesse entretient Gonzalve de l'état où se trouve Grenade, des troubles qui l'ont déchirée, des crimes du roi Boabdil. Assise près du lit du héros, qu'elle croit né loin de l'Espagne, elle propose de lui raconter les divisions et les malheurs dont elle fut le triste témoin. Gonzalve, avec un doux sourire, ose demander un récit où Zuléma doit être intéressée. La jeune Maure le commence aussitôt.

Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, à quel point de grandeur et de gloire fut porté presque à sa naissance l'empire des Arabes en Espagne. Vaincus par nos braves aïeux, pressés par leurs armées triomphantes, les Chrétiens ne trouvèrent d'asyle que dans les rochers asturiens. Ils s'y cachèrent pendant plusieurs siècles : mais leur malheur doubla le courage, la prospérité nous amollit; nos rois devinrent des tyrans, les rois chrétiens furent des héros. Bientôt ils sortirent de leurs retraites, osèrent attaquer leurs vainqueurs; et, profitant des guerres intestines de nos différens monarques, ils ne laissèrent aux anciens conquérans que les seuls états de Grenade.

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Darro, dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse

la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'orangers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec les chênes, l'environne de toutes parts. Des carrières inépuisables de marbre, de jaspe, d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices qu'on a multipliés dans la ville. Par-tout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellissent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les tems de grenadiers, de myrtes, de cèdres, font de la plus charmante des villes la plus grande cité des Espagnes.

Là sembloient s'être réunies toutes les forces, toute la puissance des Maures ;

là s'étoit élevé le temple de nos sciences et de nos arts. Des extrémités de l'Asie, des bords du Nil, du pied de l'Atlas, les rois, les guerriers, les savans venoient puiser à Grenade des exemples et des lumières. Nos fréquentes guerres avec une nation brave, loyale, généreuse, établissoient entre l'Arabe et l'Espagnol une continuelle émulation de gloire. Nos jeunes Maures, naturellement portés à l'amour, avoient oublié les maximes barbares de l'Orient pour prendre de leurs ennemis ce respect profond, cette vénération si tendre, cette constance éternelle, qui remplissent le cœur d'un amant espagnol, lui présentent l'objet aimé comme le Dieu de ses destinées, l'élèvent au-dessus de lui-même, et lui donnent toutes les vertus, devenues faciles par l'espoir de plaire. Nos femmes, fières de leur empire, le méritoient pour le conserver : ennoblies à leurs propres yeux par l'hommage

pur qu'on rendoit à leurs charmes, elles s'efforçoient de se rendre dignes du tribut précieux qu'on leur apportoit. Incapables d'une foiblesse qui leur eût coûté le bonheur, elles étoient chastes pour se voir aimées, et fidelles pour rester heureuses.

Telle étoit cette cour brillante, asyle charmant de l'amour, des beaux arts, de la politesse, lorsque mon père Mulei-Hassem parvint, jeune encore, à l'empire.

Doué de toutes les vertus, le nouveau roi, par son exemple, les rendit encore plus communes, plus chères à sa nation. Déjà fameux par sa valeur, il prit la ville de Jaën, et força l'altier Castillan à signer une paix durable. Alors tous ses soins furent pour son peuple. Notre gouvernement despotique, si funeste sous tant de monarques, devint pour mon père un moyen de plus de rendre ses sujets heureux. Les grands de l'empire

connurent enfin qu'ils étoient soumis à sa justice, qu'elle étoit la même pour tous. Le cultivateur, opprimé jusqu'alors, recueillit en paix ses moissons; les troupeaux couvrirent nos vertes montagnes; les arbres, les plantes utiles se multiplièrent dans nos champs; la terre, si féconde dans nos climats, étala partout ses trésors; et le royaume de Grenade, favorisé par la nature, gouverné par un prince sage, cultivé par des mains laborieuses, sembloit être un vaste jardin dont une famille innombrable pouvoit à peine consommer tous les fruits.

Après avoir assuré la félicité de ses peuples, mon père, enrichi lui-même de l'abondance de ses sujets, voulut se délasser avec les arts et les employer à sa gloire. Les mosquées revêtues de marbre, les aqueducs de granit, s'élevèrent de toutes parts. Le fameux palais de l'Alhambra, commencé par *l'Emir al mu-*

menim, fut achevé par Mulei-Hassem; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes formant, au milieu des appartemens, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe, et serpentent dans les galeries. Par-tout le doux parfum des fleurs se mêle à ceux des aromates, qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur la ville, sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté,

se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvre qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poètes arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère:
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin;
Ici tu vas trouver un père.

A l'entrée de l'appartement où la reine rassemble les beautés de sa cour et les guerriers de notre armée, on a tracé ces vers en lettres d'or :

Ici la beauté, la pudeur,
Les jeux, les ris, la politesse,
Font naître et couronnent sans cesse
La gloire, l'amour et l'honneur.
Ici la plus chère faveur
Ne coûte rien à la sagesse:

L'amour est exempt de foiblesse,
Et le courage de fureur :
Vaincre suffit à la valeur,
Plaire suffit à la tendresse.

Ce lieu de délices est environné d'un jardin plus délicieux encore, dont la touchante simplicité contraste avec le luxe du palais; c'est le fameux Généralif, célèbre dans l'Afrique et l'Asie, l'objet de l'envie des puissans califes, qui, dans le Caire, dans Bagdad, ont vainement tenté de l'égaler.

En y pénétrant, on n'est point surpris; les yeux satisfaits ne rencontrent point ces efforts de l'art, ces brillans prodiges qui plaisent moins qu'ils n'étonnent, et rappellent seulement l'idée de la richesse ou du pouvoir : tout y présente, au contraire, l'image de ces biens faciles qu'on n'admire point, mais dont on jouit. Des bois d'orangers et de myrtes coupent des plaines de verdure arrosées par des eaux limpides. Ces

bois, plantés avec adresse, cachent, découvrent tour-à-tour les perspectives lointaines, les rians villages, les champs cultivés, les glaces accumulées sur les monts, les palais, les monumens de Grenade. A chaque instant, des coteaux fertiles vous offrent la vigne, l'olivier sauvage, les lilas, les grenadiers, entrelaçant leurs fruits et leurs fleurs. Tantôt une cascade bruyante se précipite du haut d'un rocher; tantôt un ruisseau tranquille sort en murmurant d'une touffe de roses. Là c'est une grotte écartée où filtrent plusieurs sources d'eau vive ; ici c'est un bocage sombre où voltigent mille rossignols : par-tout enfin un aspect différent, une jouissance nouvelle, font éprouver à chaque pas un sentiment doux ou un plaisir pur.

C'est dans cet aimable et superbe asyle que mon père Mulei-Hassem a régné long-tems heureux. Mais la haine

de deux tribus puissantes a rempli ses jours d'amertume, a fini par mettre l'empire sur le penchant de sa ruine.

Vous savez, seigneur, que nos Maures, quoique rassemblés en corps de nation, ont conservé les mœurs patriarchales de nos ancêtres les Arabes. Nos familles ne se confondent point : chacune d'elles forme une tribu plus ou moins forte par le nombre, par les esclaves, par les richesses, mais dont tous les membres unis se regardent comme des frères, se soutiennent mutuellement, marchent ensemble à la guerre, et ne séparent jamais leur fortune, leurs intérêts, leurs ressentimens.

Parmi ces tribus, la plus belliqueuse, la plus illustre, la plus chérie, est celle des Abencerrages, descendus des antiques rois qui régnèrent sur l'Yémen. Leurs qualités sont au-dessus de cette noble origine : invincibles dans les combats, doux et clémens après la victoire,

leurs graces, leurs talens aimables font le charme de notre cour. Respectés des fiers Espagnols, ils ont su mériter leur amour par les bontés, par les bienfaits dont ils comblent les Chrétiens captifs. De tout tems, leur richesse immense fut le patrimoine du pauvre ; de tout tems, dans les batailles, dans nos tournois, dans nos jeux, le prix de la valeur et de l'adresse appartint aux Abencerrages. Jamais il ne fut un lâche dans cette célèbre tribu ; jamais un infidèle ami, un époux volage, un perfide amant, n'ont terni la gloire de cette famille.

Leurs seuls rivaux en grandeur, en richesses, peut-être en courage, sont les trop fameux Zégris, issus des monarques de Fez. Quels que soient mes justes ressentimens contre cette tribu coupable, je ne prétends point cacher à vos yeux l'éclat des actions qui l'ont distinguée. Leur indomptable valeur a cent fois porté le fer et la flamme sur les terres

des Castillans; cent fois leurs mains victorieuses ornèrent nos mosquées de drapeaux ennemis. Mais la fureur, la soif du sang déshonora de si beaux exploits. Jamais un Zégri n'a fait de captif ; tout vaincu périt sous son sabre : jamais l'amitié , l'amour, n'ont adouci leur férocité. Remplis d'un orgueilleux dédain pour ces qualités aimables, ces graces, ces talens de l'esprit, que l'on chérit dans notre cour, ils regardent comme foiblesse la douce sensibilité. Superbes , turbulens , farouches , ils ne se plaisent qu'aux champs de la mort, ils ne savent que combattre et vaincre ; ils méprisent tous les autres arts.

La plus violente jalousie les animoit depuis long-tems contre les généreux Abencerrages. Souvent ces deux tribus vaillantes furent sur le point d'en venir aux mains. L'autorité de Mulei-Hassem avoit pu seule les arrêter. Mais leur

haine étoit publique; et les principales familles de Grenade avoient embrassé l'un ou l'autre parti. Les Almorades, les Alabez, soutenoient la cause des Abencerrages; les Gomèles, les Vanégas, défendoient celle des Zégris. Les autres tribus plus obscures avoient imité cet exemple; la cour et la ville étoient divisées, et mon père trembloit chaque jour de voir le sang inonder Grenade.

L'ame noble et tendre de Mulei-Hassem n'avoit pu demeurer incertaine sur le parti qu'il devoit protéger : ses propres vertus, malgré lui, l'entraînoient vers les Abencerrages. Cette préférence, qu'il ne pouvoit cacher, étoit un nouvel aliment à la haine de leurs ennemis. Mulei le sentit; et, pour appaiser par une faveur signalée le mécontentement des Zégris, il prit une épouse dans leur tribu. Aïxa, fille d'Almadan, devint la reine de Gre-

nade. Mais Aïxa n'étoit que belle : l'insensibilité, l'orgueil, héréditaires dans sa famille, ternissoient l'éclat de ses charmes. Mon père, qui ne put l'aimer, se vit contraint de la répudier, après avoir obtenu d'elle un héritier de son trône. Ce prince est le fougueux Boabdil, qui règne à présent sur les Maures, et dont vous connoîtrez bientôt le redoutable caractère.

Le roi, malheureux par l'hymen, ne voulut plus en serrer les nœuds : l'amour dont il brûloit dès long-tems pour une captive espagnole, lui rendoit impossible tout autre lien. La belle Léonor avoit soumis son cœur. Fidelle au culte de ses pères, sans espoir comme sans desir de régner sur des Musulmans, Léonor aimoit dans Mulei ses qualités, et non sa puissance. Elle pleuroit souvent avec lui les malheurs attachés à son rang; elle le consoloit des ennuis du trône, de la fatigue des hommages,

du vide de la grandeur, et calmoit ces peines secrètes, ces chagrins si cuisans pour les rois condamnés à n'avoir point d'amis.

Le premier fruit de leurs amours fut ce généreux Almanzor qui défend aujourd'hui Grenade, et dont les exploits renommés ont peut-être été jusqu'à vous....

Oui, répond vivement Gonzalve; oui, je connois ce vaillant guerrier. Eh ! dans quels lieux ignore-t-on que le vertueux Almanzor est le plus ferme appui de votre empire, la gloire, le modèle de votre cour? Qui ne sait que ce jeune prince, si redoutable dans les batailles, commande même à ses ennemis cette admiration, ce respect, liens éternels qui, malgré la guerre, unissent toutes les grandes ames ? Mon cœur est pénétré pour lui d'un sentiment de vénération : parmi vos Maures, c'est lui seul dont je desire d'être l'émule, c'est lui que je

voudrois égaler ; le surpasser est impossible.

Il dit. La princesse écoute avec ravissement l'éloge d'un frère qu'elle adore. Elle remercie Gonzalve par un sourire, et continue son récit.

Je fus le dernier gage d'amour que le roi reçut de sa Léonor. Jamais une mère plus tendre n'a tant fait pour sa fille chérie : elle me nourrit de son lait ; elle ne voulut confier à personne les soins de ma première enfance ; elle présida seule à mon éducation. Je sens mes larmes couler en songeant aux paisibles jours passés dans le sein de ma mère. Mon frère Almanzor ne nous quittoit point : plus âgé que moi de quelques années, il m'expliquoit les leçons que ma foiblesse ne pouvoit comprendre ; il m'enseignoit ce qu'il avoit appris. Je l'écoutois avec reconnoissance ; je me

sentois déjà pour lui ce tendre et confiant respect dont mon cœur a gardé l'habitude. Mulei venoit souvent se mêler à nos jeux, il oublioit près de nous les chagrins que lui donnoit Boabdil; et la meilleure des mères croyoit voir les cieux entr'ouverts lorsque le roi, qu'elle adoroit, la visitoit dans sa retraite, et pressoit ses enfans chéris entre ses bras paternels.

Hélas! ces tems trop heureux ne furent pas de longue durée. L'Espagnol attaqua nos frontières. Mon frère, appelé par la gloire, nous quitta pour voler aux combats. Sa valeur, ses brillans exploits, ne nous consoloient point de son absence. Il revenoit toujours triomphant porter ses lauriers à sa mère; mais il repartoit aussitôt. Forcée moi-même de paroître à la cour, d'y vivre au milieu du tumulte, je regrettois ces années tranquilles consacrées à la seule tendresse. Bientôt des regrets

plus amers vinrent me préparer au malheur.

Ma mère me fut ravie. Après de longues souffrances, elle expira dans mes bras. O ma bonne et digne mère! ta perte m'est toujours récente; les derniers mots que tu m'as dits retentissent toujours à mon cœur. Veille sur moi du haut du ciel, ô la plus tendre des mères! Je n'ai point trahi les sermens que j'ai prononcés à ton lit de mort : rends-moi de même fidelle aux devoirs que tu m'enseignas, et fais descendre dans cette ame pleine de toi les vertus dont tu me donnas l'exemple!

A ces mots, Zuléma s'arrête, les pleurs étouffent sa voix : elle cache de ses belles mains son visage baigné de larmes. Gonzalve, ému presque autant qu'elle, la contemple avec des yeux attendris; il respecte trop sa douleur pour interrompre ce pieux silence. Enfin la princesse

princesse reprend son récit d'un accent qu'elle affermit avec peine :

Le roi fut inconsolable, et ne survécut à sa Léonor que pour mon frère et pour moi. Almanzor étoit à l'armée : il revint, accablé de douleur, mêler ses larmes à celles d'un père qui ne lui permit plus de le quitter. Boabdil, occupé dès long-tems de ses criminels projets, sut profiter de cette absence pour gagner le cœur des soldats. Boabdil pouvoit éblouir leurs yeux : aux avantages de la nature il joint cette valeur brillante qui plaît sur-tout dans un jeune prince, et cette prodigalité si vantée par les courtisans. Que ne puis-je avoir à louer d'autres vertus dans Boabdil ! Mais les perfides flatteurs ont corrompu sa jeunesse. Égaré de bonne heure par leurs conseils, il ne connut de devoirs que ceux des autres hommes envers son rang ; il se crut au-dessus

des loix, parce qu'il étoit au-dessus de leurs peines : il ne pensa pas que le plus terrible des châtimens, la haine, le mépris public, sont le supplice des grands que les loix ne peuvent atteindre. A force de satisfaire ses passions, ses passions devinrent des vices. Il perdit bientôt le remords, ce dernier ami des vertus, et passa rapidement des plaisirs aux excès, des excès aux crimes : triste destinée des jeunes princes, dont la vie entière dépend toujours du choix de leurs premiers amis!

Livré sans réserve aux Zégris, qui brûloient de voir sur le trône un monarque issu de leur sang, Boabdil cherchoit à renouveler ces exemples trop communs parmi nous, de pères détrônés par leurs fils, de rois déposés par leurs sujets. Il vouloit s'assurer l'armée; et ses desseins impies ne trouvèrent d'obstacle que dans les seuls Abencerrages. Ces fidèles guerriers avertirent Mulei.

Mon père partit aussitôt, alla se montrer aux soldats, et sa présence rétablit l'ordre. Mais le mal avoit jeté des racines trop profondes; la moindre étincelle devoit tout-à-coup produire un grand embrasement. Le roi, se défiant toujours d'un fils dénaturé qu'il n'osoit punir, conclut une trêve avec l'Espagnol, et déconcerta les Zégris en licenciant son armée.

De retour dans sa capitale, Mulei espéra calmer les esprits, détourner sa cour des factions, en donnant un aliment plus noble à cette inquiétude fougueuse, à cette éternelle inconstance, qui de tout tems ont caractérisé le Maure. Les fêtes, les tournois, les jeux, jadis si communs à Grenade, se renouvelèrent par son ordre. En proie à sa douleur profonde, pleurant toujours sa chère Léonor, il étoit peu capable d'y prendre part; mais sa sagesse vouloit occuper une belliqueuse jeunesse, et

prévenir une guerre civile, dont la seule idée faisoit frissonner son cœur sensible et paternel.

L'hymen de mon frère amena ces fêtes. Depuis long-tems le brave Almanzor brûloit pour la belle Moraïme, de la tribu des Abencerrages. Moraïme aimoit Almanzor. Eh! qui n'auroit pas accepté l'hommage du plus vaillant, du plus vertueux des princes? La jeune Abencerrage consulta sa mère, lui confia le secret de son cœur; et sa mère lui permit de l'avouer à son amant. Depuis ce jour, la tendre Moraïme ne vivoit, ne respiroit plus que pour le héros maître de son ame. Jamais le moindre soupçon, jamais la plus légère querelle n'avoient troublé leurs constantes amours. Sûrs l'un de l'autre, pénétrés tous deux d'une passion fondée sur la parfaite estime, certains que l'univers se seroit détruit plutôt que l'un des deux pût changer, ils attendoient leur

hyménée avec cette douce impatience que tempère le bonheur présent. Ils n'ignoroient pas qu'ils seroient plus heureux : mais ils l'étoient assez de cette espérance ; ils l'étoient assez de se voir tous les jours, de se parler de leur tendresse, de s'encourager mutuellement à de nouvelles vertus. C'étoient pour eux des plaisirs si doux, que leurs ames pures et chastes n'en imaginoient aucun qui pût les surpasser.

Le roi voulut les unir et déployer à cet hyménée toute sa magnificence. Moraïme, couverte d'un voile enrichi de perles, vêtue d'une étoffe d'or brodée de pierreries, fut promenée dans la ville, selon l'usage de notre nation, sur un superbe coursier qu'accompagnoit une troupe de femmes. Les joueurs d'instrumens la précédoient. Elle étoit suivie d'une foule d'esclaves portant dans des corbeilles ornées de fleurs les tissus de Perse, les voiles indiens, les riches

parures de la jeune épouse. C'est ainsi qu'elle se rendit à la mosquée, où l'attendoient les Abencerrages. Almanzor y vint, conduit par mon père, entouré d'une brillante cour, dont il effaçoit les plus beaux guerriers par sa taille, par sa figure, par cet air de grandeur, de bonté, signe touchant du calme heureux dont jouit une belle ame.

L'iman invoqua le prophète: le peuple répondit par des vœux en faveur des nouveaux époux. Ils furent ensuite conduits, au son des cistres et des cymbales, dans le palais de l'Alhambra. Les parfums les plus exquis brûloient autour d'eux pendant la marche. Douze jeunes vierges vêtues de blanc précédoient la belle Moraïme; douze jeunes garçons couronnés de roses s'avançoient devant Almanzor. Ces deux troupes jetoient des fleurs sur le chemin des époux, et chantoient alternativement ces paroles :

Présens du ciel, bienfaits charmans,
Tendre amour, aimable hyménée,
Vous seuls de nos plus beaux momens
Serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur
De vivre sous votre puissance !
L'amour lui donne le bonheur,
L'hymen lui donne l'innocence.

Des biens jusqu'alors inconnus
Viennent doubler ses jouissances ;
Tous ses plaisirs sont des vertus,
Tous ses devoirs des récompenses.

Puissent les sermens de ce jour,
Gardés, chéris toute la vie,
Donner des belles à l'amour
Et des héros à la patrie !

Heureux époux, vos descendans
Seront dignes de leurs modèles :
Les fils du lion sont vaillans,
Ceux de la colombe fidèles.

Le lendemain de ce beau jour, Mulei-Hassem avoit indiqué des courses de bagues et de cannes, jeux chéris de notre nation (1). Tous nos guerriers

(1) Ce jeu de *cannes*, tel qu'il est ici décrit,

s'y préparèrent ; tous prodiguèrent leurs trésors pour se distinguer par de riches armures, par de magnifiques coursiers. Les jeunes beautés de la cour, tremblantes que leurs amans ne fussent pas vainqueurs, s'empressèrent de leur envoyer des nœuds, des rubans, des devises. Plusieurs, pour la première fois, leur témoignèrent un tendre retour, et, dans l'espoir d'augmenter leur courage, sacrifièrent leur propre orgueil.

A peine le soleil avoit doré le sommet des palais de Grenade, qu'un peuple immense, mêlé d'étrangers attirés par le bruit de la fête, vint occuper mille gradins rangés dans la place de Vivarambla. Au milieu de cette vaste enceinte, qui peut aisément contenir vingt mille guerriers en bataille, on vit

---

est encore le jeu favori des Manlouks d'Égypte. Voyez le *Voyage d'Egypte*, par Savary, M. de Volney, etc.

s'élever un brillant palmier, chef-d'œuvre de sculpture et de richesse. Sa tige étoit de bronze, et son feuillage d'or. Sur une de ses longues feuilles une colombe d'argent la faisoit pencher par son poids, et soutenoit, en se balançant, la bague qu'il falloit conquérir. Quand cette bague étoit enlevée, une nouvelle, par l'art de l'ouvrier, sortoit du bec de la colombe, et se présentoit d'elle-même. Au pied du palmier l'on voyoit une enceinte réservée aux juges des prix, aux timbales, aux instrumens qui devoient annoncer la victoire. Des balcons couverts d'étoffes précieuses, surmontés de dais magnifiques, étoient destinés au roi, à sa famille, à sa cour; et mille fenêtres ornées de guirlandes, occupées par les plus belles de nos jeunes Maures, formoient autour de la place un spectacle superbe et charmant.

Déjà les juges ont pris leurs places; déjà Mulei est arrivé dans toute la pompe

du trône, tenant par la main Moraïme resplendissante de diamans. Le peuple, séduit en secret par les perfides Zégris, ne fit pas éclater, en voyant son monarque, ces transports de joie et d'amour qu'il lui témoignoit autrefois. L'ame de Mulei en fut pénétrée, des larmes coulèrent de ses yeux; et se retournant vers mon frère, qui le suivoit avec moi : Mon fils, lui dit-il, j'ai trop vécu, ils ont cessé de m'aimer. Nous prîmes aussitôt ses mains que nous serrâmes avec tendresse. Il s'assit au milieu de nous, sa cour l'environna, les balcons se remplirent; et, des quatre barrières de la place le bruit des trompettes qui se répondoient nous annonça les combattans.

Ils entrent par différens côtés, divisés en quatre quadrilles. Les Abencerrages forment le premier. Vêtus de tuniques bleues brodées d'argent et de perles, montés sur des coursiers blancs dont les harnois sont couverts de saphirs, ils por-

tent à leur turban l'aigrette bleue, couleur affectée aux Abencerrages, et sur leurs boucliers un lion enchaîné par une bergère, avec ces mots, *Doux et terrible,* devise célèbre de leur tribu. Tous à la fleur de l'âge, beaux, brillans, remplis d'espoir et de cette noble fierté que tempère la politesse, ils s'avancent d'un pas léger sous la conduite d'Abenhamet, d'Abenhamet dont les malheurs feront bientôt couler vos larmes, mais qui n'étoit alors occupé que de vaincre devant Zoraïde.

Les Zégris forment le second quadrille. Leurs tuniques vertes sont brodées d'or. L'aigrette noire, couleur sinistre de leur famille, se distingue sur leurs turbans. De longues housses enrichies d'émeraudes couvrent le dos de leurs noirs coursiers. La tête haute, l'œil menaçant, ils suivent d'un pas tranquille Ali, le redoutable Ali, chef de cette tribu terrible, Ali que quarante ans de victoires ont fait

surnommer *l'épée de Dieu*, et qui porte sur son large bouclier, ainsi que tous ses compagnons, un cimeterre dégouttant de sang, avec ces mots, *Voilà ma loi.*

Les Alabez et les Gomèles marchent aux deux derniers quadrilles. Les Alabez, vêtus d'incarnat brodé d'argent, montés sur des chevaux isabelles, ont pris le turban des Abencerrages. Les Gomèles, liés au Zégris, ont des tuniques pourpre et or, des coursiers bais, et l'aigrette noire.

Ces quatre troupes, l'une après l'autre, viennent saluer le roi, font ensuite des évolutions, et vont occuper les quatre faces.

Le prince Boabdil parut alors, monté sur un coursier d'Afrique qui sembloit jeter du feu par les naseaux. Le peuple, à son aspect, jette des cris de joie. Boabdil, passant d'un air dédaigneux devant les Abencerrages, va se placer parmi les Zégris, qui le reçoivent avec des trans-

ports. Ali veut lui céder le commandement; mais le prince le refuse, et le roi donne l'ordre aux juges de faire distribuer des lances égales à ceux qui veulent disputer les prix.

Chacun des différens quadrilles devoit nommer douze cavaliers pour courir ensemble les bagues. Il suffisoit d'en manquer une seule pour perdre le droit d'une nouvelle course. Une superbe aigrette de diamans étoit réservée au vainqueur; d'autres présens moins magnifiques devoient consoler les vaincus.

Le signal se donne; et le premier qui s'élance est le charmant Abenhamet. Il part comme un trait de l'escadron bleu; il enlève la première bague. Ali Zégri veut lui ravir la seconde; mais Boabdil le prévient. Troublé par sa haine pour Abenhamet, il vole, manque la bague, brise sa lance de fureur, et va se cacher parmi les Zégris. Ali se présente alors; Ali emporte la seconde. Abenhamet,

prompt comme l'éclair, est déjà maître de la troisième. La quatrième est à la lance d'Ali. La place retentit d'applaudissemens. L'Abencerrage se précipite de nouveau; mais son fer touche la colombe, et fait voler la bague dans l'air. L'adroit Abenhamet, d'un second coup, l'enlève avant qu'elle tombe à terre. Le peuple fait éclater des transports. Ali n'ose rentrer en lice. Les Zégris, les Gomèles, les Alabez, se succèdent inutilement. Les plus heureux vont jusqu'à cinq bagues; Abenhamet en a conquis vingt. Mille fanfares annoncent sa victoire; les juges lui décernent le prix. Il vient le recevoir à genoux de la main de Moraïme, et court le poser aux pieds de Zoraïde, dont le cœur a fait des vœux pour lui.

Aussitôt les quatre escadrons se préparent au jeu de cannes. Tous, armés de légers roseaux, courent les uns contre les autres, les brisent sur leurs bou-

cliers, les jettent à la fois dans l'air, les reprennent sans descendre à terre. Maniant avec dextérité des coursiers plus rapides que l'aigle, ils s'attaquent, fuient, reviennent, se forment, se dispersent, s'arrêtent, se rallient précipitamment, et trompent toujours les yeux étonnés, qui ne peuvent suivre leurs mouvemens divers.

Ainsi, dans la mer d'Almérie, on voit les dauphins rassemblés fendre la plaine liquide, se mêler, s'entrelacer dans leurs circuits, dans leurs détours, se poursuivre sans jamais s'atteindre, et bondir à la fois sur les ondes.

Mais la plus noire trahison devoit ensanglanter la fête. Les coupables Zégris, sous leurs habits dorés, portoient leurs cottes de mailles. Au milieu du tumulte des jeux, plusieurs changèrent leurs roseaux contre de véritables lances. Abenhamet fut le premier frappé. A la vue de son sang qui coule, il jette

un cri de fureur, et s'élance, le sabre en main, sur le Zégri qui l'a blessé : il l'immole au milieu des siens, qui sur-le-champ tirent leurs cimeterres. Les Abencerrages, instruits de l'attentat, volent au secours de leur chef. Les Alabez se déclarent pour eux, les Gomèles pour les Zégris. Les quatre escadrons se chargent avec une égale animosité. Les noms de traître, de perfide, sont prononcés par tous les partis. Le sang ruissèle dans la place. Le peuple effrayé prend la fuite; et la haine, la mort, la vengeance, se rassasient de carnage.

Le roi, les juges, mon frère, font d'inutiles efforts pour appaiser leur furie. La voix d'Almanzor est méconnue, l'autorité de Mulei méprisée; les juges du camp sont foulés aux pieds. Les malheureux Abencerrages, dont les glaives sont repoussés par l'armure de leurs ennemis, s'aperçoivent de la trahison :

hison : ils veulent aller prendre leurs cuirasses, ils se précipitent vers les barrières; mais les Zégris les poursuivent, les pressent, les immolent dans l'étroit passage. C'en étoit fait, dans ce jour affreux, de cette vaillante famille, si mon frère, qui s'étoit armé, n'avoit tout-à-coup paru dans la place, et, soutenant seul l'effort des vainqueurs, n'eût favorisé les Abencerrages. Les Zégris s'échappent par une autre issue, se répandent par toute la ville, criant : Aux armes ! Aux armes ! Vive notre roi Boabdil ! Mulei-Hassem cesse de régner ! Le peuple, acheté par eux, grossit leur troupe rebelle; Grenade se soulève en un moment. Les portes des maisons se ferment, cent mille lances brillent dans les rues, des cris affreux remplissent les airs. Boabdil, au milieu des Zégris, attise le feu de la révolte; il est proclamé roi par les factieux, et marche au même instant à l'Alham-

bra, suivi d'une troupe innombrable.

Mulei-Hassem s'étoit retiré dans ce palais, presque seul avec sa famille. Nous le pressions dans nos foibles bras, nous cherchions à le rassurer, tandis qu'un effroi mortel nous ôtoit la voix et les forces. Ce bon roi, sans crainte pour lui-même, n'étoit occupé que de ses sujets; c'étoit pour eux seuls qu'il versoit des larmes, et qu'il imploroit l'Éternel: O Allah! s'écrioit-il en élevant ses bras tremblans, brise mon sceptre, mais sauve mon peuple : pardonne-lui ses fureurs; on le trompe, on l'entraîne au crime; ne le punis pas, ô Dieu de bonté!

Almanzor songe à nous défendre; il rassemble les gardes épars, donne des armes aux esclaves, fait fermer les portes de l'Alhambra, dispose des archers sur les tours, et lui-même, au-dessus de la plate-forme, se montre appuyé sur cette lance qui fait trembler les Zégris.

Bientôt il voit arriver les braves Abencerrages, couverts de l'acier brillant, transportés de fureur et d'indignation. Les Almorades, les Alabez, d'autres tribus fidelles à leur roi, viennent mourir ou le défendre; et, dédaignant d'attendre l'ennemi derrière les murs du palais, ils se rangent devant les portes. Almanzor vole au milieu d'eux : mille cris s'élèvent en voyant ce héros. D'autres cris aussitôt leur répondent, et les Zégris, les Vanégas, les Gomèles, avec Boabdil, paroissent suivis d'un peuple effréné.

L'aspect d'Almanzor les arrête. Un profond silence succède au tumulte : ils hésitent à porter leurs mains sur le héros de Grenade, sur le digne objet de leur admiration. Mais, ranimés par Boabdil, ils serrent leurs rangs, ils baissent leurs lances; et les trompettes de part et d'autre vont donner l'horrible signal, lorsqu'on voit s'ouvrir tout-

à-coup les portes de l'Alhambra. Mulei-Hassem, tenant dans ses mains le sceptre avec la couronne, s'avance entre les deux armées.

Arrêtez, s'écrie-t-il, et n'attirez pas le courroux du ciel en répandant le sang de vos frères : ménagez ce sang précieux dont vous aurez besoin contre l'Espagnol. Abencerrages, Zégris, tremblez de vous forger des chaînes : oubliez vos fatales discordes, et réservez votre valeur pour vos communs ennemis. Vous êtes offensés, dites-vous; ne le suis-je pas moi-même? Apprenez comment on se venge.

Peuple de Grenade, mon règne t'a lassé; il est fini dès cet instant. Tu m'as repris ton amour, je ne veux plus de ta couronne. Viens la recevoir, Boabdil; viens prendre ce sceptre que tu desires, et que peut-être tu trouveras pesant. Approche mon fils, approche, et cesse de t'étonner. Regarde ces cheveux

blancs : as-tu pensé que, pour ce peu de jours qui me restoit encore à régner, je ferois égorger mon peuple ? Ah ! Boabdil, Boabdil, mon cœur jamais ne te fut connu ! Tu l'as trop souvent déchiré ; mais ton père te pardonne tout, si tu rends heureux tes nouveaux sujets, si ta justice et ta bienfaisance les empêchent de se repentir de ce qu'ils font aujourd'hui pour toi.

En prononçant ces paroles, l'auguste vieillard présente à son fils et la couronne et le sceptre. Boabdil, terrassé par son crime, demeure immobile et les yeux baissés. Il n'ose envisager son père, il ne peut faire un seul pas vers lui. Mulei le prévient, s'avance, pose sur son front, qui rougit, ce diadême objet de ses vœux ! Ensuite, se retournant vers les deux troupes interdites : Abencerrages, dit-il, saluez le roi de Grenade ; et vous, Zégris, jurez la paix à vos généreux ennemis.

A ces mots, le peuple enivré crie : Vive le roi Boabdil! Vivent les Abencerrages, les Zégris et Mulei-Hassem! Boabdil est conduit en pompe dans le palais de l'Alhambra. Mon père, suivi d'Almanzor, de Moraïme et de moi, se retire dans l'Albayzin, ancienne demeure des premiers rois maures.

FIN DU SECOND LIVRE.

